

CHRISTIAN CHAVASSIEUX

DEMAIN,
LES ORIGINES
VOLUME 1

Le premier livre des chimères

(2055)

Holodomor

À un kilomètre de l'océan, la volatilité des embruns produisait une somptueuse métamorphose. À cause de leur régénération incessante, de la faible salinité de l'eau et des températures glaciales, les maisons étaient englouties sous une gangue de givre, fantaisies ivoirines, efflorescences et dentelles agrégées au moindre relief, arbres gainés de cristaux. De longues éclaircies dégageaient parfois le ciel au dessus de ces forêts de sucre. Plus près de l'océan, le froid n'avait pas le temps de saisir et de sculpter. Le ressac, gros de vent, battait le flanc des maisons, déboulait dans les rues et les carrefours, disputait les terres à l'avidité des hommes.

La fouilleuse avançait dans la ville fantôme harcelée de tempêtes. De violentes rafales de pluie cognaient contre le blindage. « On l'a perdu, constata sobrement le contrôleur du robot. Il a été emporté par une bourrasque. » Le pilote de l'engin soupira : « J'avais dit que c'était déb' d'envoyer un serf en avant-garde. Et voilà. » Le contrôleur bâilla : « De toute façon, on le retrouvera », et il s'affala contre son dossier, estimant que la disparition du robot le mettait au chômage jusqu'à nouvel ordre. Il y eut un mouvement d'humeur parmi les hommes, trois moines-soldats qu'on avait désignés pour cette mission et qui en avaient assez d'être confinés dans l'habitacle depuis des heures. Par une meurtrière, le professeur Hennelier scrutait le paysage urbain désolé. Ici comme ailleurs, les habitants avaient déserté le bord de mer rongé par les tempêtes, la terre empoisonnée par les infiltrations de sel, les hivers extrémisés par la dilution des courants chauds dans l'énorme apport de la fonte des calottes glaciaires. D'année en année, la montée des eaux

modifiait le profil des côtes et des pans entiers de littoral étaient engloutis. Hennelier ne s'indignait pas de tout cet univers disparu, pas plus que le pilote, le contrôleur ou les soldats de Doline envoyés pour l'escorter. Ils étaient d'ici et de maintenant, accoutumés à l'effacement des traces de leurs aïeux. Le temps d'avant s'abîmait dans les mémoires, s'évanouissait dans de vastes zones retournées à la nature, ses vestiges se dégradèrent partout, faute de moyens. Le temps d'avant n'était pas plus idéal que celui de demain. C'est pourquoi Hennelier n'avait pas de scrupules à faire son travail. L'humanité était condamnée. Que certains accélèrent le processus, en croyant tellement important de mettre leur théorie en pratique, ne lui causait aucun problème moral, convenait même à certaines de ses idées. Le jeune auto-proclamé général Doline était de ceux-là. Embrigadé tout petit par les théoriciens de la Nouvelle Pensée occidentale — ceux à qui l'on devait les camps pour musulmans une trentaine d'années plus tôt — on disait qu'il avait raccourci la vie de son multimilliardaire de père pour financer sa marche conquérante. Hennelier ne faisait aucun crédit à une telle rumeur. Il connaissait bien Doline, un garçon brillant, lettré, volontaire. Il ne l'imaginait pas en parricide. En génocidaire, oui, paradoxalement, mais pas en petit assassin de son vieux, en médiocre du meurtre. Doline ne concevait la mort donnée qu'à l'échelle des foules. Il rêvait de pureté, de nettoyage ethnique et religieux. « Qu'est-ce qu'on fait ? » Hennelier ne se détourna pas de l'extérieur pour répondre au pilote : « Rappelez-moi comment il s'appelle, déjà, votre engin ?

- Ben... une fouilleuse ?

- Alors, elle va continuer de fouiller, votre 'fouilleuse'. C'est pas la perte d'un robot qui va nous gâcher la soirée. Prenez sur la gauche au prochain

carrefour. »

Les chenilles patinèrent. La lourde machine pivota, piqua vers le nord et s'engagea dans une rue traversante où les effets du vent étaient atténués. Hennelier alternait des coups d'œil par la meurtrière et de brèves vérifications sur son écran. Le contour spectral des maisons, auscultées par les instruments de la fouilleuse, fut d'un coup parasité par le sondage additionnel du robot. Balancé quelque part au milieu des ruines, la machine s'évertuait à poursuivre sa mission. Hennelier prévint : « Votre serf a atterri dans le coin, Milos. Il fonctionne toujours. » Le contrôleur sortit de sa léthargie et reprit sa console pour améliorer le signal. Ils étaient à la hauteur d'un ancien hôtel quand des taches apparurent sur l'écran. De la vie. « Là » triompha Hennelier. « Combien ? » dit le pilote. Hennelier ne pouvait pas préciser : ils étaient agglutinés les uns contre les autres pour se protéger du froid. Son expérience lui permettait de supposer un groupe de cinq ou six individus. Ils prirent le temps de scanner tout le bâtiment et les maisons mitoyennes à l'aide des faisceaux croisés du robot et des instruments embarqués. Le groupe repéré était le seul dans les parages. Les taches bougeaient très peu et restaient ensemble. Hennelier supposa qu'ils dormaient. « On y va » lança-t-il, et les soldats, soulagés de pouvoir enfin se dégourdir les jambes, s'équipèrent.

Hennelier n'était pas un adepte, pas un engagé. Du quatuor qui progressait furtivement dans le hall délabré, il était le seul qu'on pût qualifier de mercenaire. Les trois soldats étaient des convaincus, des croyants. Leur foi religieuse et politique s'exprimait d'abord par leur tenue, une longue soutane noire frappée de la croix d'Occident, et par leur

allure : cheveux ras, barbes fournies et savamment taillées. À cause de cette mode, Hennelier avait sacrifié sa propre barbe, pour marquer sa différence. Ils pénétrèrent sans peine dans le bâtiment que de vagues tôles protégeaient. Marchant avec précaution dans la pénombre, sans lampes pour ne pas alerter leur cible, ils abordèrent le palier déterminé par les appareils. N'eurent pas à déplacer de nouveaux obstacles. Dans l'axe d'une ouverture sans porte, contre un mur, au centre d'un demi-cercle net de gravats, sur un amas incertain de ballots de linge et de matelas défoncés, un petit groupe humain enseveli sous les haillons, tentait de se tenir en vie. Dans la pièce aux fenêtres calfeutrées, un foyer éteint au milieu des moellons, des boîtes, des cuvettes, des récipients lestés d'eau gelée, des fauteuils club en charpie, apportés là pour se réunir autour du feu, quand il y a du combustible et de quoi manger. Et bien peu de choses, autrement. Une femme les entendit approcher et émergea, hirsute, regard effaré, de l'amas indistinct. Hennelier, souriant, lui fit un signe d'apaisement assez convaincant pour qu'elle ne crie pas. « Vous me comprenez ? » La femme opina vigoureusement, pressée par la peur. Hennelier poursuivit sur le même ton tranquille et doux : « Réveillez doucement vos compagnons, nous sommes là pour vous aider... » Les corps engourdis se détendirent, se détachèrent. Ils étaient six, un couple avec leurs trois enfants et un homme âgé, sans lien de parenté. Les hommes les examinaient avec Opale, un biomètre de dernière génération. Hennelier préparait ses instruments en attendant leur compte-rendu. « La femme peut vous intéresser, professeur » dit Guénelon, un des hommes en soutane. Les misérables étaient debout, transis, mine ahurie et bouche fumante, dociles sous l'œil de l'appareil. « La petite aussi » fit le même, en abaissant

Opale. L'examen de l'homme ne révéla rien de particulier. L'appareil éclaira le visage du vieux. « Muslim ? dit le soldat, Tradi ou Néo ? ». Le vieux précisa au milieu de ses tremblements : « Néo. » Tandis qu'Hennelier improvisait un espace de consultation avec un fauteuil dégagé et une lampe posée au sol pour y voir clair, le soldat interpellait le vieux : « Opale n'est pas sûre. Montre-moi ça. » Le père des enfants avait anticipé la demande et approchait une sacoche, qui devait être toute la fortune du vieil homme. Mains bousculées par le froid et la maladie, le vieillard en extirpa un Coran réécrit. Le soldat feuilleta pour vérifier, grommela « Bon, d'accord. » et rendit son livre à son propriétaire. « Allah est grand et Muhammad est son interprète » déclama le vieux, dans une pathétique démonstration de son innocence. Un autre soldat, plus jeune, s'énerma : « C'est ça... Tu crois qu'on connaît pas la Taqkia ? » Le soldat qui avait pratiqué l'examen ne tint pas compte des propos de son collègue. Il sourit au vieux et lui tapa sur l'épaule pour le rassurer : « Ça va, c'est bien. On va vous donner à manger. » Le plus jeune haussa les épaules ; « Ce serait que de moi... Tradi ou Néos, tous contre un mur et terminé. » Son collègue ne se départait pas de son sourire : « Cyril... *repose-toi, ne fais rien ce matin, laisse l'arme au seuil, ferme la porte, ne tue pas aujourd'hui...* Et va donc aider le professeur. Nous, on va chercher la cantine. »

Hennelier préleva des échantillons de sang et de cellules épithéliales. La mère et une de ses filles correspondaient à un type scandinave qu'il recherchait, et qu'Opale avait su repérer. Depuis treize ans, il parcourait les territoires les plus désolés en quête d'une parente de Grace Noex ou de Grace elle-même. Il conduisait ce travail discrètement car il ne semblait

pas prioritaire aux yeux de Doline.

Doline avait guère plus de dix-sept ans quand Hennelier s'était trouvé face à lui, au cœur de son palais suisse, dans un immense salon pompeusement décoré de trophées d'animaux empaillés et de tableaux d'ancêtres avec, bien en évidence sur un mur, un gros crucifix d'argent dominant un prie-Dieu et, sur un autre, une photographie du dernier pape. Une ouverture donnait sur une petite chapelle pour la prière. Le gamin s'était assis théâtralement sous le portrait peint de son défunt père. Hennelier était impressionné que le gamin le reçoive seul, sans conseiller. « Mes amis de la Pensée (il ne dit pas « la Nouvelle Pensée occidentale », sûr que son interlocuteur compléterait) m'ont parlé de vous. Vous êtes un collaborateur zélé, m'a-t-on dit.

- Je travaille pour eux depuis longtemps. Tant mieux s'ils apprécient mes efforts.

- Peu concluants, pourtant, à ce qu'il paraît, répliqua le jeune garçon avec une froideur calculée.

- Je ne leur ai jamais caché que définir une race est une chose difficile. Et puis il m'a fallu des années pour reconstituer le matériel que j...

- Difficile, mais pas impossible ?

- Il faut s'entendre sur les critères.

- C'est évident, monsieur Hennelier. Les critères établis par La Pensée sont un peu... stricts, et pas très scientifiques.

- *Professeur* Hennelier, si vous voulez bien. Cher De Holine junior, je suis heureux que vous compreniez cela.

- *Général Doline*, je préfère. Oui : définir une race chrétienne est une absurdité scientifique, vouée à l'échec. Ce concept absurde ne vous a pas

découragé de soutirer à nos amis de La Pensée de quoi poursuivre vos recherches. Et ce, depuis des années. Les braves gens... Mais laissons cela. J'ai besoin de vous. Il me faut un outil pour mon grand projet de libération du continent. Vous aurez des moyens illimités.

- Vous avez toute mon attention, Général.

- Nous ne pourrons tous survivre, c'est entendu. La planète est trop mal en point, et les projets de colonisations planétaires sont risibles. Il n'y aura que quelques survivants, et le monde devra un jour se reconstituer à partir de ceux-là. Ces élus, je veux qu'ils soient aimés du vrai Dieu. Après moi, ce monde sera chrétien et occidental, pur et débarrassé de ses scories, j'en fais le serment. Je mettrai le temps qu'il faudra, les moyens et l'énergie nécessaires, mais je transmettrai aux derniers humains la civilisation qui nous a tant apporté. Je n'ignore pas que ses valeurs n'ont rien à voir avec l'hérédité ou la génétique, mais je veux distinguer ceux qui, ayant fait le choix d'être Chrétiens, ont des racines européennes, de ceux qui, bien que Chrétiens, sont issus d'autres continents. Vous comprenez ?

- Je comprends. Une hiérarchie, un tri génétique. Cela va dans le sens de mon travail pour La Pensée. »

Il prenait congé quand le jeune dictateur, lui serrant la main, l'arrêta. Sa posture avec le menton levé, quand il s'adressait à un adulte, lui donnait un air bravache un peu ridicule, dont il avait conscience. Il notait alors les nuances de mépris ou d'amusement chez son interlocuteur, et enregistrerait la manière dont il lui ferait payer un jour ce manque d'égard. Hennelier passa l'épreuve avec succès. Doline vit qu'il serait totalement dévoué. « Entendons-nous bien, professeur. Je ne vous demande pas d'être un fondamentaliste comme moi et mes moines-soldats. Et je sais que vous ne

limitez pas vos recherches à la seule sélection des racines occidentales...

- Et bien, ce domaine ouvre tant de...

- J'ai compris. Rassurez-vous. J'exige simplement que vous soyez loyal. Toutes vos découvertes, dans le domaine racial ou autres, vous me les devrez, c'est entendu ?

- Cela va sans dire.

- J'aime autant que cela soit dit. Et ce sera d'ailleurs écrit dans le contrat que je vous fais préparer. »

Hennelier étiqueta et organisa les échantillons dans son coffret spécial. Il confiait d'habitude ces expéditions pénibles et périlleuses à ses assistants, mais une alerte Opale lui avait signalé la présence de Grace dans cette région du littoral atlantique. Elle avait été repérée lors d'une distribution de nourriture. Il avait foncé, en fantasmant pendant tout le trajet une rencontre avec son ancienne cobaye. Grace, la ressuscitée. Maintenant qu'il en avait les moyens, résoudre cette énigme, reprendre les recherches grâce à son ancien cobaye, qui devait approcher la quarantaine aujourd'hui, était son obsession. Pour le reste, définir le profil génétique des anciens Chrétiens n'était pas moins absurde que de créer une charte raciale et Doline le savait ; ils en avaient discuté plusieurs fois. « Je me moque bien que vous soyez la risée du milieu scientifique, lui avait-il assuré. Je veux disposer d'une méthode de tri des populations, même si le principe est stupide. Je veux un moyen rapide de sélection, si je devais en arriver là. » Et Hennelier sentait bien la hâte du petit dictateur d'en « arriver là ». Après quelques années, Hennelier était en passe de fournir à son commanditaire un outil idéologique qui aurait une apparence

d'objectivité scientifique. Il n'était pas le premier, des exemples fameux montraient des nations entières marchant vers le désastre en se basant sur des théories délirantes. Ce n'était pas le problème du professeur Hennelier. Qu'on le paye, et il se mettait à l'ouvrage.

Une molle rumeur s'éleva dans la pièce. Hennelier connaissait bien cette petite musique. Le groupe s'était reformé autour des gamelles chaudes apportées par les moines-soldats. Ils priaient pour que les hommes de vérité, aimés de Dieu, soient épargnés par l'Apocalypse lente, et bénissaient le repas avant de le partager. Hennelier les rejoignit. Le jeune Cyril distribuait les parts dans les récipients de fortune tendus par la famille. Quand le vieux approcha son écuelle, le soldat suspendit son geste : « Tu veux quoi, toi ? » Ses collègues s'amusèrent de son intransigeance : « Allons, dit Guénelon, le barbu costaud avec qui il avait eu un échange tout à l'heure, c'est un Néo. C'est pas un de ces tarés, on a le droit de lui donner. Et on a assez de broute pour tout le monde. » Cyril fit mine de ne pas entendre et repoussa le vieux, vulgairement, avec le pied : « C'est de la bouffe de Chrétiens, bénie par les Chrétiens. Va voir ailleurs. » Le vieux, projeté à terre, se ramassa péniblement et s'éloigna du groupe en pleurnichant tandis que la famille, indignée, considérait la nourriture servie sans oser la toucher. Les autres moines-soldats ne bronchaient pas. Ils étaient, au fond, plutôt d'accord avec le gamin. La clémence de Doline pour les Néos faisait débat dans leurs rangs. Hennelier se contenta de réfléchir à haute voix, entre deux bouchées :

- C'est-à-dire ? dit Cyril, soupçonneux.

- Un excité. Je me demande si ce n'est pas une loi statistique. Dans tout

groupe armé de plus de trois éléments, il y a un excité.

- Je ne suis pas un excité. »

La voix du jeune homme était calme. Il faisait effort pour se maîtriser. Hennelier n'ajouta rien et reprit une bouchée. Les hommes de Doline étaient sur leur garde. Chacun savait que le médecin était un protégé du Général, un homme du premier cercle. Personne ne se serait hasardé à le tancer ou le mettre mal à l'aise volontairement. Si les soldats avaient pu écouter à cet instant les pensées d'Hennelier, leur prudence leur aurait paru bien exagérée. Hennelier était inquiet, malgré les apparences. Sa collaboration avec Doline était menacée par la possible révélation de sa duplicité. Il travaillait pour le petit général, certes, mais Huan-Bayer, un ancien commanditaire, avait repris contact avec lui quand le bruit courut, dans le milieu restreint de la recherche post-effondrement, que Hennelier avait ressuscité une morte.

« Est-ce vrai ? » lui avait demandé une émissaire de la firme, venue une nuit chez lui en toute discrétion. Hennelier expliqua que ç'avait été un accident, que rien n'assurait de la reproductibilité de l'expérience. La femme fit jouer ses ongles sur sa cuisse gainée de textile carboné. « Ce n'est pas ce que nous voulons entendre... » Hennelier était de mauvaise humeur. Il détestait les visites à l'improviste. Il y avait des bruits étouffés venant de la chambre, Hennelier n'était pas seul. L'envoyée s'amusa : « Je vous dérange ? » Hennelier se contenta de grogner. Il rabattit un pan de sa robe de chambre sur sa vilaine nudité et lui proposa de s'asseoir, de boire quelque chose. L'envoyée accepta. C'était une belle brune, grande, bien bâtie, jeune et sportive. Hennelier décelait, dans ses attitudes et la tonicité de son corps, une discipline inculquée depuis l'enfance. Son élocution

aussi, sa langue soignée et un léger accent traînant, peut-être suisse. Une gosse de riche émancipée qui aime les sensations canailles et le danger. Elle savait probablement jouer du piano et de la harpe, était rompue à tous les arts martiaux, et connaissait parfaitement la recette des écrevisses au champagne. En détaillant le décor de sa cuisine, elle eut vite fait le bilan de la situation de son interlocuteur : « Doline vous paye combien ?

- C'est provisoire, ici. J'aurai bientôt un personnel important, un labo complet avec logement de fonction.

- Les temps difficiles s'achèvent donc. Tant mieux pour vous.

- Vos patrons ne m'ont guère soutenu, toutes ces années. Je ne comprends pas votre démarche. Après Mérides, c'est comme si...

- Mes patrons sont conscients de leurs... manquements. Ils vous prient de les excuser. Ils ont viré l'ancien directeur, vous savez ? Celui qui ne vous a pas cru. Les choses ont changé. La nouvelle direction est revenue sur les témoignages, les documents transmis, les preuves indirectes. Mes patrons m'envoient pour reprendre les liens et vous demander de reconduire l'expérience de Mérides...

- Je vous l'ai dit : un hasard. Une conjonction impossible à reproduire. J'ai essayé, d'ailleurs...

- Oui, il paraît : à Carcosa, à Paris, et le plus calamiteux : le dernier essai, à Malvoisie. Heureusement que la pauvre madame Cruchen a disparu dans le grand incendie... » Elle arborait un sourire moqueur détestable. Hennelier servit le premier alcool qui lui était tombé sous la main. « Je n'avais que peu de moyens. Des firmes orgueilleuses et sans lendemains, des ministères balayés sur un revirement politique, des truands à la vie courte, des tarés fortunés qui... J'ai fait comme je pouvais. J'ai survécu.

Vous m'avez abandonné !

- Je disais donc que mes employeurs sont à présent convaincus de la résurrection de Grace Noex... » Elle dégagea son poignet droit. Il était marqué d'un léger renflement, un petit rectangle perceptible sous la peau. « Vous avez un convertisseur ? » Hennelier ne dit rien, avala une gorgée du liquide ambre aux reflets verts qu'il avait servi, et s'absenta un moment. Il revint avec l'appareil qu'il déposa sur la table, entre eux. L'employée avança son bras et un nombre apparut sur l'écran. Hennelier écarquilla les yeux. « Vous commencez quand ? » dit-elle simplement.

Devant les sommes mises sur la table, Hennelier n'avait pu refuser de reprendre ses recherches sur l'immortalité, en promettant bien sûr l'exclusivité des résultats, promesse identique au contrat passé avec Doline. Comme il avait aussi l'espoir d'approfondir son savoir sur la combinaison génétique inter-espèces, de perfectionner son travail sur la régénération des membres, des organes et de la peau, il pensait pouvoir globaliser les finances du groupe industriel et celles du jeune dictateur... En ces temps de vaches très maigres et d'incertitudes, Paul Hennelier ne parvenait pas à se raisonner et s'engageait sur tous les terrains, trichant, tenant un double ou triple discours, redoutant que l'on découvre son jeu autant qu'il craignait que l'un ou l'autre commanditaire, dans les circonstances actuelles, s'évanouisse d'un jour à l'autre. Cela lui était déjà arrivé et il ne pouvait plus vivre sous la menace de la misère. Il menait donc de front plusieurs études, bien entouré par une excellente équipe. À ses commanditaires, il laissait entendre que toutes ses recherches étaient pour eux, il maîtrisait des discours adaptés à chacun. Ces contorsions risquées lui valaient tout de même de jolies montées d'adrénaline, des

éruptions de sueur et de longues insomnies.

Dans la pénombre, on entendait le vieux fouiller dans ses sacs à la recherche d'un reste de nourriture. Inconscients du drame, les enfants affamés dévoraient leur part. Guénelon encouragea les parents, toujours interdits : « Allez, mangez. Et rien ne vous empêche d'en garder un peu pour votre ami. » Cyril se contenta de râler. Tous furent un long temps silencieux, concentrés sur la broute, la pâte tiède réglementaire qu'on leur avait distribuée. C'était grumeleux, très salé, plutôt roboratif. Un mélange de féculents, d'un minimum de chair et de graisse animale pour le goût, et d'insectes. L'agriculture s'était encore dégradée ces dernières années et les disettes, les courtes crises de subsistance, avaient fait place à de véritables famines meurtrières. Des scientifiques suggéraient que, l'activité humaine et la démographie s'étant considérablement ralenties partout sur la planète, le climat reviendrait progressivement à l'équilibre, et les ressources seraient en quelque sorte rétablies par défaut. Ce discours, répété à longueur de bilans, se heurtait à la réalité. Le dérèglement environnemental était encore sur sa lancée initiale, il s'accroissait, s'aggravait toujours, et le retour à une certaine norme se faisait cruellement attendre. Les populations épuisées semblaient s'être résignées. Par le biais d'infos passées sur le nouveau réseau (réseau coûteux, ponctuel, dont on usait à présent en commun, réinventant l'expérience collective du visionnage), elles assistaient au bien-être de quelques fortunes indécentes pour qui tout allait bien. Si quelques uns y puisaient colère et désir de révolte, la majorité en était étrangement caressée, goûtant un bonheur par procuration : tout n'allait pas si mal

puisque certains avaient encore des piscines, mangeaient à leur faim des mets rares, buvaient du champagne, voyageaient à bord de dirigeables luxueux, tournaient des films, faisaient la fête. Même, existaient encore des projets de colonisation de Mars, des résidents de stations orbitales, des armées puissantes et bien équipées. Une civilisation qui ne sait pas encore qu'elle est morte et s'accroche désespérément aux signes qui ont fait sa grandeur. Pourtant, la mortalité infantile avait explosé. Les services de santé publics exsangues ne pouvaient plus assurer la sécurité des accouchements en hôpital, beaucoup se déroulaient hors contrôle, à domicile. Les épidémies et la malnutrition faisaient le reste. Les enterrements de nourrissons étaient tellement nombreux qu'on avait imaginé des cérémonies spécifiques pour les regrouper. Les plus vieux se souvenaient de l'époque où le décès d'un bébé était quasi impensable. On croyait qu'ils exagéraient. Le regard porté sur l'enfance avait changé au cours des dernières décennies. On ne s'attachait sentimentalement à un bébé qu'à partir de sa deuxième année, considérant qu'il était pratiquement sauvé à partir de cet âge. Avant cela, les parents fatalistes attendaient de voir. Un état d'esprit un peu mystique s'était construit autour des enfants, qui avait pour corollaire un mépris grandissant pour les gens très âgés, qu'on considérait comme responsables du marasme actuel (de façon absurde, car beaucoup étaient petits quand s'amorça l'effondrement). Les soldats revenaient souvent aux enfants du couple, leurs joues poisseuses de pâte, et leur souriaient de ce sourire qu'ont les illuminés. Le troisième soldat, nommé Jérémie, un grognard de Doline, un moine-soldat issu des rangs de La Nouvelle Pensée occidentale, finit de racler consciencieusement sa gamelle : « On n'aura pas le temps de rentrer avant

la nuit. » Guénelon proposa de camper plus loin dans les terres, à l'abri de la tempête. Hennelier renâclait : Opale situait Grace dans un rayon de quelques kilomètres. Dernier repérage vieux d'une vingtaine d'heures. Elle était peut-être ici, dans la ville fantôme, pouvait s'être déplacée dans l'immédiate banlieue, ou plus loin encore. Il consulta son portatif. L'alerte Opale était finie. Grace avait disparu. « On rentre, soupira Hennelier. On bivouaque par là et on rentre. »

Tératomorphes

Le froid intense du littoral lâchait prise quand on s'aventurait plus profondément dans les terres. La fouilleuse avançait à vive allure sur les routes trempes et défoncées. Cela se traduisait, dans l'habitacle spartiate, par des secousses pénibles. Les hommes ballottés grognaient, tandis que le pilote, confortablement installé, ricanait. L'équipage passait le temps en se lançant les insultes les plus colorées et les plus inventives. Hennelier tentait de s'abstraire de ce jeu puéril pour se concentrer sur les informations d'Opale et les croiser avec les données des instruments de l'engin et celles enregistrées par le robot. On avait récupéré le petit engin le matin-même, encastré dans les montants tordus d'une énorme enseigne publicitaire d'autrefois. Ses pattes gigotaient sporadiquement, sans affolement, comme celles d'un insecte pris au piège qui aurait appris la patience. À présent, il gambadait, un peu éraflé et cabossé mais vaillant, à quelques centaines de mètres devant la fouilleuse. Son contrôleur était aussi heureux que le paraissait son serf : « On dirait un gamin content de se dégourdir les jambes. » Ils avaient traversé le paysage cristallisé par les embruns gelés, et abordaient une petite ville. Une de ces agglomérations relativement épargnées par l'effondrement, où une forte solidarité, créée et maintenue depuis des années, offrait une certaine qualité de vie, jalousement gardée. Il y avait encore des cultures en serres, des commerces, une vie sociale, des badauds sur les trottoirs. Dans l'atmosphère frileuse, grise et blanche, cela faisait un tableau que le professeur reconnut. « On se croirait plongé dans un décor de ma jeunesse » fit Hennelier, après qu'il avait quitté ses écrans muets et décidé

de scruter l'extérieur par la meurtrière. Milos annonça : « Une alerte. Un obstacle. » Le pilote prévenu, la fouilleuse ralentit et les images du robot s'affichèrent sur tous les écrans. « La police municipale », fit le contrôleur. Devant eux, à l'entrée d'un boulevard, des gyrophares de couleurs ponctuaient la criailerie des sirènes. Des gens en uniformes repoussaient des curieux, toujours plus nombreux. Le pilote fit avancer encore son engin et stoppa. Un chef de police se détacha de la masse confuse des voitures et des silhouettes regroupées autour d'elles, il croisa le robot sans lui manifester d'intérêt, approcha du museau de la fouilleuse immobile, d'abord circonspect puis, reconnaissant le fanion à croix d'occident, il accéléra. Sur un bruyant déclenchement pneumatique, les flancs de la fouilleuse s'ouvrirent en plein, à la manière d'élytres de coléoptères. Les soldats dégringolèrent de leurs sièges, heureux de retrouver la stabilité d'un terrain. Hennelier hésitait à descendre. Comme les hommes restaient figés en attendant ses ordres, il se décida, sauta, et avança vers le policier. C'était un type de son âge que le professeur percevait aisément : la cinquantaine fatiguée, un homme que ces temps difficiles avaient endurci prématurément, inconsolable de ne voir aucun espoir se dessiner, où qu'il tourne ses pensées. Un qui avait dû pousser des prières dans les églises et à la maison, en tenant les mains des siens autour de la table, un qui avait vu mourir des proches, un enfant, sa femme qui sait ? un endeuillé qui s'était engagé pour les autres sans attendre d'être remis, entré au service de la collectivité pour s'oublier, avec la résignation de ceux qui suivent la troupe au combat, sans enthousiasme et en espérant que tout ça finisse vite. « On est envahi par une meute. Nous ne sommes pas assez armés pour lutter. Ils sont trop nombreux.

- Combien ?

- Peut-être une centaine. »

Hennelier se tourna vers les moines-soldats. Une centaine de bêtes... C'était du sérieux, et ils n'étaient pas là pour ça. Les hommes le fixèrent. Leur silence soutenait une volonté unanime, la force homogène d'individus qui ont coutume de penser et de se battre ensemble. Cyril s'adressa au policier : « Vos êtes de bons Chrétiens, hein ? » Le bonhomme comprit qu'il était important de se concilier cette aide opportune et, à toutes fins utiles, acquiesça, remettant à plus tard les nuances induites par une telle question. Sans sourciller, Jérémie fit claquer le magasin de son arme et dégagea la sécurité. Les autres l'imitèrent. Guénelon déclama : « *Vous éteindrez nos rires, vous abattrez nos rêves, vous fusillerez nos danses* » et ses collègues répondirent : « *Nous ne fuirons pas.* » C'étaient de vieilles paroles, nées en des temps qu'ils n'avaient pas connus, des temps légendaires où prenait source La Pensée. Cela signifiait rituellement qu'ils étaient prêts. La foule s'écarta respectueusement. Les citoyens étaient de toutes origines, et certains de type manifestement asiatiques, africains ou arabes, ce qui provoqua l'agacement de Cyril « des bons Chrétiens... Mouais, c'est ça... » et la réponse amusée de Guénelon « *Tu aimeras ton prochain...* » Les gens d'ici portaient des vêtements d'avant l'effondrement, repris, préservés, réparés avec soin. Hennelier eut à nouveau cette sensation d'être projeté dans le passé. Au passage de l'équipe, le regard des policiers s'enflait d'une confiance nouvelle — et quelque peu déraisonnable : que pouvaient faire trois moines-soldats contre une si grande meute de bêtes sauvages ? Tandis que le robot retrouvait Milos en sifflant de plaisir, le policier

désigna la perspective du boulevard : « Ils ont surgi cette nuit. On a bouclé le quartier. Il y a eu des victimes et il y a encore des gens réfugiés dans les immeubles. On savait que la meute était dans la région, mais on s'attendait pas à les voir débouler si vite. Ils ont fait une razzia à Saume. L'armée est intervenue et les a chassés. Ils se sont regroupés chez nous. On a appelé des secours nous aussi. On nous a envoyé un drone qui est tombé en panne là-bas, à peine arrivé. Et c'est tout. » Il désignait un bâtiment au loin. Hennelier ne prit pas la peine de commenter. Les troupes régulières avaient fort à faire, partout, incessamment. Et parfois, il fallait bien l'admettre, ces escadrons désargentés monnayaient leur service, leurs chefs préféraient aider des communes où on les rétribuait et où leurs hommes verraient leur pauvre solde s'améliorer, écartant ainsi provisoirement le spectre obsédant de la mutinerie. Par rapport à ceux-là, les moines-soldats de Doline paraissaient aux populations des êtres fiables, des héros capables de désintéressement. Ils demandèrent un plan. On leur traça une carte grossière au verso d'une vieille affiche. La configuration était simple : quatre routes en croix, dont trois bloquées par des véhicules de la police et des citoyens, la quatrième, ouverte sur la campagne, laissée libre pour que la meute y reflue et se décide à déguerpir. « Pardon, mais vous réalisez la limite d'une telle stratégie ? s'autorisa Guénelon. Les laisser partir comme ça... Pour vous, ce n'est qu'un bref soulagement. Ils vont aller terroriser une autre ville, ou revenir ici quand ils voudront. » Jérémie approuva. Des postillons arrosèrent sa barbe : « C'est l'occasion d'en finir, pour vous et pour tout le monde. » Guénelon suggéra de bloquer le quatrième accès avec la fouilleuse, et de faire avancer simultanément tous les véhicules pour que les chiens se

regroupent au centre, où il n'y aurait plus qu'à tirer dans le tas. Jérémie et Cyril, et même Milos qui les avait rejoints, suivi par son robot, s'exclamèrent que c'était une sacrée bonne idée. L'excitation croissante de son escorte était désagréable à Hennelier. Il préparait une phrase prudente pour refroidir leur élan, quelque chose comme *Si je discerne le moindre risque, on laisse tomber...* quand son portatif sonna. Clotaire, le pilote, resté dans la fouilleuse, venait de recevoir une alerte Opale : « Professeur. L'individu que vous recherchez est ici. »

La fouilleuse, portes ouvertes basculées sur les côtés, accompagnée de deux petits véhicules à moteur thermique, occupait la largeur de la rue que le groupe s'était attribué : celle qui, jusque là, avait été laissée libre pour permettre à la meute de s'en aller. De part et d'autre, une vingtaine d'hommes et de femmes, des citadins armés de piques, de lames montées sur des manches, de frondes et parfois de vieux fusils, casqués et bottés, torse et jambes harnachés de bouts de tôle, de vieux cuir et de fringues accumulées tenues par des ficelles, tremblants de peur et d'excitation, appuyés par deux policières qui braquaient des armes de poing tout aussi antiques que puissantes et, perchés sur le blindé léger, les moines-soldats, fusils-mitrailleurs pointés devant eux. Un arsenal et des effectifs réduits que compensait, paraît-il, la foi. Le cortège stoppa. Des chiens étaient apparus. Ils étaient passés là-bas, dos voûté, côtes saillantes, furetant, en alerte, craintifs, aussitôt disparus derrière un angle de bâtiment, avalés par l'ombre, un détail de la rue. Les citadins frustrés abaissèrent leurs armes. La fouilleuse reprit sa progression, l'escorte à sa suite, à son rythme. On entendit une pétarade au loin, des cris confus. Un des barrages affrontait

la meute. « Tenez-vous prêt ! » dit quelqu'un. Car les chiens allaient refluer dans leur direction. Les tirs sporadiques continuaient. Ils décidèrent d'avancer encore. Au bout de la rue, l'espace s'élargissait. Ils s'immobilisèrent à cet endroit. Plus loin, ils seraient obligés de s'écarter, leurs forces seraient diluées. Hennelier scrutait ses écrans, où scintillaient des dizaines de silhouettes humaines. Beaucoup d'habitants s'étaient réfugiés dans les étages ou sur les terrasses des bâtiments dans le mouvement de panique qui, cette nuit, les avait portés là. Grace était parmi eux. Son profil se manifestait sur son portatif par une onde Opale continue. Elle était plus proche que jamais. Un drôle de sentiment le travaillait au cœur. Une anxiété, une peur de ne jamais la retrouver, peur associée à d'autres pertes, plus anciennes et brouillées par la mémoire. « Là ! » fit Guénelon, du haut de la fouilleuse. Les regards suivirent son geste. Des restes indistincts sur le bitume, au milieu de la rue. Un corps humain largement dévoré, point final d'une courbe sanglante et large, sur le sol. Il y eut un frémissement au sein de la troupe improvisée.

Les chiens, ces vieux compagnons des premiers hommes, abandonnés pas des maîtres désormais trop pauvres pour les nourrir, causaient de ces carnages autrefois attribués aux loups. Les chiens si nombreux, repoussés, rejetés, agrégés en meutes dans le secret des terres irradiées, perdus dans le désert des paysages incendiés, au bord des rivières polluées, prédateurs venus à bout de ce qu'il restait de proies, maintenant retournés contre les ultimes gibiers de ce monde, les humains, ces créatures qu'ils connaissaient le mieux, qu'ils craignaient le moins, qu'ils détestaient davantage à cause de cette ancienne alliance trahie. De folles histoires circulaient à propos des chiens. Ils avaient investi des villes, terrorisé des

régions entières, comme ici. Ailleurs, le gouvernement avait tenté de maîtriser le phénomène et des battues mémorables en étaient venues à bout. Qu'ils soient un danger réel ou pas, le souvenir de leur passage était marquant, leur présence était redoutée, ils étaient comme des spectres dont on ne parle qu'à voix basse, les ogres des contes avec lesquels on terrorise les enfants indisciplinés. Ils étaient la mauvaise conscience de l'humanité ; leur sauvagerie, le signe le plus patent du désastre global.

Les autres barrages, bien armés, harcelaient la meute, et les jappements et les glapissements de douleur se multipliaient et approchaient, jetés en écho contre les murs. Aux fenêtres, les citoyens, restés otages toute la nuit, tendaient leur buste pour observer le tumulte. Les plus proches, rassurés par l'arrivée de la troupe à leur niveau, descendirent. On se congratulait, on remerciait, on encourageait, on saluait les hommes de Doline comme des sauveurs. D'autres restèrent en sécurité au sommet des immeubles, et leurs bras se raidirent soudain : « Ils arrivent ! » Dans la petite troupe, les mains se crispèrent sur les armes. La horde affluait dans leur direction. Les soldats firent feu les premiers, et un roulement continu fusa de toute la troupe. Derrière les crépitements de poudre, les armes blanches tremblaient au bout des mains, dans l'impatience de se lancer dans la curée finale. Là-bas, au pied des bâtiments, des fauves décharnés glapissaient et maudissaient sous les rafales, des corps se tordaient, des pelages déchirés béaient sous les impacts, du sang éclaboussait les murs et les trottoirs, des pattes se dérobaient, des gueules s'ouvraient sur des aboiements de rage, des grognements indignés. Dans la rue, les cadavres par dizaines s'entassaient. Sous la puissance de la mitraille, la horde s'égaillait, Guénelon fit signe

d'avancer pour abattre les derniers chiens. Des trois autres directions, les groupes avaient opéré la même manœuvre et tous convergèrent bientôt au même carrefour. Les bêtes affolées s'y trouvaient confinées, rassemblées en une meute compacte et frémissante, facile à exterminer. Les chiens criaient leurs anathèmes véhéments, cerclés de bave et de colère, quand la chorale unanime des armes à feu les réduisit au silence en quelques minutes.

Ensuite, les gens s'avancèrent prudemment au milieu du massacre, c'était l'heure des armes blanches, des hallalis à répétition, des suppliques et des hululements apeurés des bêtes, c'était l'heure des vengeances. Les bras se fatiguaient à crever les panses, à tailler les gorges. Il y avait aussi de l'opportunisme dans cette boucherie. On tannerait les peaux, on trierait les tendons, les chairs et le suif, on mangerait enfin de la viande. Les tendons feraient des liens, la graisse permettrait aux enfants de résister mieux au froid. Tous ne partageaient pas cette jubilation. Les plus vieux s'en retournèrent et disparurent. Ils avaient reconnu les frères des compagnons de jadis, et leurs gestes avaient été arrêtés par un dégoût d'eux-mêmes, et ceux-là connurent un désir soudain de suicide.

Après un temps de prière partagé avec les citoyens qui le désiraient, les moines-soldats avaient inspecté le charnier. Cyril rebroussa chemin pour avertir Hennelier. « Un truc qui va vous intéresser » avait-il affirmé. Blasé, le professeur avait néanmoins délaissé ses écrans pour suivre le jeune soldat. La masse des corps des chiens, par le hasard rangée sous la forme d'un cercle, présentait un amoncellement plus prononcé au milieu, et plus sombre, plus dense. Intrigué, Hennelier accéléra le pas, enjamba les petits cadavres indifférents pour se rendre au cœur. Il y avait ici,

appariés dans un dernier bastion de résistance dont des rafales nombreuses avaient finalement eu raison, deux chiens énormes, des mâles d'une taille inédite. Dans la confusion des tirs et de la cohue, leurs silhouettes immenses n'avaient pas été repérées. Ils étaient plus grands, plus puissants que n'importe quel fauve jamais observé, plus gros que des tigres, pour ce qu'en savait Hennelier, abasourdi. Leurs pattes, aux griffes acérées et épaisses couvraient la largeur d'une paume ouverte, leur pelage sombre à l'échine de soies rousses et drues, répondait au toucher par une tension dure et solide, une véritable cuirasse qui avait détourné plusieurs impacts et que seuls les projectiles de guerre des moines-soldats avaient pu transpercer, leurs gueules étaient larges et plantées de crocs félins, recourbés, meurtriers, les attaches maxillaires étaient spectaculairement musculeuses, la pupille de leurs yeux oblongs s'étrécissait dans la mort comme celle des chats. Des chimères, songeait Hennelier, des monstres créés pour la guerre. Les hommes méditaient sur l'apparence de tels fauves. « Toute une meute de ce genre de bestiaux, et on était morts. Dieu est avec nous. » Hennelier les remercia « Vous avez eu raison de me faire venir, c'est... intéressant. Guénelon, on emporte ces deux spécimens. Je vais prélever des échantillons aussi. Cyril, voulez-vous me rapporter ma mallette, s'il vous plaît ? » Ces créatures, si étonnantes, n'étaient pas le fruit d'une sélection de races canines, du génie humain pour la spécialisation des animaux domestiques : leurs proportions et leurs caractères défiaient les procédés de croisements, même sur plusieurs générations. De toute évidence, ces hybrides étaient produits par manipulation génétique. Hennelier faisait mentalement le compte du matériel et du temps nécessaires pour obtenir un tel résultat. C'était

affolant, il en était comme ébloui. Génomes, catalogue de l'ADN, parfaite connaissance de l'expression des gènes par l'ARN, bases de données, spécimens, moyens, équipes... Quelqu'un, quelque part, maîtrisait ces techniques coûteuses et avait une telle avance sur lui qu'il n'était pas possible de la rattraper. Devait-il prévenir ses commanditaires ou garder l'information pour lui ?

Thaumaturge

Ce que Grace avait traversé pendant toutes ces années, personne ne le saurait jamais. Son sort n'aurait pas ému d'éventuels auditeurs contemporains, car chacun ici-bas halait des récits de drames en monceaux, des tragédies par tonnes. Le malheur était universel, qui aurait-il épargné ? Tous connaissaient le deuil répété, l'injustice, le désespoir. Tous avaient appris à vivre ainsi, comme d'autres avant eux ou ailleurs, jetés hors de leur pays, loin de leurs familles, poussés à la misère par une misère plus grande encore. Le pire avait été équitablement partagé sur les continents. L'Europe occidentale en tête, qui avait plus à perdre, fut rapidement la portion continentale la plus isolée, la plus pauvre. On pourrait penser qu'à cause de cet acharnement du sort, égoïsme et sauvagerie dominaient les rapports humains. Rien, dans l'observation, ne le confirmait. Mieux : nombre d'exemples contredisaient cette vision pessimiste de l'humanité transformée en horde brutale, pour peu qu'elle fût livrée à l'anarchie. Certains groupes comprirent que la solidarité était le moyen le plus efficace pour survivre. Ils se constituaient en communautés réduites. Parfois éphémères, emportées par des difficultés trop importantes ou de brusques dissensions ; parfois pérennes, confortées par l'expérience, et annonciatrices de lendemains. On les vit, dans la relecture de l'Histoire, comme les embryons des cités-états, à la fin du siècle. Pour l'heure, les États sous la forme courante du début XXI^e siècle, subsistaient cependant. Affaiblis, corrompus, méprisés, ils passaient tous par la tentation de la force pour imposer la loi et se financer. Leur forme de gouvernance, héritée des démocraties passées, serait l'amorce, en

Europe en tout cas, de la Fédération des cités-états, puis de l'Europe ralliée, une quarantaine d'années après les faits que nous rapportons dans ce chapitre. On a pu théoriser, en considérant cette perspective, que toute organisation qui prétend entretenir la cohésion de la grande tribu humaine, est légitime. Le cas de Doline serait, à cette aune, très discutable. Le génocidaire servirait de repoussoir pendant des décennies. Quant à Hennelier, l'Histoire a retenu son nom pour désigner ce que le cynisme, au service d'une idéologie, peut produire de pire. Son autre rôle, pourtant essentiel, peu en connurent l'existence, et personne ne s'en souviendra.

Il n'eut pas à chercher Grace. Elle surgit à côté de lui, le bousculant tandis qu'il recueillait des échantillons sur le cadavre d'une chimère. Elle était vêtue de hardes, hirsute, boitillant, s'exprimant par cris. Pauvre, comme les autres, reniflant dans le carnage l'occasion de manger ou de se vêtir, de glaner n'importe quoi de négociable. Hennelier la reconnut de suite. Elle avait remplacé sa jambe artificielle par une attelle bricolée. Avec un poignard, elle arrachait les crocs les plus spectaculaires de la bête, qu'elle pourrait marchander. D'abord repoussé, il s'avança pour mieux l'observer, sans se décider à l'aborder. Pauvre, sa blondeur ternie par l'hiver et masquée par la saleté, ses mains noircies, épaisses et caleuses, son empressement à rafler ce qui pouvait l'être dans la crainte qu'on le lui vole, sa posture veule, l'ignominie d'un tel tableau... Il ressentait une sincère tristesse à la voir ainsi, Pandora, la Ressuscitée, l'ancienne reine capricieuse de l'Am-Putes, sans percevoir que parlait d'abord en lui la nostalgie de temps fastes où il était bien payé, bien équipé, protégé, libre de ses recherches, soutenu par des commanditaires

négligents, incultes et généreux, et assez stupides en vérité... Il osa : « Grace ? » et, comme l'appel ne suffit pas à suspendre les gestes de la misérable, répéta *Grace, Grace c'est bien vous ?* Enfin, le visage s'éleva vers lui. Sous le voile embrouillé des cheveux, le regard de la femme se figea et la main ensanglantée se leva, doigts écartés, comme pour palper devant elle un songe. « Je vous ai cherchée longtemps » lui dit-il avec beaucoup de douceur, prudemment, comme s'il s'adressait à une enfant sauvage. Elle eut honte. Un sentiment complexe à cet instant, la honte : le constat intime, dans les souvenirs brusquement surgis avec la vision de Hennelier, de sa déchéance, de ce qu'avait été Grace, de ce qu'elle était devenue. Au fil de la vie, le lent délabrement physique et mental qui l'avait transformée en cette mendicante ne lui était pas apparu. Il était déjà loin le temps où, livrant son corps mutilé à de pauvres hères pour boire un peu d'eau propre, ou dépouillant son premier cadavre au milieu d'un charnier, elle était assez lucide pour se dire *J'en suis donc là*. Tout cela était enfoui, tout cela était mort en elle. L'irruption de ce témoin du passé scellait la vérité de sa condition. C'était comme si quelqu'un lui présentait la facture. Elle eut un mouvement de recul, fit mine de reprendre son opération, puis dodelina, confuse, et resta là, interdite, poignard ensanglanté au poing, à regarder l'homme qui s'avançait à présent, penchait sur elle un visage de compassion. « Vous vous souvenez de moi ? » prononça-t-il sur le même mode de gentillesse rassurante qui lui semblait convenir. Après une hésitation, elle opina. Incapable du moindre mot, cependant. Pour dire quoi, d'ailleurs ? Hennelier palliait son silence, prenait l'initiative, il allait s'occuper de tout : « Venez, lui dit-il, main tendue, toujours conciliant, venez, je vais vous sortir de là... »

Les hommes avaient râlé. La protégée de Hennelier puait formidablement, et le trajet jusqu'à la caserne de Doline, au-delà de la frontière, demandait 15 heures (au mieux, si aucun contrôle ne les ralentissait). Une grosse journée de route, enfermés dans un habitacle réduit, atmosphère plombée par la présence d'une crasseuse mal en point. Ils n'ignoraient pas qu'elle avait le profil exact que Hennelier recherchait avec tant d'ardeur depuis tant de temps. Ils étaient seulement étonnés que son Graal ressemble à une loque. Reproches ravalés, ils méditaient en regardant sur les écrans les signaux envoyés par le serf de Milos, qui patrouillait à l'air libre, lui. Hennelier jetait à Grace des coups d'œil fréquents, comme pour s'assurer qu'elle était bien là, que c'était bien elle. Et il tentait de deviner, sous les haillons, entre les articulations bricolées de la prothèse de fortune, ce que son moignon était devenu. Guénelon avait pris l'initiative de lui donner une ration de broute, dont elle se saisit sans un mot de remerciement et qu'elle dévora avidement. Un fauve guère plus civilisé que les chiens qu'ils venaient d'abattre. « Vous savez parler ? » dit Jérémie. Pour toute réponse, elle tendit le plateau pour réclamer une autre part. « C'est tout pour l'instant, intervint Hennelier. Vous n'avez pas l'habitude, il ne faut pas vous gaver comme ça. Donnez-lui à boire. » Guénelon s'exécuta en lui passant sa propre gourde réglementaire. Elle s'en empara avec la même brusquerie et engloutit son contenu à grandes lampées, avant de la rendre en lançant un regard de reconnaissance au professeur. Guénelon récupéra son bien en soupirant. « Vous la connaissez, on dirait, professeur... » Hennelier ne se donna pas la peine de confirmer. Grace demeura prostrée les heures suivantes. Les

soldats purent presque l'oublier, malgré les puissants remugles dont il était difficile de s'abstraire.

Grace faisait face à son reflet. Depuis combien d'années ne s'était-elle pas attardée devant un miroir ? Reposée, lavée, nourrie, cheveux et ongles coupés, peau nettoyée, blessures pansées, tenue propre et neuve... Son corps, son visage étaient revenus du passé. Pas tellement changés. Régénérés. L'âge semblait n'y avoir laissé que peu de traces. C'était troublant. Elle se demandait que faire de cette apparition. Assise, son moignon était tendu comme un poing en direction de la glace. Hennelier entra sans avoir prévenu. « Je voulais voir comment vous alliez. » Il s'assit sur le bord de son lit. Elle voyait un homme étrange et familier à la fois, imberbe, un peu bouffi, épaissi, grisonnant, plus précautionneux, plus solennel que celui qu'elle avait connu. « Vous n'avez pas changé, lui dit-il, comme s'il avait lu dans ses pensées. Peut-être un effet de mon traitement, à Mérives ? » Il fit un geste de la main pour dire qu'il ne croyait pas à cette hypothèse, à la réflexion. « Je suis heureux de vous voir en forme. » Elle pencha son regard sur les petites marques, le long de l'avant-bras. « Oui, fit Hennelier, des prises de sang. Pour votre bilan de santé, justement. Tout va bien. Un peu anémiée, un début de scorbut qui sera vite oublié, c'est normal. Vous serez bientôt comme neuve. » Il eut envie d'ajouter *C'est ce que je fais le mieux, pour vous...* mais renonça pour s'enquérir de choses anodines, Vous êtes bien installée, vous avez besoin de quelque chose ? Grace restait muette. Elle n'avait pas prononcé un mot depuis son arrivée, deux jours plus tôt. Au point qu'il voulut savoir et appuya ses questions de signes explicites : « Vous pouvez parler ou

vous avez un souci à ce niveau-là ? » Elle haussa les épaules, sourit, baissa les paupières et éleva la main pour signifier *Laissez tomber*. Il n'insista pas, examina la pièce autour de lui. Grace était installée dans un studio de la résidence où étaient logés les scientifiques et étudiants de l'académie De Holine. Une chambre propre avec une vraie salle d'eau attenante et des toilettes. La fenêtre donnait sur un parc et le paysage de grandes montagnes pelées qui maçonnaient l'horizon. Au delà de l'enceinte du parc, on distinguait entre les arbres, les toits de la caserne du petit général Doline. Conformément au règlement, il y avait un crucifix en faïence au dessus du lit, d'une facture ancienne, sans doute récupérée dans un musée. « Il ne vous gêne pas ? Je peux l'enlever, sinon. Personne ne vous fera de remarques. » Indifférente, elle était revenue à la grande glace devant elle. Il s'attarda un peu sur le terme rond et lisse de la jambe mutilée. Il avait imaginé parfois que la jambe avait miraculeusement repoussé, il voyait Grace dans ses rêveries, libre et rapide, en gazelle au milieu d'une savane désolée. « Vous savez, nous devons parler un peu. Je vous laisse vous reposer quelques heures. Je reviens après le repas. »

« Faites vite, Hennelier ! » Sur l'écran du polymod, l'impatience de Doline était surjouée, cela ne trompait pas Hennelier, habitué aux états d'âme de son jeune patron, et à son tour, il interpréta un rôle, celui du sous-fifre impressionné par l'exaspération de son supérieur. « Et bien, et bien, bafouilla-t-il, c'est prometteur.

- En quoi ?

- Elle est porteuse d'une mutation qui a permis certains résultats.

- L'immortalité ! c'est ça ? C'est ça, oui ?

- Cette mutation ouvre sur de nombreuses avancées. Dont le prolongement de la vie n'est qu'un aspect, c'est certain.

- Bon, mais encore ? Dépêchons !

- Je vais vous envoyer un rapport, ce sera complet et vous pou...

- Fordel de boutre ! Je me contrecube d'un rapport, dites-moi tout, maintenant !

- Général, sur le réseau, ce n'est pas prudent...

- Pas *Le Réseau*, *Mon réseau*. Il est protégé, mon réseau, je paye assez cher pour ça. Alors ?

- Voilà. Il y a donc cet aspect de prolongement de la vie, vous avez raison. Je ne voudrais pas blasphémer, mais cette femme... est la seconde ressuscitée de l'histoire humaine. Après Notre Seigneur. » Hennelier avait presque chuchoté ses dernières paroles, de peur de déclencher un des fameux accès de colère du jeune dictateur.

Doline gigotait sur sa chaise. « Hum. Allez-y, continuez. Je suis capable de débattre de choses que mes bigots de La Pensée s'interdiraient même d'écouter. » Hennelier nota le changement de ton, la phrase longue intéressée qui augurait d'un dialogue prolongé. « Il faut que je sache si mes implants génétiques de l'époque y sont pour quelque chose ou si c'est l'expression de son seul organisme.

- Et puis, les autres avancées promises ?

- Elles en découlent. Cette femme est un type européen slave assez pur, avec évidemment, quelques gènes méditerranéens...

- Une chrétienne de race pure ?

- Si l'on veut, avec les réserves que vous connaissez, bien entendu, mais justement... Je vous propose d'inverser notre première démarche.

- Allez-y.

- Si nous adoptons son profil comme le profil génétique occidental par excellence, notre étalon du modèle chrétien... Et si nous nous assurons que ce profil-là est susceptible de supporter une mutation comme la sienne, propice à la résurrection...

- Oui...

- Je vous propose de créer une population chrétienne, quasi immortelle. En tout cas excessivement résiliente. Votre tri dans le matériau humain est fait. Quand l'Apocalypse lente aura achevé son œuvre d'éclaircissement dans la foule des nations, quand il ne restera que quelques survivants, nous fabriquerons pour l'éternité une population indestructible. Et elle sera spécifiquement occidentale. Qu'en pensez-vous ?

- Une race sacrée... » Doline examinait en lui les implications d'une telle création. Trop orgueilleux pour admettre qu'elles le dépassaient, il les écarta et préféra s'en tenir à l'enthousiasme, car la conviction brute est la meilleure manière de s'éviter de réfléchir : « La race des Croisés, des bâtisseurs, des Templiers, des ingénieurs du progrès humain, à la fois terme et sommet ! Ça me plaît. Beau travail, professeur ! » L'image de Doline disparut, laissant place au message traditionnel qui suggérait une prière de reconnaissance. Hennelier se détendit, satisfait. Il ne serait jamais pleinement heureux, car tout bonheur était terni par l'idée que personne ne comprendrait jamais ce qu'il faisait. Même ses assistants, au fond, pourtant brillants et compétents, ne percevaient qu'une partie de son vaste projet. Il fut secoué d'un rire doux, la joie d'un enfant solitaire qui parvient à insérer la dernière pièce d'un puzzle et triomphe modestement parce que personne n'est présent pour le féliciter. Il s'octroya un verre

d'alcool. Le petit Hennelier, méprisé chez lui, conspué par ses collègues, incapable de séduire une femme, regardez-le, se disait-il, regardez-moi, *Vous m'avez rencontré, rencontré mille fois, et oublié toujours. Vous ne savez pas celui que j'étais, vous auriez pu.* Je ne suis rien, vous m'oublierez, mon nom disparaîtra et pourtant... Qui d'autre que moi prépare le monde d'après ?

Il emboîta la nouvelle prothèse sous le genou de Grace et lui demanda de plier la jambe. « Il y aura quelques ajustements » convint-il. Des infirmiers rangeaient leurs instruments et prenaient congé discrètement. Hennelier fit quelques pas dans le studio, mains dans les poches. Le mutisme de Grace recelait confusément un enjeu qu'il ne s'avouerait jamais. Après toutes ces années, la revoyant presque inchangée, manifestement belle, il n'avait pu s'empêcher de ressentir le même trouble qu'autrefois. Il voulait qu'elle parle, avant tout pour que cesse l'impression insupportable qu'elle le méprisait. « Je vais encore parler tout seul, soupira-t-il, j'aimerais assez que vous m'aidiez. Vous me devez bien ça... » Il regretta aussitôt les derniers mots. Son visage se contracta : « Je ne voulais pas dire... » La voix de Grace s'éleva enfin. Enrouée, affaiblie. Cordes vocales grippées par des années de mutisme. « Je suis responsable de ce qui m'est arrivé. » Hennelier crut qu'elle parlait de sa jambe, il ignorait à quel point c'était anecdotique pour elle. Elle fit un geste indéchiffrable, joignant ses mains, les frottant l'une contre l'autre et les portant à son visage, doigts écartés, puis les paumes passant vers les tempes en écrasant ses joues. Elle reposa ensuite ses mains sur les cuisses et les fixa comme on fixe l'abîme. « Sur la tombe de mon petit, je me suis

dit que vous auriez su le ressusciter. » Elle répéta son geste, reposa ses mains, respira fortement. « J'aurais dû mourir là. En ce moment, je dormirais à ses côtés, bienheureuse. De temps en temps, pendant toutes ces années, j'ai rêvé de vous. J'allais déterrer Malik et je vous apportais son petit cadavre intact.

- Opale m'a appris en effet que vous aviez eu un fils. Mais c'est trop ancien, maintenant, je...

- Je ne vous ai rien demandé ! Je disais simplement que, pendant des années, je me suis trébuchée en caressant cette vague idée. Cette idée merveilleuse et dégueulasse du miracle.

- Peut-être que... Si ç'avait été, si le corps... »

Grace explosa d'un rire mauvais : « Brûlé ! Incinéré ! Vous êtes assez... magicien pour créer des phénix ?

- Non, certainement non.

- On imposait ça aux familles des victimes d'épidémie. Ma sœur a obéi. Elle a eu raison. Mon petit en cendres. Et maintenant, je suis là. Je ne sais pas ce que vous voulez. Enfin, je crois que j'ai deviné : si on connaissait mon père biologique, si ma mère était encore de ce monde, leur génome vous intéresserait, ou celui de ma demi-sœur...

- Vous savez ce qu'elle est devenue ?

- Non. Je pense qu'elle travaille à Carcosa. Là où Tooya et Raym sont allés.

- Grace... Tipi est décédée. »

Le regard de Grace se voila. Elle ressentit physiquement le poids de la tristesse fondre en elle ; il y avait une certaine logique dans cette nouvelle. Sa sœur avait disparu depuis si longtemps, et elle-même était absente à la

vie depuis tant d'années. Il était normal que cette séparation se cristallise dans la force tangible d'une disparition irrémédiable. Hennelier exprima ses regrets avant de préciser : « Il y a quelques mois. Apparemment, après Carcosa, elle s'est rendue dans le Sud. Elle est tombée malade. Je n'ai pas de détails. » Grace souffla par ses narines : « Je pense que vous les avez, les détails. Si vous ne voulez pas me dire, vous avez vos raisons. Je préfère ne pas savoir. » Hennelier ne se récria pas. « Je suis la seule » souffla Grace, elle pensait ainsi conclure, et la conversation, et cette partie de sa vie. « Peut-être pas, dit Hennelier. Avez-vous eu d'autres enfants ?

- Nous y voilà.

- Oui, Grace, nous y voilà.

- Votre appareil, là, Opale, qui est si bien renseigné, ne vous le dit pas ?

- Opale ne peut restituer que les infos collectées. Elle n'imagine rien. »

Grace ne réagit pas. Elle marmonna : « Tipi avait appris des langues étrangères, elle voulait voyager, parcourir le monde... » Pour Hennelier, c'était une tentative de détourner la conversation, et une sorte d'aveu : il était sûr qu'elle avait eu au moins un enfant, après Malik. « Vous n'étiez pas protégée pendant votre passage à l'Am-putes.

- Les années suivantes non plus, et alors ? Vous espérez quoi ? Que j'aie accouché d'un Messie ? Nous sommes presque toutes stériles, vous savez bien. Professeur, je suis fatiguée. Vous venez de m'annoncer la mort de ma sœur. Laissez-moi tranquille aujourd'hui, s'il vous plaît. »

L'une des deux chimères était étendue sur une table d'inox, dans un local vitré, au cœur du centre de recherches de Doline dont l'activité constante se reflétait dans les parois de verre. Dans l'environnement

technologique et froid du laboratoire, sous l'éclairage brutal et écrasant des leds, la masse du fauve impressionnait moins. On l'avait sortie de la chambre froide à la demande du professeur. Personne ne l'avait encore disséquée. Sur des écrans au dessus de la table de travail, les profils génétiques apparaissaient sous forme de structures souples que l'un des assistants, affecté à la morphogenèse, appréhendait, modelait à l'aide de gants numériques. Il détachait certains gènes exprimés, les molécules produites, et les classait à part pour préparer l'intervention de Hennelier. « C'est bien foutu, ils ont une sacrée avance... » dit ce dernier, admiratif. Hennelier lui lança un regard noir : « Je croyais avoir les meilleurs avec moi. Faut croire que non. » L'autre baissa les yeux en rosissant, sous le regard déconfit de ses collègues, à qui la pique s'adressait aussi. « Voyons », fit le professeur, en ouvrant largement l'abdomen. Il plongea les doigts dans les viscères et échappa une exclamation. « Oh ? » les assistants l'interrogèrent du regard. « C'est tiède. C'est encore tiède après plusieurs jours en chambre froide... » Le cœur d'Hennelier s'emballait. 'Ils' avaient suivi la même piste que lui. « ... Et aucune forme de corruption des tissus. Y a-t-il un gène de physarum ou de tardigrade dans le sang ? » Il se tourna vers le jeune homme qu'il avait un peu malmené. Ce dernier n'avait pas fini son tri, il y avait un matériau énorme, il bafouilla une excuse, ce faisant s'empêtra dans ses manipulations, les graphes colorés voltigèrent, s'emmêlèrent sur l'écran en un fouillis indescriptible. Hennelier était muet de colère devant ce spectacle affligeant. L'autre était en sueur, pâle, et tremblait de stress. Il s'excusa encore, dit qu'il en avait pour un petit moment. On le sentait prêt à crever de honte, là, tout de suite. « Vous me direz. Je continue. », conclut Hennelier avec humeur. Il

dicta aux autres assistants les manœuvres à exécuter. Fébriles, ils s'activèrent au mieux, aucun n'étant chirurgien. Le spécimen fut bientôt écartelé, éviscéré, muscles écorchés, sur la table. On commença à déposer les organes sur un autre plan de travail où ils étaient pesés, mesurés, et scannés. Hennelier s'impatientait. C'était une tâche longue, ingrate et potentiellement vaine. Il fallait un œil de biologiste exercé pour distinguer un apport allogène sur un organe mutant. Seuls les muscles et l'ossature, la structure du squelette, la mâchoire... autant de signes extérieurs de modification, étaient patents pour un œil profane. Il s'intéressa aux yeux, avec leur iris félin. Le jeune assistant au tri virtuel des gènes avait recouvré son sang-froid. Soulagé, il pouvait énumérer les espèces invitées : gène exprimé du buffle pour la croissance, pour les os, pour certains muscles, du sanglier pour les poils et la peau, du chat pour l'adaptation de la vue à l'obscurité, gènes humains pour la tolérance au lait, certaines fonctions rénales, la distinction des nuances de vert, gène de macareux pour la digestion... « Un putain de cocktail ! » s'excitait-il, sans craindre à présent la réaction de Hennelier, qui laissait filtrer son enthousiasme, comme les autres. Car toute l'équipe était aux anges, farfouillait dans ce trésor comme des gosses dans un magasin de friandises. Des années d'avancées, en une seule journée. « *Physarum polycephalum*, vous aviez raison ! *Tardigrada* aussi, mais non exprimé. » Hennelier se précipita sur la console de son assistant : « Quelle espèce ? » Le manipulateur s'excusa, la base de données avait des manques. Hennelier expliqua que le gène ne devait s'exprimer que sous certaines conditions, pour la résilience, la capacité à se remettre d'une congélation ou d'un manque d'eau, l'espèce choisie était un élément crucial... Il

connaissait tout ça très bien, étant à l'origine de la méthode. Il fut piqué de jalousie en imaginant ceux qui avaient mené, plus loin que lui, ses propres intuitions. « Il y a même du végétal », fit l'assistant, presque en riant, et il fit glisser le gène sur le portatif du professeur. Hennelier scruta le graphe isolé, multicolore, qui tournoyait sur le petit rectangle noir comme un bijou dont on aurait fait jouer les feux sur fond de velours. La bête disséquée était une variété déjà modifiée, un hybride extrêmement complexe. Hennelier énonça ce qu'impliquait cette observation : « ... nous sommes en présence d'une chimère de seconde génération. » Il s'emporta : « Fouck ! Mais qui peut avoir une avance pareille ? » avant de sentir un vide l'aspirer. Il venait de réaliser. Qui ? C'était évident, voyons.

Elle était entrée dans le centre sans difficultés et se présenta devant le biomètre du portail d'Hennelier. « Vos fruits, monsieur » dit la livreuse. Hennelier l'accueillit sur le seuil et la fit entrer. « Pas trop longtemps, ça se remarquerait. » La visiteuse déposa son paquet sur la première table à sa portée, sans précaution pour son fragile contenu. « Vous vouliez me voir ? » Elle jeta un regard circulaire sur le superbe appartement du professeur. « La situation s'est nettement améliorée depuis l'autre fois.

- Je vous l'avais dit. C'était provisoire. » Il lui désigna canapé et fauteuil, tels qu'on n'en fabriquait plus. « Asseyez-vous. Nous avons quelques minutes tout de même. Vous prenez quelque chose ? dit Hennelier à Matria, l'envoyée de Huan-Bayer, vêtue de la combinaison blanche des livreurs. Je vous préférerais en tenue d'espionne de cinéma. Le cuir noir moulant des méchantes, j'aimais assez.

- Du cuir ? C'était un carboné, rien à voir.

- Si vous le dites... Bref, aux faits : j'ai analysé les chimères de la côte. Ceux qui les ont fabriquées ont dix ans d'avance sur moi. Comme s'ils avaient suivi mon programme là où je l'avais laissé. C'est intrigant.

- Je prendrais bien un peu de Calver.

- Tellement intrigant que je me suis demandé si Huan-Bayer n'avait pas transmis à une autre équipe ce qu'ils connaissaient de mes travaux, quand je travaillais pour eux, à Mérides. Alors que je réclamaient en vain ce matériel, moi, pour repartir. Quel tour de con vous m'avez joué, là ?

- Comment voulez-vous que je le sache ? Je transmettrai, je ne peux rien faire de plus. Et mon verre ?

- Répondez d'abord à ma question. » L'envoyée se leva pour prendre congé. « Je ne suis pas dans le secret, mais je suppose que nos employeurs ont estimé leur rémunération suffisante pour effacer certaines... dettes. Qu'elles soient morales ou financières.

- Encore eût-il fallu s'accorder là-dessus, avant. Lors de notre première rencontre, j'eusse aimé un message soldant les contentieux, genre : Huan-Bayer a utilisé vos travaux à votre insu et vous a laissé dans la mouise pendant une décennie. Ces enfoirés vous prient de les excuser, et de leur vendre le génome de Grace Noex, pour continuer de travailler sur l'immortalité, sur les humanimaux et les chimères, même si, dans ce domaine, ils vous doivent tout. Quelque chose comme ça.

- 'j'eusse aimé', 'genre', 'enfoirés', 'la mouise', 'tour de con' ?... vous êtes complètement dépassé, Hennelier. Votre message, à vous, c'est quoi : 'Vous me dédommangez pour le pillage effectué, vous m'oubliez et vous me laissez bosser pour l'autre allumé de Doline' ? Genre ? Ça l'intéresse, le morveux général des croisés, vos histoires de chimères ? Vous

travaillez sur quoi, finalement ? Pour qui ? Vous n'êtes pas en train de 'faire un enfant dans le dos' à tout le monde ? pour reprendre vos expressions. Voyez, je connais mes classiques d'avant-effondrement... »

Hennelier ne cillait pas, guère impressionné. Il lui fit signe de se rasseoir en ouvrant le coffre réfrigéré qui les séparait, selon une ancienne coutume, « Un Calver, on a dit ? » Il exhaussa une bouteille et deux verres, tandis que l'envoyée, apaisée, reprenait sa pause dans le canapé confortable et profond, où se froissait sa tenue de papier blanc. « Mon message, dit Hennelier, en précipitant le liquide d'émeraude et d'ambre dans les verres, c'est : Je convains Doline de collaborer avec vous, je partage avec vous le génome de Grace, donnez-moi autorité sur le chantier des immortels et des chimères. Et augmentez-moi. »

Menpô

Le charbon, le pétrole, l'uranium et l'eau. S'il avait pu s'approprier le vent et le soleil, Malko De Holine l'aurait fait. Il enrageait de voir cette manne dispensée gracieusement par la nature. Des témoins rapportaient des scènes comiques où le vieux vitupérait contre le Ciel et voyait dans sa générosité une preuve de l'inexistence de Dieu, puisque la prodigalité était, selon lui, tout-à-fait immorale. Or, Dieu ne devait-il pas être moral par essence ? Les ressources vitales étaient son domaine de prédilection et les raisons de sa fortune. Peu avant sa mort, il avait commencé à dépenser son argent en actions humanitaires. Une manière de se racheter une conscience, peut-être, vue par certains comme une dilapidation. Son dernier coup d'éclat avait été de rendre à la nation brésilienne la majeure partie de son immense réserve d'eau souterraine (trois siècles de consommation pour toute la population humaine à raison de cent litres par jour et par personne), acquise à force d'intrigues et de corruption. Il y avait des raisons pratiques pour cela : la surveillance et la gestion d'un tel domaine devenait trop complexe. Néanmoins, cela se solda par un manque à gagner gigantesque pour ses actionnaires et pour son fils. La mort étrange de Malko, dans un accident de porteur privé, avait été attribuée à Doline, sans preuves. L'honnêteté aurait voulu qu'on soupçonnât également ses nombreux autres ennemis, mais le parricide était préféré à toutes les hypothèses. Doline n'ignorait pas ce soupçon — aggravé par son changement de patronyme vu comme un reniement — confirmé par le fait qu'il s'était vite rangé aux conclusions de l'enquête, accusant une défaillance du pilote. Loin de se défendre d'une telle

réputation, Doline entretenait le doute pour terroriser ses adversaires, leur laisser penser qu'on ne badine pas avec un gamin capable de faire exécuter son paternel. Hennelier avait compris deux choses : Doline était innocent de la mort de son père ; et Doline avait fini par se convaincre qu'il l'avait fait exécuter, parce que ça l'arrangeait. Avec cette croyance, était née, dans le cerveau du jeune héritier, une foi irrationnelle en sa volonté, en ses capacités à transgresser les codes et à balayer les obstacles. Hennelier avait quant à lui le don d'utiliser cette mégalomanie à son profit. Partition délicate et risquée, car Doline n'était pas dupe des manœuvres de celui qu'il appelait parfois « Mon cher Prométhée ». Le professeur le savait, il s'y préparait : il y aurait le coup tordu de trop, la petite trahison insupportable et c'en serait fini de ses financements, du confort du labo et, accessoirement, de lui. Il se préparait du mieux qu'il pouvait à cette perspective inéluctable. Outre les contacts resserrés avec Huan-Bayer, il multipliait les caresses et les signes de bonne volonté à l'endroit des théologiens de La Pensée, toujours influents dans le premier cercle de l'apprenti dictateur.

Hennelier n'a rien d'un héros de la médecine, capable de s'inoculer une maladie pour mieux la combattre et contribuer au bien-être de l'humanité. Il aime l'argent, le confort, et méprise ses congénères. Alors, pourquoi prendre tant de risques, pourquoi ne pas simplement rester fidèle à l'un ou l'autre de ses mécènes, et bénéficier d'un enviable niveau de vie en appliquant *stricto sensu* le programme délirant de Doline, par exemple ? Que voulait finalement Hennelier ? Pour comprendre, il faudrait remonter dans le temps. Revenir à Mérives, après que le fleuve eût emporté son laboratoire. Ou peut-être légèrement avant (décidément,

quand commencent les histoires ? On ne cesse de se perdre à ce jeu-là). Hennelier travaillait alors pour Huan-Bayer, c'est entendu. Que cherchait-il alors ? Un processus de cicatrisation accélérée par manipulation génétique, d'abord, qu'il mit au point. Sur ce premier succès, il s'enquit d'un procédé de régénération des tissus, puis carrément de reconstruction des membres mutilés. Ce qu'il appelait, pour lui-même, le rêve du lézard. L'Amorgue, financée en secret par Huan-Bayer, lui fournissait en toute discrétion les cadavres dont il avait besoin. Maintenus en vie artificielle grâce à l'apport des gènes de tardigrada, les cobayes inertes subissaient toutes les expériences qu'il avait imaginées... Et puis, il y eut Grace. La découverte accidentelle de sa résurrection le poussa sur de nouveaux terrains d'exploration : un nouveau rêve, celui de l'immortalité. Ensuite ? Pour comprendre enfin, connaître les vrais enjeux, il faudrait fouiller la bibliothèque d'Hennelier. Bibliothèque somme toute modeste, ne comptant qu'une petite centaine d'ouvrages. Investigation dont personne ne s'inquiétait, car les livres avaient acquis une réputation de vieilleries onéreuses et porteuses de germes. Il aurait fallu fouiller — c'est-à-dire ne pas seulement ausculter les rayonnages, pas seulement aller d'une reliure à l'autre — il aurait fallu ouvrir quelques tiroirs. Dans l'un d'eux, on aurait trouvé, entre des thèses complotistes du début du siècle, une correspondance scientifique et des essais sur l'eugénisme, un dossier cartonné soigneusement relié, dans lequel des liasses de papier, fatiguées par les fréquentes relectures et les nombreuses annotations, étaient recouvertes d'une écriture manuscrite serrée et noire, très fine, malade, aux verticales acérées comme des tracés de séisme. Le seul manuscrit existant d'un écrivain inconnu nommé Joël Klevner.

Grace était dehors. L'enceinte de l'académie De Holine était assez vaste pour autoriser de longues balades sans croiser personne, à cette heure. Elle avait fait le tour du parc qui ceinturait le centre de recherche, au petit matin, savourant pour la première fois depuis longtemps la qualité de la lumière, la beauté des montagnes, la majesté des arbres nus, les nuances dans le ciel, l'épaisseur de son souffle, sa solitude. Détails essentiels pour mesurer ce que c'est qu'exister. La promiscuité, la frénésie de l'urgence, la barbarie des luttes, les besoins vitaux, ce qu'elle avait connu pendant des années, l'avait empêchée de s'y attarder. En paix, protégée, Grace renouait avec la puissante et pourtant si délicate sensation de se savoir en vie. Sa promenade achevée, elle revenait sur ses pas, c'était sa première longue sortie avec sa nouvelle prothèse et elle commençait à avoir mal. En approchant de la résidence où étaient logés les membres de l'équipe scientifique et leur famille, elle remarqua, sur un balcon, le buste massif d'Hennelier derrière une table chargée de nourriture. Il lui fit signe de le rejoindre ; elle lui fit signe de descendre. Au terme d'un échange de gesticulations assez burlesque où chacun s'entêtait, ce fut Hennelier qui céda. Ensemble, égrenant un dialogue banal, ils marchèrent un peu jusqu'à un banc, sous un gros platane. Il allait faire doux, la terre était un peu humide. C'était un de ces endroits où l'on pouvait s'imaginer dans un monde inchangé. Sur les pistes du parc, des assistants du professeur gardaient la forme en courant à petites foulées. On se saluait, sourire aux lèvres. « Qu'est-ce que vous allez faire de moi ? » demanda Grace après un temps de silence. Elle savait que l'équipe avait son génome intégral ; elle supposait qu'elle ne pouvait plus rien leur

apporter. « Nous ne sommes pas fixés » commença-t-il, et il éleva son regard à travers les branchages de l'arbre, au dessus de leurs têtes, où quelques insectes furetaient, il venait de cueillir une idée à cette vision, il n'en cella rien, revint à leur conversation : « Vous pouvez rester ici, vous pouvez partir, vous n'êtes pas prisonnière... seulement employée, au même titre que les autres membres de l'équipe. » Grace sourit quand Hennelier corrigea : « Moins bien payée que mes assistants, c'est vrai, parce qu'ils ont fait de *vraies* études de médecine, eux... Vos amis avaient bien trafiqué votre profil, mais on ne peut plus tricher comme ça. » Ils échangèrent un regard amusé. « Opale se trompe peut-être » dit Grace. Ce fut au tour de Hennelier de sourire. Il murmura qu'en tout cas, Opale ne pouvait avoir une notion sensible de ce que Grace Noex représentait, de son caractère unique, dont diplômes et parcours de vie ne disaient rien. Grace s'interrogea sur leur complicité manifeste, l'aisance de leurs relations. Cela datait de leur première rencontre et s'était reproduit lors de leurs retrouvailles, comme s'ils ne s'étaient jamais perdus de vue. Elle fut tentée d'y voir la conséquence d'un pacte original, entre le créateur et sa créature. Pygmalion le sculpteur et Galatée, sa statue, qu'il vit naître à la vie à force de prière, Héphaïstos et sa Pandora... Pandora, ce nom revenu dans ses pensées pour éclairer sa vie sous une nouvelle incidence. Qu'était Hennelier pour elle, qu'était-elle pour Hennelier ? « Vous m'avez tellement étudiée que vous devez mieux me connaître que moi-même. » Il prit un ton sincèrement troublé pour prononcer, comme si cela le touchait personnellement : « Les gens se connaissent si mal... Grace, vous ne pourrez plus jamais avoir d'enfants. » Elle savait. Elle baissa les paupières et acheva son propos sans autre réaction, comme si la déclaration

d'Hennelier était du domaine de l'abstrait ou du négligeable : « Vous savez tout de moi. Et moi, je ne sais rien de vous, ou trop peu. » Hennelier paraissait embarrassé par le tour que prenait la conversation, il remuait sur le banc, haussa les épaules. Elle craignit, abusivement, que ce ne fût une marque de ravissement et, ne voulant pas qu'il se méprenne, ajouta, après une profonde respiration (de celles qu'on prend pour se donner du courage) : « Je n'oublie pas que vous entreteniez des cadavres dont l'origine vous importait peu. Je n'oublie pas que vous utilisiez les services d'un bordel, que vous aviez embauché sans sourciller un meurtrier, soustrait à la justice avec votre consentement... Je n'ai rien oublié. » Sa déclaration n'eut pas l'effet escompté (qu'espérait-elle : le déstabiliser ?). Hennelier n'éprouvait aucune gêne, il dit sans amertume, sans qu'il eût le sentiment de se confesser, puisqu'il estimait que l'égotisme était son trait le mieux connu : « Je l'ai toujours affirmé : je ne suis pas un type bien, je ne l'ai jamais été et je n'ai pas prévu de m'améliorer. Je suis une crapule qui se vend au plus offrant, aucun doute là-dessus. Je ne cherche l'approbation de personne. Je ne cherche l'affection de personne. » Grace se sentit blessée par ces mots. Elle voulait répliquer *Moi non plus, et sûrement pas la vôtre*, mais s'aperçut que s'abaisser à cette pique, qu'elle jugeait vulgaire, la blesserait davantage. Elle préféra : « Vous avez eu une sorte d'estime pour moi. J'en suis certaine.

- Il m'arrive de... d'apprécier... des gens. J'avoue que...

- Vous ne me feriez pas de mal, n'est-ce pas ?

- ... mon intérêt pour vous n'était pas que scientifique, vous dites vrai. Enfin, tout ça est du passé. Non, je ne vous ferai pas de mal.

- Je vais partir d'ici. »

Hennelier, cette fois encore, réagit étrangement (elle l'avait imaginé tentant de la retenir) : il souriait, comme si cette discussion l'amusait beaucoup. « Oui, vous allez partir.

- Vous ne me croyez pas ?

- Si, Grace, je vous crois. Simplement, je ne vois pas très bien... Où voulez-vous aller ? Quelqu'un vous attend ?

- Personne ne m'attend. » Elle espéra avoir proféré sa phrase avec assez de conviction, dans le doute sentit son cœur se resserrer. Il se tourna vers elle pour la fixer. Elle fut gagnée d'une peur soudaine qu'Hennelier en sache plus qu'il ne le laissait supposer. Mais, finalement, il sembla ignorer sa dernière remarque, hochant la tête à quelque idée qu'il ruminait.

Le train à hydrogène était une création des usines De Holine. « C'est les vacances », fit Guénelon, évoquant un phénomène jamais éprouvé par lui dans la réalité, mais passé dans le langage courant pour parler d'un moment de détente. Il était confortablement installé, avec ses collègues, dans un wagon spécialement affrété par leur Général. Les tissus des sièges étaient nets et parfumés, le verre des larges baies ouvertes sur l'extérieur étaient d'une transparence étonnante, on leur avait servi du vin. Ils n'avaient jamais connu un tel luxe et une mission aussi facile. Ils devaient — et savaient devoir — ce privilège à l'entregent du professeur. Ils étaient équipés légers, sans gilet de protection par dessus la robe, armes de poing sous l'aîne, et cet accommodement aux règles habituelles était en soi une forme de libération. « On est mieux là que dans la fouilleuse, hein ? » s'exclama Guénelon, toujours inspiré et joyeux. Hennelier, face à lui,

confirma. Il était content de retrouver son équipe. Une sorte de complicité était née au cours de leur petite odyssee, notamment pendant le retour, dont Milos rappelait en plaisantant le caractère pénible, long, de l'habitacle asphyxié par la puanteur de Grace. Guénelon, décidément bavard, en rajouta : il l'avait croisée récemment et disait mieux comprendre, maintenant qu'elle était propre et habillée, pourquoi Hennelier tenait tant à elle. Il rit grassement. Il y eut des réactions gênées, Cyril, exalté et fiévreux, s'exclama que ce n'était pas une façon de parler de la Christosa. Les autres hésitèrent, partagés entre leurs convictions et leur amitié pour leur major. Guénelon était allé trop loin. Depuis toujours, il prenait les choses à la légère. À croire qu'il n'était pas un bon occidental. Il s'excusa, sa carrure sembla se réduire sous son propre ridicule. Il ne pensait pas que Grace fût La Réincarnation, mais enfin, il admettait qu'on puisse le croire. Jérémie voulut apaiser la tension brusquement surgie : « En tout cas, professeur, merci de nous avoir choisis pour cette mission. » Les autres approuvèrent. Si ce n'étaient la présence d'une assistante d'Hennelier et l'absence de Clotaire, le pilote de la fouilleuse, s'était reconstitué autour de lui le même groupe que celui des recherches au bord de l'océan. Milos avait troqué son robot marcheur contre une mallette-drone, et les trois moines-soldats accueillèrent une femme dans leurs rangs : Marie-Méthode, une fervente, une passionnée, qui portait cilice et penchait aussi pour la théorie apparue avec la venue de Grace à l'académie. Grace dont, maintenant, chacun savait qu'elle était revenue à la vie après trois jours dans le royaume des morts (Hennelier s'en voulait d'avoir lâché cette information minuscule à ses yeux — trois jours ! — sans prendre la mesure de ce que des bigots en ferait). Pour les

plus exaltés, Grace était une promesse de nouvelle alliance. Doline et Hennelier, ainsi que les théoriciens de La Pensée, avaient été dépassés par ce phénomène imprévu, qui prenait de l'ampleur dans la troupe et — ce qu'ils ignoraient car aucun outil n'existait plus pour le mesurer — dans la population, à l'extérieur, au fil des confidences et des rumeurs qui, fatalement, sourdent de toute concentration humaine. Au sommet de la hiérarchie, on ne savait trop que faire de ce qui n'était, pour l'heure, qu'une superstition. On y devinait, au pire, un potentiel, une occasion de raviver la foi plutôt qu'une source de déstabilisation. Cela rendit Doline et son entourage, patients et circonspects.

Le train glissait sans heurt, le paysage se désagrégeait derrière les vitres comme une peinture ressuyée à la hâte. Les voies ferrées, sur cet axe, étaient encore entretenues et on pouvait prévoir un grand trajet sans crainte d'avaries. La traversée du Bade-Wurtemberg et de la Bavière avait été facilitée par le gouvernement allemand, proche de Doline, celle de la Thuringe avait été ralentie par plusieurs octrois communautaires, quand la croix d'occident et le nom de Doline n'étaient pas suffisants.

Le lendemain, ils arrivaient dans la banlieue de Erfurt et, après une escale dans un couvent financé par La Pensée, ils se présentaient à l'aube devant la façade monumentale du centre de recherches Huan-Bayer, toute de verre parée, reflet impeccable du ciel chagrin de ce jour. La rencontre était le fruit du long travail de Hennelier pour convaincre 'son' Général de collaborer avec la firme. Huan-Bayer avait tellement d'avance ; Doline avait l'atout du facteur G : les deux étaient faits pour s'entendre. Hennelier, quant à lui, comptait bien profiter de tout le monde pour ses propres fins. On ne laissa pénétrer dans l'enceinte qu'Hennelier et son

assistante, dûment scannés par le biomètre de l'entreprise. Les soldats restèrent dehors, prêts à attendre stoïquement, comme prévu, jusqu'au soir. Les émissaires de Doline furent accueillis dans l'immense hall, par l'envoyée qu'Hennelier avait déjà rencontrée deux fois. « Oh ? Un visage connu », dit-il en la saluant, avec un faux-air de surprise. Elle serra ensuite la main de l'assistante : « Virgo Matria, ambassadrice Huan-Bayer. - Ce n'est pas un pseudonyme, j'ai vérifié », plaisanta Hennelier sans faire sourire Kimp, son assistante. Matria présenta ensuite ceux qui allaient les accompagner : Erik Schoemann avec son assistant Emmelian Vast, et Pamilla Ark, responsables à divers titres du laboratoire de génétique. Emmelian Vast était étonnamment jeune. Un gamin. Sa réputation de petit génie était telle qu'Hennelier avait tenté de le débaucher, naguère, pour sa propre équipe. Ils se saluèrent en échangeant un regard plein de sous-entendus.

La délégation pénétra dans une salle blanche, comme il en existait très peu à présent. Qu'auraient pensé les populations misérables, confinées dans leur crasse, qu'aurait ressenti Grace, qui si longtemps avait traîné dans la fange, de cette pièce immaculée dans laquelle on n'entrait que douché, étrillé, poudré, changé, après plusieurs sas sur-compressés, et où ne subsistait pas plus d'un germe au mètre cube ? Ailleurs, ils visitèrent des locaux impeccables, silencieux, animés par des équipes aux paroles rares. Doline avait promis de rendre la politesse aux gens de Huan-Bayer dans le cadre de leur future collaboration, mais Hennelier redoutait à présent de dévoiler le peu de moyens dont il disposait. Un fiel amer acidifiait sa bouche. Il tentait de faire bonne figure ; au fond, crevait de jalousie en silence. Dire qu'il croyait travailler dans un environnement

luxueux, chez Doline ! Son assistante écarquillait les yeux, bouche bée, émerveillement si manifeste que Hennelier lui adressait des expressions courroucées pour la rappeler à un peu de contrôle. Schoemann montra une collection de centaines de physarum virtuels, des génomes parfaits dont ils tiraient les caractères requis pour leurs expériences. « Vous aviez raison, nous avons travaillé sur vos traces, et nous vous rendons l'hommage dû aux pionniers. Grâce à Huan-Bayer, nous sommes allés beaucoup plus loin que vous auriez pu l'espérer. » Hennelier allait lui dire sèchement qu'avec les mêmes moyens, si H-B ne l'avait pas laissé tomber comme une... Mais Schoemann prit un appel. Il fit « Ah ! » et il entraîna la délégation dans un salon dont un écran occupait un mur entier : « Laissez-moi vous présenter monsieur Ramès... » Sur la projection, un type quelconque patientait. Sa manière de corriger son col de veste, de s'inquiéter de l'angle de l'e-ris et de regarder la vignette-témoin pour jauger de son meilleur profil, fut immédiatement insupportable au professeur, qui se demandait à quoi rimait tout ça. « Monsieur Ramès, bonjour » dit Schoemann, debout devant le grand écran, pendant que Virgo Matria proposait aux autres de s'asseoir. « Ouais, salut ! » mâchouilla Ramès. Schoemann invita Emmelian Vast à s'exprimer, mais le jeune savant déclina modestement l'offre et pria son supérieur de poursuivre. « Monsieur Ramès, une chose avant de commencer : avez-vous pris soin de vous maquiller avant de vous présenter ? » Hennelier fronça les sourcils : où voulaient-ils en venir ? Le visage du correspondant se décomposa, surpris. Il dit que non, bafouilla, s'excusa, ne savait pas qu'il aurait dû, personne ne l'avait prévenu... Schoemann l'interrompit avec un rire pénible, surjoué, il supplia Ramès de l'excuser et

enchaîna : « Monsieur Ramès, pouvez-vous me rappeler votre date de naissance, s'il vous-plaît ?

- Je suis né en 1960, le 2 juillet. » Schoemann, sourire élargi, fixa Hennelier : « Je vous le demande, cher confrère, honnêtement, est-ce que monsieur Ramès fait ses quatre-vingt quinze ans passés ? » Hennelier, stupéfait, prêt à suspecter une supercherie, ne put prononcer un mot. Ramès semblait avoir la cinquantaine, au plus. « Je vous en prie, prenez votre biomètre. Vérifiez. » C'était la voix de Vast. Schoemann appuyait la déclaration de son collègue en opinant, encourageant Hennelier. Le professeur se tourna vers son assistante qui extirpait nerveusement l'appareil de son revers. Ils braquèrent l'e-ris vers l'écran et aussitôt, l'application déclina l'identité de Ramès, confirma âge, taille, poids, situation, bilan de santé, comptes bancaires, ascendants, nombre d'amis, adresses actuelle et passée, etc. « Monsieur Ramès, reprit Schoemann, jusqu'à quel âge souhaitez-vous vivre ?

- On avait parlé d'au moins trois cents ans... »

Depuis son siège, Emmelian Vast prononça avec jubilation et pas mal d'emphase : « Bienvenue dans l'ère des immortels. » Schoemann laissa échapper un hoquet de satisfaction : « Je ne doute pas que le Général sera intéressé... » Il capta l'expression de Vast qui visiblement, hésitait à ajouter quelque chose. « Je vous en prie, Emmelian, allez-y » lui dit son supérieur. Le jeune homme sourit, vérifia que la connexion avec l'immortel avait été coupée et dit à voix basse, comme si Ramès pouvait le surprendre : « Avez-vous remarqué que, malgré son grand âge, monsieur Ramès exprime très familièrement la perspective de son immortalité ? Comme s'il s'agissait d'un concept banal. Il vient des

derniers temps d'optimisme, si l'on veut. C'est troublant. Ma génération est née dans un monde brutal où la vie n'est pas acquise ; la vôtre, cher professeur Hennelier, est arrivée dans un moment tellement critique que l'avenir de l'humanité même était discutable. Le monde a changé. Il s'apaise, et nous pouvons à nouveau rêver d'immortalité, comme notre plus vieux client...

- Le monde s'apaise ? c'est un peu vite dit, s'amusa Hennelier.

- Tant de signes le montrent ! Mais ce n'est pas ce que je... Je voulais dire que ce vieux rêve, dont monsieur Ramès semble ne pas s'étonner, est à nouveau à notre portée, à un détail près. Nous savons rajeunir, entretenir, mais nous butons sur l'étape suivante : la régénération complète du corps, en fin de course. » Shoemann réagit avec un sourire coincé, en s'adressant à Hennelier : « Je crois que notre jeune collègue essaie de vous rendre hommage. » Vast approuva, il s'excitait : « Parce qu'avec le facteur G, nous pouvons relever ce défi : pas seulement prolonger la vie, mais réfuter la mort.

- Et vous avez besoin de moi, prononça Hennelier avec un calme olympien.

- Et nous avons besoin de vous.

- Je suis venu pour en discuter. »

Virgo Matria interrompit l'échange : « Maintenant si vous le voulez bien, passons à notre second domaine de recherches. » Schoemann prit le bras de Pamilla Ark pour l'approcher de lui : « Madame Ark va vous montrer nos chimères réalisées et quelques projets. »

C'était un espace dégagé aménagé à l'intérieur du centre, au plus haut,

couvert par une immense verrière d'où tombait un jour mouillé de pluie sale. Un carré bordé de niches, renforcements noirs, condamnés par des barreaux d'acier. Comme une enclave vétuste pratiquée dans le bâtiment vitré. Ils avaient traversé des salles aux murs tapissés de cages où méditaient des singes, des grenouilles, des rats ou des oiseaux, des vivariums grouillant d'insectes. La plupart étaient des hybrides de seconde génération aux modifications invisibles : une capacité à mieux voir dans l'obscurité, une compatibilité avec le corps humain pour des greffes, des enzymes facilitant la digestion des carapaces, des souris de douze ans en pleine forme, etc. Hennelier se régalaient autant qu'il enrageait.

Les invités furent installés sur une coursive surplombante, à plus de cinq mètres au dessus du sol de ciment, taché et parsemé de flaques douteuses. De là, montait une odeur fauve de suint et de fumier, en parfait contraste avec l'hygiène sans défaut des laboratoires visités juste avant. Sur un commandement de Pamilla Ark, une grille se souleva avec une lenteur pesante. Tous patientèrent. L'équipe de H-B affichait un sourire confiant. Hennelier était agacé depuis le matin, humilié par certains aspects de la visite, les sous-entendus de ses hôtes, les airs supérieurs de Virgo Matria. Et puis, sa crétine d'assistante qui ne parvenait pas à cacher son admiration... De plus, la faim exacerbait sa mauvaise humeur. Ark avait les bras croisés et se contenta de déplier son index pour prévenir que quelque chose se passait. Une bête sortit doucement de son refuge. Hennelier s'était préparé, et pourtant, il resta tétanisé devant l'apparition. Quant à son assistante, elle avait laissé échapper un cri de surprise. « Nous les appelons des buffalos » souligna Schoemann. La chimère était énorme en comparaison des bêtes récupérées lors de la fusillade, qui

devaient être de jeunes spécimens. « Voici à quoi ressemblent les adultes », murmura-t-il. Des chiens grands comme des bisons. Ark commentait : « Ceux que vous avez tués sont des chimères de troisième ou quatrième génération. Des croisements sauvages, dégénérés. » Hennelier tenait une petite revanche, il ne cacha pas l'ironie de sa remarque : « Ils ont échappé à votre contrôle ?

- Pas exactement. Les buffalos sont une commande de l'armée polonaise. Ce sont des militaires inconséquents qui ont laissé partir dans la nature un de nos spécimens. » Elle se tourna vers Hennelier : « Et comme ils ne sont pas stériles... » Un homme était entré dans l'enclos, rendant plus manifeste le rapport d'échelle. La chimère était aussi haute que lui et pouvait le déchiqeter d'un geste. L'assistante d'Hennelier ne put masquer son angoisse, elle eut une courte mais bruyante aspiration d'air. « L'ennui est que nous avons trouvé des rejetons de B-15 — l'individu libéré — jusque sur la côte atlantique », poursuivait Ark, sans se soucier du face-à-face entre humain et fauve, là-dessous. Le chien gigantesque fit encore quelques pas et inclina le haut de son crâne, pour que l'homme le lui gratte. « C'est son soigneur, intervint Matria, je n'arrive pas à m'habituer à ces monstres... » Ark restait sur son propos : « Les petits issus de croisement dans la nature sont à peine viables. Nous en avons observés quelques uns, après la mésaventure de l'armée polonaise. Ils tombent malades, ne vivent pas plus de deux ans. Nos créations atteignent leur taille adulte en un an, et sont particulièrement résistantes. Au froid, à la soif, à la faim, à la chaleur, à la pression atmosphérique, au vide, même... » Hennelier marmotta pour lui-même *Merci qui ?*, car il reconnaissait, dans les aptitudes décrites, l'apport de son travail sur les

physarum. Il fulminait. « Et maintenant, reprit Ark sans prêter attention aux bougonnements de l'invité, si vous le voulez bien, nous allons vous faire un rapide point de nos projets. »

Hennelier avait perçu dans les futures chimères, imaginées par les scientifiques de Huan-Bayer, des traits qui, sélectionnés, améliorés, contribueraient à sa vision secrète. Schoemann et consorts prévoyaient sur la prochaine décennie, des essais d'humanimaux, des chimères passant du milieu aérien au milieu aquatique au fil de leur existence, des créatures adaptées aux vols spatiaux, aux abysses, aux conditions martiennes... Pour l'instant, il devait négocier le rapprochement de son labo et du leur, rendu possible par la possession du génome de Grace, son seul atout. Ils s'attablèrent et, le premier service dressé, les scientifiques se turent pour laisser la parole à Virgo Matria. « Nos employeurs ont souhaité renouer avec la tradition du repas d'affaires. » Hennelier fit mine d'apprécier le menu : « C'est une excellente idée. Transmettez-leur mes remerciements. - Ce sera fait. » dit Matria. On était dans le jeu de rôles de la courtoisie la plus hypocrite ; tout le monde se pliait à ces artifices avec complaisance. Matria s'enquit de la santé du général Doline, égreña diverses anecdotes puis posa ses couverts. Il y eut des silences, quelques échanges de regard. Elle s'accouda, croisa ses doigts sous le menton, et inclina légèrement son buste au dessus de son assiette. « Nous pourrions convenir d'un prix pour la propriété du génome. » Hennelier faillit s'étrangler : « Vous pourriez aussi infiltrer notre labo et voler les données pour ne pas payer. - C'est une option, grinça Matria. - ... que vous avez tentée. Ça n'a pas très bien marché, sinon, je ne serais

pas là. » Hennelier pouvait enfin jubiler. Les autres convives, hors Matria, firent mine d'ignorer sa dernière remarque. Schoemann regardait ostensiblement son assiette. Hennelier s'adressa à son assistante, l'air faussement innocent : « Nous avons embauché un jeune homme très doué. Comment s'appelait-il ? vous savez, celui dont le profil Opale ne mentionnait pas son passage dans cette société du Qatar, dont j'ai oublié le nom ?

- Il s'appelait... Isham quelque chose, et la société qatarie, c'est Ophidia, je crois.

- Oui. C'est ça. Une filiale de Huan-Bayer, paraît-il ? » Son regard narquois se planta dans celui de Matria : « Il y a une semaine que nous ne l'avons pas vu. Vos employeurs ont-ils de ses nouvelles ? » Lèvres pincées, la jeune femme baissa le regard pour observer les reflets que son verre jetait sur la nappe. Elle prononça, avec un calme maîtrisé : « Je suppose que vous pourriez nous en apprendre à ce sujet.

- C'est bien possible. Reprenons : l'option du piratage étant durablement écartée, celle de l'achat pur et simple, rejetée, revenons à l'hypothèse qui a inspiré notre rencontre. » Poing fermé sur sa fourchette, mâchant grossièrement une bouchée, il postillonna : « Je viens, ici, diriger les travaux sur les chimères et sur l'immortalité. Deux domaines qui se rejoignent selon moi, et que j'ai toujours menés de front. Mon équipe reste en Suisse, travaille en renfort sur certains points. J'apporte mon expertise, et les éléments du génome de Grace que je choisirai. » Il pointa alors sa fourchette en direction de l'équipe scientifique Huan-Bayer : « Vous écartez ces minables, qui n'ont fait que piller mon travail (les savants suspendirent leurs gestes, effarés), sauf M. Vast, trop jeune pour avoir

participé à la manœuvre et trop pertinent pour que je me passe de ses services. » Virgo Matria s'était raidie. Elle s'essuya les lèvres avant de réaliser qu'elle n'avait encore rien mangé, chercha une contenance en prenant un air patient : « Je doute que ce soit possible, professeur Hennelier... » Il y eut un léger signal, une vibration dans l'air. Hennelier la vit ciller. Elle porta son index à l'oreille droite. Le silence prit texture et poids. Les scientifiques ressemblaient à des statues de cire dont on aurait raté la couleur du derme (trop blanc), et l'expression (hésitant entre incrédulité et peur). Virgo Matria hocha la tête et sa main résignée tomba sur la table, où elle empoigna la serviette comme si elle tentait d'en écraser les plis. « Erik, Pamilla... je vous prie de nous laisser. Cette réunion ne vous concerne plus. » Au terme d'une longue stupeur, les deux chercheurs s'animèrent légèrement, leurs yeux se posèrent sur le point invisible, peut-être dans l'angle du mur, en hauteur, d'où l'on avait suivi la discussion. Le visage de Schoemann était rubicond, il repoussa son assiette et se leva, suivi par Ark, mâchoires crispées. Tandis que Matria et Vast regardaient ailleurs, ils sortirent, muets, sur un pas de condamnés.

Metanoïa

Grace aborda la frontière et ses remparts monumentaux, vestiges des gouvernements nationalistes. C'était avant Marciac, un peu partout en Europe, des murs infranchissables, armés, terribles, contre lesquels s'étaient brisées les vagues de migrations africaines, avant que les rapports de richesse s'inversent, puis les migrations à l'intérieur de l'Europe. Sur sa voie, au bout du tunnel, peu de sortants. Sur l'autre voie, côté entrant, une cohue s'écrasait contre les grilles, doublées d'un lourd dispositif d'hommes et de matériel. Vision familière. Comme elle sortait, personne ne la retint ; un contrôle suffit. Un douanier, à la lecture de son biomètre, pâlit. Il bredouilla : « Grace... Noex ? » il ne put ajouter les mots qui faisaient sabbat en lui : *Sainte, ressuscitée, Christ-femme, Jésus réincarné...* et se résolut à lui désigner la route, au-delà de son poste, et à la saluer avec un respect fébrile. Elle passa, vaguement étonnée de sa réaction, sans se douter du bouleversement qu'elle venait de provoquer. Derrière elle, le douanier appelait ses collègues par de grands gestes, un sourire démesuré le transfigurait et, quand les autres douaniers furent autour de lui, ils durent contenir son émoi pour comprendre quelle en était la cause. Grace n'avait pas conscience de toute cette agitation. Elle ignorait — comme Doline ou Hennelier, d'ailleurs, n'en avait pas pris l'exacte mesure — que la rumeur de l'existence d'une ressuscitée, accueillie et protégée du Général d'Occident, s'était répandue, et avec quelle vitesse ! La populace pensait, à la place de Doline, combien il avait été avisé de l'accueillir et de la nourrir. Quelque chose commençait qui échappait à toutes les prévisions.

Une pluie généreuse s'abattit, le paysage fondit sous l'averse. Grace s'abrita, sortit de son sac dorsal de quoi se protéger. Les moines-soldats, à qui elle avait confié ses projets de départ, s'étaient associés pour lui offrir des vêtements, de bonnes chaussures, des provisions, une arme, une tente, etc. Elle enfila un imperméable qui la métamorphosa en grand cône kaki. Elle reprit la marche d'un pas tranquille, occupée seulement de sa prochaine escale, de la nourriture et du logis qu'il faudrait trouver. L'argent qu'elle possédait maintenant ne ferait pas tout. De plus, il était stocké virtuellement, n'était utilisable que dans l'administration ou avec certaines grosses entreprises. Le reste de la société se débrouillait avec du troc ou des monnaies locales.

Elle revenait en France. Son pays. Ce vieux pays, épuisé, déchiré, disparate, recroquevillé, méconnaissable pour qui l'aurait connu quarante ans auparavant. L'effondrement global n'avait pas eu les mêmes effets partout. D'un pays à l'autre la situation différait, ainsi qu'au sein de chaque nation, de chaque région, d'une ville à une autre. Les grandes puissances de jadis ne tenaient plus leur rôle d'équilibre, elles étaient déstabilisées, appauvries, proches de l'implosion et de la guerre civile. Sinistrée par le réchauffement, l'irradiation de certaines terres, les grands incendies, les grandes épidémies, la montée des eaux et le dépeuplement rural mené naguère par Marciac, l'agriculture, ou ce qui en restait, avait été majoritairement nationalisée pour garder le contrôle sur les productions et les cours. On tentait de pallier sa faiblesse avec des cultures hydroponiques au sein des villes, solution coûteuse, peu nourrissante, insuffisante. Après trois décennies de famines, de dérèglements

politiques, d'éclatement de la société en communautés plus ou moins puissantes et indépendantes, d'émigrations surtout vers l'Afrique, continent de toutes les promesses où le Sahara, enfin, se résorbait, la population française avait diminué, le chaos marquait le pas mais les écarts de qualité de vie étaient restés. On avait assisté au pillage des plus belles propriétés, au lynchage des nantis (quoique les plus prudents et les plus riches fussent partis depuis longtemps s'abriter sur des îles artificielles dans les eaux internationales ou, comme on l'a dit, dans des colonies spatiales près de la lune, mais ça, c'était une rumeur). Après plusieurs épisodes autoritaires, le modèle démocratique s'était à nouveau imposé, toujours aussi précaire, constamment menacé par des groupes violents et déterminés. L'un de ces groupes, constitué des moines-soldats de Doline, jouait au contraire la carte de l'assistance, de l'aide aux plus démunis. L'entregent du Général, sa connaissance des réseaux de pouvoir, notamment auprès de l'extrême-droite internationale chrétienne, donnaient l'image d'une force bienveillante, apportant bénévolement son aide aux plus démunis, dans des lieux que l'État avait déserté. On pourra être surpris que, dans un contexte aussi délétère, aient subsisté des moyens pour la recherche, de grands groupes industriels ou commerciaux, un réseau, une technologie, de l'énergie, des banques, une culture du divertissement et même du tourisme. C'est que l'effondrement n'avait pas touché tous les secteurs uniformément et la société avait montré une résilience étonnante. L'avènement des communautés particulièrement, groupes humains resserrés, économes, inventifs, permit aux structures majeures, héritées du siècle précédent, de se maintenir vaille que vaille. Le mouvement gagnait de grandes villes qui commençaient à se rêver

indépendantes, affranchies d'un État peu combatif. S'ébauchait une convalescence, fragile encore, de nouveaux concepts de gouvernance à l'œuvre. Beaucoup voulurent croire alors, en ce troisième quart du XXI^e siècle, que les grandes difficultés étaient dépassées. Qui aurait pu imaginer, à observer cette sorte de regain, que le pire était à venir ?

Grace reprenait sa vie d'errance sans plus d'inquiétude, sans élan non plus. Évinçant au mieux tout questionnement. Car les questionnements l'avaient durablement épuisée. Elle laissait derrière elle son génome complet et ne savait que penser d'une soustraction si peu manifeste. Elle butait sur cette étrange idée, qu'une part retranchée d'elle et livrée à la curiosité des autres, ne lui retirait rien, ne modifiait ni quotidien, ni pensée, ni gestes, ni rêves. Le bagage génétique était une mue, un peu de soi abandonné sans qu'en fût bouleversée l'identité du porteur. Hennelier et son équipe faisaient, à cet égard, de convaincants parasites, repus de peaux mortes. Elle était partie du labo pour éviter les questionnements inquiétants du scientifique sur un enfant qu'elle aurait pu avoir. Elle avait nié, sans faire effort pour paraître sincère. Parce que, dans le chaos de ses années d'errance après Mérides, les viols subis et les fausses-couches dont elle ne faisait plus le compte, n'avaient pas plus d'épaisseur que d'autres incidents, et son unique gestation menée à terme sur cette terrible période, était un événement confus, au point qu'elle pût douter de sa réalité. Sa conception était étrangement oubliée, gommée ; sa grossesse, entravée de misère, baladée dans les bas-fonds et les ' blèches ' innombrables qu'elle avait traversés ; son accouchement, pas plus brutal ou périlleux qu'un de ses combats pour vivre une aube de plus, affronter un crépuscule encore. L'insistance d'Hennelier avait lentement réveillé les souvenirs, les

angoisses, le poids des faits et des actes. Quel était le visage du géniteur ? L'enfant était-il une fille ou un garçon ? Avait-elle seulement entraperçu la créature détachée de son ventre ? Était-elle vivante ? Ceux à qui elle l'avait confiée s'en étaient-ils occupés ? Tout cela s'abîmait dans une confusion de sensations au milieu de quoi elle ne pouvait rien distinguer. Hennelier avait utilisé sur Grace l'option détection de mensonges d'Opale. Il avait dû apprendre de l'appareil que Grace ne mentait pas : elle pouvait assurer avec aplomb qu'elle n'avait pas d'enfant vivant. Il ne s'agirait que d'un répit ; Hennelier ne s'était pas résigné à cette idée et il y reviendrait, elle en était certaine.

Doline l'avait reçue discrètement. Ils avaient mangé en tête-à-tête des mets extraordinaires. Le jeune général avait été courtois, attentionné. Ils avaient parlé musique, ce qui fit un bien immense à Grace, car elle put évoquer ses parents et Tipi. Elle ne se sentit gênée que lorsqu'il aborda la question de la religion. Il savait bien sûr qu'elle avait eu un grand amour d'origine arabe (ce qui était synonyme, pour Doline, de musulman) et en avait eu un enfant, décédé en bas-âge. « Avez-vous la foi ? » avait-il dit en jetant un regard inquiet au crucifix de la pièce. Grace espéra ne pas le contrarier à l'excès en lui avouant que non. Le jeune homme opina tristement. « C'est tout de même un comble... » Il lui servit du vin, dont lui ne buvait pas. « Notre Seigneur, par le patrimoine génétique dont Il vous a pourvu, fait de vous un véritable manifeste de Sa volonté. Certains des adeptes de La Pensée vous voient comme une nouvelle incarnation messianique, une version féminine de Jésus, un signe que l'Apocalypse lente s'est soudain accélérée... et vous n'avez pas la foi ! C'est à en perdre la nôtre ! » il s'esclaffa sur ce qui lui semblait un excellent mot d'esprit,

puis devint plus sérieux : « Mais enfin, Dieu a dû désarçonner saint Paul et précipiter Jonas à la mer pour les convaincre d'accepter leur mission, les révéler à eux-mêmes... » Dans le labo, les scientifiques appelaient Grace, avec un brin de familiarité, *La Mutante*, la considéraient avec une curiosité avide, la scrutaient avec ce qu'elle analysait comme une envie cannibale de l'autopsier pour ne rien laisser échapper d'elle. Dans la caserne, par contre, certains moines-soldats murmuraient avec crainte et respect des 'Christosa' ou lui touchaient les mains en la nommant 'Neuve-Marie'. On était donc pas encore tout à fait accordé sur sa nature. Grace était terrorisée au spectacle de fidèles, inclinant le buste avec révérence, ou allant jusqu'à s'agenouiller à son passage. Elle soupira : « Comment expliquer que je ne suis rien de tout ça. Mon cas pourra s'expliquer scientifiquement, un jour...

- Nouveau messie ou mère du prochain Messie, les opinions varient. Elles seraient plus nettement partagées si on savait que vous êtes stérile. Pardon de... » Mais Grace fit mine de n'avoir rien entendu. Doline reprit : « Personnellement, je vais vous surprendre, mais je me fiche que vous soyez plus qu'une simple porteuse de gènes mutants, qui nous ouvre des champs de possibilités inespérées. Je rejoins notre ami Hennelier là-dessus. » Elle se retint de rétorquer qu'Hennelier n'était pas son ami. Doline poursuivit sans prêter attention au bref cillement de son invitée ; il avait l'habitude de parler sans être interrompu, « Mon idée est que l'Histoire est en marche. L'Histoire que j'ai enclenchée avec l'aide de mes généticiens et de mon cher Prométhée. Votre avènement, qu'il soit un signe de Dieu ou non, ne change rien à ma détermination. Peut-être êtes-vous l'incarnation que Notre Seigneur a choisie pour régner sur la Fin des

Temps ? Très bien, et, dans ce cas, je vous vénère et vous aime. Ce qui ne modifie en rien mon projet. Personnellement, je ne vais pas attendre que vous soyez vous-même convaincue de votre propre destin, que vous approchiez la coupe de vos lèvres. J'agis. C'est tout. » Grace osa, à cause des effets du vin dont elle avait perdu l'habitude : « Entre nous, n'avez-vous pas cru que vous pourriez être le Messie ? » Doline riota : « Oh, moi, ma chère Grace... je ne suis qu'un mortel » dit-il avec une fausse modestie risible, car il ne trouvait pas exagéré qu'on ait pu l'imaginer dans ce rôle. « Pour l'instant » corrigea-t-il mystérieusement.

Marche sans effort de l'aube au crépuscule (elle s'était entraînée des mois dans cette perspective), puis une nuit, passée sous la voie lactée épaisse, pansue, lourde d'étoiles à se décrocher du ciel. Grace avait repris son chemin au frais du jour suivant. Elle avait dormi sans enlever sa prothèse. Sans doute y avait-il eu des progrès dans le domaine, ou bien ce modèle-ci était-il plus sophistiqué que celui de l'Am-Putes, ou bien simplement ne se souvenait-elle plus de l'autre. Après l'adaptation nécessaire, vécue pendant son séjour à l'académie, le mécanisme ne la faisait plus souffrir, il lui arrivait de l'oublier. Une force la poussait loin des intrigues d'Hennelier ; une autre l'aspirait vers la dernière adresse des parents adoptifs de son enfant, dont l'identité lui était revenue, bribes par bribes, émergeant des limbes. Son cerveau avait produit une amnésie volontaire dont elle s'extrait maintenant. C'était étrange, de recouvrer ainsi mémoire et passé.

Tout luttait en elle, un vrai vacarme de décisions et de contre-ordres. Envie de retrouver son enfant, de le voir, de savoir ; peur, ce faisant, d'être

repérée et de le désigner à l'avidité d'un Hennelier ou d'un autre. Ils semblaient avoir les moyens de la suivre à distance. Tout de même pas ici ? Elle balayait d'un regard le panorama vide qu'elle traversait, s'interrogeait : est-il possible de me perdre ? puis la raison l'emportait : Hennelier avait mis des années pour la retrouver, encore avait-il eu de la chance. Et puis, il semblait convaincu qu'elle n'avait plus eu d'enfant, après Malik. Alors, la peur gagnait à nouveau, ses pensées se bouscullaient, elle doutait encore : peut-être l'avait-il laissée partir aussi facilement, pour mieux la filer et découvrir l'enfant ? Et Doline savait-il ? Décidément, comment respirer à nouveau cette bonne paix connue des brutes, ce sommeil de l'intellect que la sauvagerie de sa condition avait su lui offrir, et que l'irruption d'Hennelier dans sa vie avait anéanti ? Elle se secoua la tête, dans l'espoir naïf de se débarrasser de ce bombardement infernal de questions.

Elle abordait un paysage étonnamment verdoyant. À perte de vue, des collines couvertes d'herbe neuve, d'arbrisseaux, de hampes bourgeonnantes inclinées sous la pluie et, dans les fonds, le triomphe indiscuté des renouées, regroupées en massifs impénétrables, clapotant sous le martèlement des gouttes. Elle comprit qu'elle croisait la trajectoire d'anciens grands incendies que des essences pionnières tentaient de reconquérir. Au cours de son errance, elle avait caboté le long de régions contaminées où la vie ne reviendrait jamais. Ici, comme c'était le cas parfois, la terre n'avait pas encore renoncé. Les hommes délaissaient ces paysages incapables de les nourrir, de les désaltérer ou de les abriter. La concentration urbaine avait cela de bon que de vastes contrées délaissées s'ouvraient aux nouveaux nomades. Les pas de Grace faisaient craquer la

couche superficielle d'humus et s'enfonçaient dans une pâte charbonneuse, vestige de l'embrasement, en des places que l'orage avait dénudées.

Il se fit alors une obscurité plus profonde que celle causée par les lourds nuages au dessus d'elle. Une nuit grondante et mugissante, un déplacement d'air sinistre. Elle songea aux représentations de la Faucheuse, ses grandes ailes noires balayant le crépuscule. Elle regarda, sans en comprendre d'abord la nature, le nuage épais et sombre qui passait là-haut, tellement compact que la pluie en fut dispersée, arrêtée par l'obstacle. Et le nuage s'abattit sur la terre, ensevelit les collines et les vallons. Au contact du sol, la masse charnue qui le constituait se révéla et Grace, assaillie, sursauta et se débattit à grands gestes désordonnés. Des sauterelles. Par millions. Une marée, un éboulement, une submersion dans un grouillement innombrable. Sensation d'asphyxie, de plongée dans une matière toxique. Les insectes ne s'intéressaient pas à elle. Après une courte panique, elle se raisonna et se résigna à marcher au milieu de ce tourbillon assourdissant. Le temps qu'elle traverse un vallon, gagne le relief suivant et domine à nouveau le paysage, le nuage de sauterelles, repu, s'était soulevé, élevé dans le ciel mouillé, l'avait dépassée pour se précipiter plus loin vers l'ouest, abandonnant un sol ravagé. Elle reçut avec une immense tristesse la vision de cette terre rendue à sa stérilité, saccagée à peine avait-elle relevé la tête. Elle étendit la main, déclama avec solennité : « par mon pouvoir, moi, Christosa, l'Incarnée, la Ressuscitée... » émit un ricanement sinistre et reprit sa marche, d'un pas rapide, avec la volonté de vite laisser derrière elle le chagrin qui l'empoignait.

« Ça ressemble aux bracelets de surveillance qui équipent les condamnés. » Doline manipulait l'objet avec circonspection : « Comment est-ce que ça fonctionne ? » Hennelier détacha le papier de protection qui masquait la partie active, à l'intérieur du bracelet. « Nos équipes ont réussi un miracle de miniaturisation et d'efficacité » dit-il en enfilant lui-même l'objet au poignet gauche. L'anneau se rétracta dans un mouvement sec, des diodes s'allumèrent sur sa périphérie. Hennelier eut une brève grimace. « C'est rien, il y a une série d'aiguilles, ça peut piquer un peu... » une lumière rouge apparut, puis le bracelet émit une vibration. Voilà, dit Hennelier. Doline fit une moue mauvaise : « Oui ? Et alors ?

- Le signal est envoyé à notre base de données. Il faut attendre quelques secondes. Normalement... »

Autour de Doline et d'Hennelier, bras posé sur le bureau du jeune dictateur, le silence s'étirait, installant un malaise parmi les invités. Il y avait deux délégués de la Pensée en tenue rituelle, Guénelon en tant que représentant de l'ordre des moines-soldats, un des techniciens de l'académie, responsable de la miniaturisation et concepteur du bracelet, et Emmelian Vast. Doline préférait s'entourer d'hommes, on l'aura remarqué. C'était aussi l'esprit général : un retour de balancier sévère, lié à une sorte de sacralisation de la maternité, avait remis les femmes à des tâches subalternes. « On va voir si vous êtes un bon chrétien » plaisanta Guénelon pour détendre l'atmosphère, ce qui échoua. Du bracelet jaillit enfin un nouveau signal sonore accompagné d'une lumière blanche et, brusquement, l'anneau se déverrouilla. « Je suis compatible, dit Hennelier en reposant l'analyseur ouvert sur le bureau. Sans surprise : je ne vous cache pas que j'avais déjà fait l'essai. À qui le tour ? » Il y eut un laps fait

d'échanges de regards inquiets tandis que Vast, tranquille, appliquait un nouveau papier désinfectant sur la partie active. Brusquement, Doline se saisit de l'engin, retira la protection et engagea son poignet gauche. L'entourage eut un mouvement anxieux. Hennelier fit mine de trouver le geste du jeune chef anodin, et profita de la durée de l'analyse pour préciser qu'il y aurait une difficulté, à cause de la transmission du signal. Doline étant au fait, le professeur s'adressait surtout à Guénelon et aux délégués de la Pensée : « Dans le cadre de notre collaboration, nous bénéficions du réseau satellitaire de Huan-Bayer. C'est une première étape, nous trouverons le moyen de pallier cette contrainte. Car pour l'heure, le territoire couvert est limité. Il faudra donc rassembler les populations que vous voulez filtrer, dans les zones réceptives. » Le bracelet émit la note de confirmation, souligné par l'éclat blanc, et l'ouverture du bracelet se déclencha. L'assistance applaudit, quelque peu soulagée. Doline repoussa l'analyseur comme on déplace un presse-papier, négligemment, sans souligner qu'il venait de démontrer à tous sa légitimité à conduire la révolution raciale, il le fit en prolongeant l'explication de son 'cher Prométhée' : « Rassembler les populations que nous voulons filtrer, vous l'aurez compris... signifie que nous allons créer de nouveaux camps de concentration. »

Hennelier regagna son appartement, ce soir-là, en sifflotant un air trop joyeux pour être franc. En lui, une fêlure s'élargissait. Il hésitait sur la façon dont il allait passer la soirée, se cachait à lui-même le projet qui s'était formé dans la journée et l'instant vers quoi tout convergeait, ce moment insensé qu'il refusait de se représenter et dont il savait qu'il se

produirait, inéluctablement, car il perdrait, comme chaque fois, contre l'obscur remuement tapi au fond de lui. Il aurait pu ouvrir son polymod (à son niveau de responsabilité, du travail à faire résidait toujours dans le ventre des machines), il se sentait aussi d'humeur à traîner en ville, anonyme derrière les vitres fumées de son monocoque de fonction, calé sur la banquette arrière, pour repérer une de ces pauvresses qui errent dans les ruelles. Les embarquer, les laver, les parfumer, les rassurer, les subjuguier, les contraindre, les maltraiter, leur faire du mal, beaucoup de mal. Il aurait pu encore se repaître des spectacles sordides offerts par le réseau (une tolérance de Doline à sa spéciale attention, accès interdit aux autres membres de son ordre). Il aurait pu tenter de s'endormir, n'y parviendrait pas, somnolerait vaguement, les yeux ouverts sur ses rêves, en s'étonnant, comme souvent, de la facilité de sa réussite depuis quelque temps, l'aisance avec laquelle il gagnait la confiance des autres, la stupidité de ceux qui croyaient le tenir. Il aurait pu s'abîmer dans l'oubli des optates ou d'un bain glycé au parfum amniotique, il pourrait lire. Oui, tiens, il pourrait lire... Relire le texte de Joël Klevner, par exemple. Voilà, c'est ça. L'obscur remuement franchissait le seuil, dépassait l'obstacle de sa raison. Lire ça. Reprendre les lignes et goûter au vertige, à la peur, à la malédiction, en respirer l'âpre venin. Sentir le poison délicieux imprégner encore sa chair, acidifier sa salive, irriguer ses veines. Méditer sur sa propre démence, son vertige. Ressentir, comme chaque fois, le frisson venu de l'appréhension de sa haine confuse, éclairée par les mots d'un autre, l'harmonie spéciale créée par la rencontre entre une névrose et un texte qui la révèle. Il se vit malgré lui, aller vers son bureau. Absent à lui-même, emporté, effaré et fasciné par son incapacité à résister, il s'installa,

posa un verre d'alcool à côté de lui, cueillit dans le tiroir ouvert machinalement, le manuscrit caché, caressa la couverture cornée et son titre pâli, l'ouvrit, fébrile, recommença la lecture. Arrimé aussitôt aux mots de l'origine. Les premiers mots dont chacun semblait un battement de son cœur. L'incipit infernal avec sa saveur de poudre et sa couleur de soufre. Voilà comment tout s'achèverait, comment tout recommencerait. Il en avait les moyens, il en avait la capacité, l'intelligence. Il était seul à détenir ce pouvoir, et ce texte le lui avait révélé, lui en avait intimé l'ordre.

Il faudrait retourner à Malvoisie, à l'époque du bref passage d'Hennelier au château. Seul, dépité, oublié de ses commanditaires, il s'était retrouvé là, après d'autres échecs, au hasard de son errance. Songeant à s'installer dans le village comme médecin en attendant des jours meilleurs, il avait organisé la lutte locale contre une infestation de puces. Sa réussite, dans ce défi moins modeste qu'on pourrait croire, lui avait valu une certaine notoriété et, comme tout nouveau personnage intéressant de passage dans la région, il avait été invité chez Alexandre Cot. Rassasier sa curiosité. Le tout jeune Joël Klevner était là, il y avait déjà pris ses marques, faisait partie des habitués. Et Hennelier découvrit en même temps Madeleine, la mère d'Arbane, atteinte d'un cancer de la peau. Surtout il comprit rapidement quels étaient les moyens financiers du maître des lieux. Il parvint à convaincre M. Cot de lui confier la mère d'Arbane, obtint de lui un espace où créer son petit laboratoire, dans une des pièces de l'immense bâtisse. Peu importait à Hennelier la guérison de Mme Cruchen ; reconstituer un laboratoire, une équipe, acheter du matériel, voilà ce qui comptait. La pauvre femme serait un cobaye comme un autre, pour commencer. Il était à l'époque tout enragé de l'injustice qui

lui était faite, et encore obsédé par le mystère de Grace, ce qu'il appelait le facteur G, cette mutation mystérieuse qui, sans doute activée par une collusion avec des gènes de tardigrada, avait permis le miracle de sa résurrection. Ce dépit, il l'exprima parfois dans ses discussions, le soir, dans la bibliothèque d'Alexandre, en compagnie de Joël. Encouragé par l'alcool et la présence d'oreilles enfin compatissantes et suffisamment cultivées pour saisir les enjeux, il avait tout raconté : ses recherches, ses succès et ses échecs, Grace ressuscitée, l'inondation, le cynisme de ses employeurs qui n'avaient pas même daigné répondre à ses appels. Sa vie d'errance et de misère. La revanche qu'il espérait bien prendre, un jour. Au cours de ces monologues, abîmé dans ses réflexions et son amertume, Hennelier n'avait pas perçu la fascination que son récit exerçait sur le jeune écrivain. Une fois seulement, Joël referma un manuscrit vivement, alors que Hennelier entra dans la bibliothèque. Devant l'expression surprise du professeur, Joël avait avoué : « J'écris votre vie. C'est une de mes manières de travailler : construire des vies fictives à partir des caractères que je croise... » Hennelier, vaguement flatté, ne sut que sourire à cette déclaration. « Une fiction ? sur moi ? » dit-il, plus par politesse que par véritable curiosité. Joël opina. « Oui, je me base sur ce que je sais. Et puis... j'extrapole. C'est donc de la fiction.

- Ah... Je pourrais lire ? » Le poing du jeune homme était appuyé sur la pile de papiers, comme s'il craignait un geste indiscret ou un improbable coup de vent. Il déclara que personne ne lisait son travail. Pour Hennelier, il s'agissait d'un passe-temps d'ado attardé, il se contenta de l'encourager, sans cacher un ton ironique.

Madeleine Cruchen connut une période de rémission. Elle fut assez

en forme pour se promener dans le parc, pour déjeuner avec le reste de la petite communauté et reprendre goût à la vie. Arbane était aux anges. L'atmosphère du château s'alléga brusquement. Tous étaient très reconnaissants à Hennelier d'avoir apporté un peu de baume, un peu d'espoir dans le quotidien sinistre qui avait vu, jusque là, la santé de la mère se dégrader. Alexandre augmenta l'enveloppe de ses dons pour le laboratoire de fortune du professeur. Hennelier se remit à publier, à répondre à des interviews, évoquant une hiérarchie des généalogies où il remettait en ordre une théorie raciale, attirant l'attention des fondateurs de la Nouvelle Pensée occidentale. Joël Klevner l'interrogeait de plus en plus souvent, et prenait des notes, avec sa permission, pour son prochain roman, affirmait-il. Hennelier se pliait volontiers à l'exercice. Il se piquait au jeu, malgré le refus obstiné du jeune auteur de lui laisser lire sa prose. « Par quoi allez-vous commencer l'histoire de ma vie ? » demandait Hennelier, toujours amusé, de moins en moins ironique. « Ce n'est pas cela qui est difficile, répondait Klevner avec une prétention de vieil écrivain blasé par l'expérience. Vous savez, on doit surtout se demander à partir de quand on s'autorise à raconter une histoire. Quand est-elle achevée ? Quand est-elle assez lourde de potentialités, quand est-elle assez mûre pour permettre d'être racontée entièrement. Prenez celle des néandertaliens. Ils ont disparu, n'est-ce pas ? On pourrait donc raconter légitimement leur histoire. Or, on sait aujourd'hui, que nous avons hérité d'eux certains gènes. Notre histoire est la suite de la leur. Quand pourrions-nous raconter, vraiment, l'histoire complète des néandertaliens ?

- Et bien, alors, il faut attendre que je sois mort, au moins, si je vous suis, pour commencer à me raconter ?

- D'où l'intérêt de l'anticipation, rétorqua Klevner sans hésiter. S'il fallait attendre l'achèvement complet de tout pour écrire, il n'y aurait pas de récit. Tout récit est, par convention, un moment choisi dans l'éternelle odyssee humaine. Celui de votre vie n'échappe pas à cette règle. »

Hennelier venait d'être contacté par La Pensée ; on lui promettait beaucoup. Il exultait, ne put se retenir d'annoncer la nouvelle à son interlocuteur le plus fréquent, presque un ami, malgré la différence d'âge. « Que ferez-vous de vos connaissances sur les chimères, quand vous aurez à nouveau de vrais moyens ? » lui demanda Joël, un jour qu'ils étaient seuls. Hennelier répéta une de ses formules à l'emporte-pièce : « N'importe, pourvu que je sois payé !

- Ce ne peut être seulement ça, dit Joël, pas convaincu par une réponse aussi systématique et aussi brève. Je ne vous crois pas. Vous avez bien un projet fou, un Graal ?

- Reconduire l'expérience du facteur G ? Retrouver Grace ?

- Oui, mais encore ? Vos idées sur les chimères, ou mieux : cette histoire de races qui semble vous obséder...

- Et bien ?

- Vous avez un projet, j'en suis sûr, basé sur cette théorie.

- Un projet... Pas vraiment, dit Hennelier avec sincérité. Je peux seulement mettre ma science au service de gens pour qui réinventer le concept de race est important. Je saurais, par exemple, créer une race pure. Le rêve aryen est génétiquement possible selon moi.

- C'est étrange, cette préoccupation, alors qu'il est douteux que l'humanité survivra au siècle prochain.

- Je n'ai pas l'intention de sauver l'humanité, vous savez. »

Pour ce dont se souvenait Hennelier, leur unique discussion sur le sujet s'était arrêtée là. Ensuite, il ne vit plus le jeune écrivain qu'en le croisant dans les couloirs de Malvoisie.

Et puis, il y eut ce jour. La Pensée envoyait de l'argent avec ses premières recommandations. Hennelier envisageait d'embaucher des assistants, de partir peut-être pour fonder une équipe dans un cadre plus approprié. Si Alexandre voulait garder le professeur à disposition, il faudrait installer internet, et agrandir le laboratoire. Alexandre avait choisi un local dont une partie était occupée par les archives de Joël, qu'il fallait donc déplacer. Ce dernier avait donné son accord.

Il y eut ce jour, quand les gardiens de Malvoisie, Klevner, Hennelier et Arbane, transférèrent les cartons pleins à craquer de manuscrits. Tout était bien classé, organisé par date, dûment titré et annoté. Les premiers cartons, vers l'entrée, étaient logiquement les plus récents, les derniers arrivés. Les yeux du professeur tombèrent immédiatement sur l'étiquette la plus blanche, la boîte la moins abîmée. La soulevant, il ne put éviter de lire 'Genèses', sous-titré 'Vie et œuvre de Paul Hennelier'. Le carton était ceint d'un gros élastique, comme les autres. Le manuscrit était fini. Demander à l'auteur de l'emprunter pour le lire était peine perdue, il le savait. Hennelier rusa alors pour poser le carton au fond de la pièce où seraient désormais confinés tous les manuscrits destinés à l'oubli. Ils étaient assez nombreux pour boucler le déménagement dans la matinée. Plus tard, s'amusant de sa bonne farce, se régalant par avance des bêtises que le gamin avait pu imaginer, il s'introduisit en douce dans le local et récupéra le manuscrit, refermant soigneusement le carton. Vue la poussière accumulée sur les boîtes, il était évident que Joël Klevner, après

avoir terminé un texte, n'y revenait plus. Il ne saurait sans doute jamais que celui-ci avait disparu.

C'était un texte court, que le professeur prévit de lire dans la soirée. Il découvrit une sorte de logorrhée assez déstabilisante, qui lui demanda un temps d'adaptation. Après un incipit étrange, où l'auteur en transe devant son miroir s'évanouissait pour rejoindre des limbes inconfortables, le personnage d'Hennelier apparaissait, comme venu de temps anciens. Le lecteur se reconnut, malgré une représentation physique massive, une version compacte de lui-même, sorte de costaud animé parfois d'énervements efféminés. Il était décrit dans sa jeunesse, absorbé par le travail, oublieux des potentielles amours que la vie apporte, négligeant les bonheurs et les plaisirs, constamment remué par une colère sensible. Le Hennelier-lecteur fronça les sourcils : quelle colère ? Pourquoi de la colère ? Et cette colère inexplicable, irrationnelle, semblait le fil conducteur de son caractère, dans le roman. Lui qui se voyait en savant mesuré, froid et cynique... Il aurait aimé s'en moquer, il aurait aimé rire et jeter ce fatras fantaisiste, se servir un verre et passer à autre chose, mais il sentait en lui une colère gronder en effet, une colère grave, mûrie, *sérieuse*, montée de l'écriture acérée, comme par sympathie avec le Hennelier de fiction. La suite de ses péripéties étaient énoncées avec une verve maniaque, épuisante, qui transformait chaque événement ou accident, choix ou mésaventure, en une traduction de sa colère. N'était-il donc que cela, que cette rage ? Est-ce que tout ce qu'il faisait ou ressentait n'était motivé que par une hargne inextinguible ? Mais contre qui ? Comme absorbé par la trémie du texte, il perdait pied, sa propre identité bataillait pour ne pas se disperser. D'amusement curieux, la lecture

devenait drame. Sa propre tragédie se révélait et il ne pouvait plus se retenir de la lire, avec l'impression angoissante de la vivre tout en restant spectateur. Le Hennelier du texte travaillait toujours, toujours, énergie maintenue par cette ire infernale et dévorante, par l'ivresse d'un ressentiment. Les années passaient, il se découvrait vieux, satisfait de sa solitude jalousement entretenue. Maintenant, tout lui souriait, il avait de l'argent, un statut, une reconnaissance, des privilèges et pourtant, sa colère ne désarmait pas, elle ne cessait d'enfler, contaminait son entourage. Elle empoisonnait les autres. Il se découvrait incapable de susciter l'amour, par défaut amateur de jeunes filles, pervers sadique, indifférent aux souffrances qu'il infligeait, il se voyait œuvrant pour le désastre, toujours animé du même courroux universel, il se voyait devenu lui-même, enfin. Un nouveau tain agençait des ombres devant lui, que l'auteur lui désignait. Et Hennelier voyait. Abîmé dans les eaux du miroir à la suite de l'auteur, il touchait un fond tangible, une boue sédimentée où se dessinait enfin le sens de toute son existence et des années mortes derrière lui. Il ne s'agissait plus de races, de chimères, d'humanimaux, d'immortels, il s'agissait d'autre chose. Son œuvre, l'objet ultime, c'était cela : Hennelier créerait une espèce pour le futur. Les ridicules préoccupations racistes de ses commanditaires n'étaient qu'une étape, un moyen de parvenir à ses fins. Son projet secret, si secret qu'il lui avait été caché, qu'il était resté au stade d'une colère confuse et inexprimée en lui, et que le texte de Klevner venait d'exposer à sa propre conscience, était de préparer le monde d'après les Hommes.

Mene Tekel Phares

Le dirigeable marqué de la croix d'occident était seul sur le tarmac, immobilisé depuis une demi-heure. Des vapeurs déformantes montaient du bitume dans l'air surchauffé de midi, transformaient en rideau de taches flottantes les carcasses démembrées des grands avions d'autrefois, remisés au bout des pistes désaffectées et sous les hangars ruinés. Doline n'était toujours pas sorti. Sa sécurité, maîtres-chiens en tête, vérifiait le parcours qu'il aurait à faire, dans le moindre détail. « La confiance règne... grommela Eryé Potacherova, le ministre des affaires étrangères. J'aurais eu plus vite fait de me rendre chez lui. » Son secrétaire glissa, tandis que toute la délégation patientait dans un salon climatisé avec vue sur l'esplanade déserte : « Question de dignité. La France n'accourt pas à la convocation d'un apprenti dictateur, non élu, ne représentant que lui-même. » Les lèvres du ministre se tordirent dans un rictus mauvais. Doline était vu, il y a peu de temps encore, comme un trublion puéril, négligeable, un de ces héritiers excentriques qui défraient la chronique avant de se calmer, désargentés à force d'extravagances. Mais Doline était différent. Depuis son adolescence, depuis sa prise de pouvoir, depuis qu'on entendait parler de lui, il n'avait pas dérogé de sa ligne de conduite (ou de ses obsessions, selon les observateurs). Il se montrait austère, pieux, habité par sa mission ; il avait construit un socle théorique, il agrégeait des intérêts financiers et politiques, avait créé des liens avec les extrêmes-droites partout dans le monde, et avec les grandes entreprises que de telles relations n'effrayaient pas. Sa puissance ne cessait d'augmenter. Au début, ses anathèmes délirants sur la collusion des races

et des religions ne faisaient que ricaner les dirigeants. Aujourd'hui, de tels discours, appuyés par un réseau toujours plus actif de volontaires, de bénévoles, de moines-soldats, fascinaient des populations entières, et les États commençaient enfin à s'inquiéter du danger de déstabilisation que Doline faisait courir à la société. Doline avait invité le chef de l'État français à venir en son palais pour lui faire part de ses projets. On avait décliné, le plus diplomatiquement possible, en refrénant des envies de lui dire « d'aller jouer avec sa pelle et son râteau », comme l'aurait déclaré, en réunion, un président abasourdi par une telle prétention. Il avait été convenu de recevoir Doline, discrètement, et de lui faire rencontrer un ministre, plutôt que le président en personne. Une façon de refroidir un peu sa mégalomanie, et de le provoquer : Potacherova était noir, athée déclaré, et son secrétaire, Smaïl Perrin, était musulman tradi pratiquant. Ils virent les responsables de la sécurité de Doline remonter dans l'appareil, faire leur rapport. Est-ce que ce petit merdeux allait se décider à sortir ? « On lui a bien dit que j'étais là, à l'attendre ?

- Oui, monsieur. » répondit Perrin, tout aussi agacé que son ministre.

- Il nous fait payer sa venue. Bon, bon, bon...

- Je ne sais pas si nous devons en supporter davantage. » Eryé tourna un regard d'incompréhension vers son secrétaire. « Monsieur le ministre, laissons tomber. Un représentant de la nation n'a pas à faire le pied de grue en attendant qu'un simple particulier daigne descendre de son avion... » Le ministre rumina, jeta un œil à son minimod. « À partir de quel retard peut-on considérer qu'on nous insulte ? » La question n'ayant pas vraiment de réponse, ils soupirèrent et se contentèrent de patienter encore un peu, se promettant un départ fracassant quand la mesure leur

paraîtrait comble. Eryé ne pouvait avouer qu'il était en fait vissé là par sa curiosité. Il avait envie de rencontrer Doline, de se frotter à ce monstre, pour voir. Le portatif de Perrin sonna. C'était l'équipe de Doline. Quand le secrétaire referma son appareil, il était décomposé : « Monsieur le ministre... Doline souhaite que vous montiez à bord. Il estime que sa sécurité n'est pas assurée, hors de l'appareil. » Eryé, furieux, déclara en réponse qu'on s'était assez moqué d'un représentant de l'État français. « Pour qui il se prend, ce bigot, ce mini-pape de mes deux ? Allez, on rentre au ministère ! » Cependant, il ne faisait que s'agiter sur place, soufflant, râlant, mais hésitant, comme un bagarreur tonne 'Retenez-moi !' en espérant bien qu'on le retienne, en effet, pour lui éviter un mauvais coup. Il trépignait, écarlate, répétant « fouckraille ! Couille de narche ! » sans toutefois se décider à partir. Perrin, navré de ce spectacle, se sentait des envies de bousculer son ministre, ce doux quinquagénaire, trop rond, un peu gaffeur, pour lequel il avait une vraie tendresse. C'est alors que survint Virgo Matria. Sa longue silhouette se dessina dans l'encadrement du sas. Elle était dans une tenue moulante d'une blancheur éclatante, guipée de perles et de paillettes. Deux moines-soldats s'étaient figés en retrait, sur son ordre. Les gardes, éblouis, renoncèrent à la fouiller, car son vêtement ne cachait rien. Elle avança vers le ministre, se présenta et le salua. « Monsieur le ministre. Le Général Doline espère que vous excuserez cette attente et son refus de débarquer. Permettez-moi de vous expliquer la situation... » Elle fit mine de l'entraîner à l'écart, mais Eryé, de mauvaise humeur, résista. L'expression de la jeune femme cherchait à l'adoucir : « Il m'a envoyée pour négocier avec vous, mais je parle en mon nom propre, le Général ignore ce que je vais vous révéler : il faut que

vous compreniez qu'il ne quitte jamais son palais, qu'il redoute l'extérieur d'une façon malade. Il a fait un énorme effort pour venir jusqu'à vous. Vraiment ! Ne soyez pas trop sévère avec son attitude peu orthodoxe. Jusque là, il n'a eu à faire qu'à des patrons, des personnalités politiques de second ordre... C'est sa première rencontre avec un membre important d'un des derniers États souverains d'Europe. Compte-tenu de ces éléments, prendriez-vous ombrage de monter à bord de son dirigeable, où il vous invite cordialement ? » Le ministre se tourna vers Perrin en quête d'un appui, ce dernier ne sut que produire une moue dépassée. « C'est un peu facile, dit Eryé, qui se découvrait un courage inattendu. Si je faisais pareil... » Il scrutait les visages autour de lui. Personne, ni conseillers ni membres de la délégation, ne semblait prêt à lui porter secours avec un avis, une idée, un geste, les regards fuyaient bravement... Il s'apaisa et décida qu'il serait magnanime. « Voici ce que je vous propose... » et cette fois, c'est lui qui attira Matria un peu à l'écart.

Nouvel été caniculaire. L'air brûlant irrespirable. La végétation fanée, assommée, écrasée, le sol transformé en plaque de cuisson et les murs en radiateurs. Rien ne résistait à cet accablement. Les créatures vivantes évitaient la lumière, évitaient les déplacements, asphyxiées par les températures insoutenables.

Chacun faisait des efforts depuis l'effondrement, bon gré mal gré, on avait réduit les émissions, l'industrie, le gaspillage, et la démographie marquaient le pas. Les politiques et les scientifiques prônaient la patience, rivés anxieusement aux statistiques annuelles. Les chiffres tombaient avec leur constat désespérant : le réchauffement ne s'atténuait toujours pas. Il

faudrait attendre trente, voire quarante ans, avant que les courbes ne s'inversent de façon satisfaisante et, même alors, ce qui avait été perdu l'était à jamais et il n'y aurait pas de retour à la normalité d'avant l'effondrement. Qui voulait entendre un tel diagnostic ? Qui oserait officiellement le confirmer ? Grace somnolait, ballottée par les cahots du *ferrail*, ces machines remises en service vaille que vaille, tellement branlantes et bruyantes qu'on les surnommait ainsi. Elle écoutait ressasser l'accablement universel, dans les mots de la femme, face à elle. « Ils nous racontent des histoires, c'est bien connu. Un ami de mon fils a un haut poste dans un centre de recherches. Il lui a dit : la chaleur, c'est tout bénéfique pour le gouvernement. Là-dedans, ils sont tous liés aux grandes firmes, le président reçoit une part des dividendes. Ils ont mis des années à mettre au point des plantes qui supportent la chaleur, alors ils vont bien profiter des brevets, le plus longtemps possible. Tout le monde sait qu'ils balancent du carbone et du méthane en secret dans l'atmosphère, pour prolonger l'effet de serre. » Elle était authentiquement en colère, excitée par sa propre démonstration. Ses voisins, dans le compartiment, acquiesçaient gravement à ses accusations. « Et d'un autre côté, le gouvernement exige la fabrication de siphons à dioxyde, tout en recevant des dessous de table des fabricants, renchérit un autre, un vieux dont les habits, pourtant élégants, sentaient le moisi et l'urine. Ils gagnent sur tous les plans... » La femme et les autres passagers opinaient, des formules jaillissaient « ah ils se foutent bien de nous, tiens », « Et on sait pas tout ! » Grace écoutait sans réagir. Ses voisins ignoraient ce que préparaient des Hennelier, Doline, Huan-Bayer... qu'elle ne pouvait, quant à elle, que supposer, à partir de ce qu'elle avait appris lors de son

séjour. Et ce serait une drôle de surprise pour ces braves gens, de se voir un jour classés entre purs et impurs, à des degrés divers. Elle se leva en boitant, avança péniblement dans la voiture bondée, pour tenter de distinguer, entre les plaques de tôles disjointes qui remplaçaient les vitres manquantes, un bout de paysage. Une campagne sèche et grise filtra dans l'interstice. « On devrait être à Carcosa avant la nuit. » Elle retourna à sa place et remercia la femme qui avait pris soin de la renseigner. Cette dernière lui adressa un bon sourire, quelque chose de maternel qui blessa Grace profondément. Elle se rassit en méditant sur la soudaineté inexplicable de cette douleur. Dut s'avouer que la femme qui avait proféré les accusations complotistes et venait gentiment de lui parler, ressemblait à sa mère, quand elle souriait. Elle se dit, voilà, ça te chope quand tu ne t'y attends pas, c'est comme ça. Tu seras toujours en deuil, jusqu'à la fin de tes jours. Elle mit alors en branle toutes ses capacités mentales pour éviter le raz-de-marée de souvenirs et de chagrins qui suivaient en cortège ce genre d'attendrissement. Sa famille exterminée, son amour abattu, sa tentative de vengeance, son enfant décédé, son autre enfant abandonné, toutes les occasions de se maudire, fondirent en une bouillie inconsistante qui ne lui ferait pas de mal, pour un temps encore.

La nuit, à Carcosa, est redoutable. Pas de lune, pas d'étoiles. Les fenêtres allumées, les réverbères et les loupottes d'usines, sont bâillonnés par le smog. Leur éclat s'annonce péniblement, débile et clignotant, à l'imprudent travailleur de nuit, encore doit-il en être suffisamment proche. Les ténèbres sont, dans Carcosa, comme des colonnes opaques élevées sur un socle de monuments industriels, l'obscurité rampe en nuées molles sur

l'asphalte crevé, suinte des cheminées et engorge les rues. Les gens, dans ce milieu, se heurtent en aveugles. Et toussent, et toussent, et meurent bientôt. Une des rares villes où les fabriques turbinent à longueur de temps, où des foules somnambules se pressent aux ateliers, des mouillures rousses de l'aube aux vapeurs plombées du soir. La municipalité se fait nourrice pour ses administrés et les maintient dans une dépendance de survie. Celui qui y met le pied ne sait trop s'il est venu là pour gagner de quoi vivre ou pour mourir le plus lentement possible. Notre histoire coïncide, là, parce que Grace débarque dans la ville maudite tandis que Doline évoque Carcosa avec le ministre Potacherova, qui a fini par entrer dans les salons luxueux du dirigeable à la croix d'occident. On s'est mis d'accord sur le protocole suivant : le ministre se donne la peine de se présenter sur le seuil de l'appareil, à un mètre de l'entrée, Doline vient le saluer, fait un pas dehors, prend donc pied sur le territoire français, et l'invite à entrer. L'honneur est sauf. Perrin applaudit, son ministre a trouvé ça tout seul. Rare qu'il soit fier de lui.

« J'entends certains douter de moi, à cause de ma jeunesse, ils devraient se rendre à Carcosa. Alceste Badin y a été élevé au rang de chef à l'âge de douze ans. Douze ans, vous imaginez ? Avec mes seize ans quand j'ai pris la tête de l'empire paternel, j'étais un vieux sage, à comparer », s'amusa Doline. Eryé sourit amicalement, « Certes, certes » dit-il, en s'injuriant de ne rien trouver de plus subtil à répliquer, et de s'avouer impressionné par le jeune homme. « Il a quoi, maintenant, Badin : vingt, vingt-cinq ans ? » essaya-t-il. Doline ne réagit pas. Ils étaient enfoncés dans d'énormes fauteuils, excessivement moelleux. Eryé évitait de poser ses mains sur les accoudoirs. Quand il avait fait ce geste,

en s'installant, il s'était retrouvé les coudes à hauteur des épaules, dans la posture ridicule d'un enfant assis dans un siège trop grand pour lui. Il y avait une musique religieuse en fond, il faisait doux, une pénombre étudiée les entourait, propice à la détente, voire à la somnolence. « Ils ont versé le premier sang... » prononça abruptement Doline, sur un ton sinistre. Eryé fit « pardon ? » bien qu'il ait parfaitement entendu. « Le massacre de Lourdes, je n'ai pas oublié. Vous n'avez pas oublié non plus, j'imagine ? » Ils étaient seuls. Eryé présumait qu'ils étaient enregistrés, malgré les accords. Mieux valait être prudent, rester dans la ligne du parti. « Les auteurs ont été punis » hasarda-t-il. « Punis ? » fit Doline, comme s'il crachait un poison. « La communauté chrétienne a été punie, oui, les chrétiens innocents. Mais la communauté muslim tradi, soyons sérieux ! Une dizaine d'assaillants tout au plus, passant des jours tranquilles en prison, aux frais des citoyens. Alors que des millions de muslims étaient d'accord avec ce massacre. Je n'ai pas oublié.

- C'est une histoire ancienne, Général. Il y a déjà eu tant de souffrances de part et d'autre. Les camps ont en quelque sorte, rétabli la balance, pour ceux qui l'auraient cru nécessaire. L'heure n'est plus à raviver de telles plaies, il y a d'autres urgences. » Sa voix était peu assurée, il se maudissait. Sa voix était peu assurée parce qu'au fond, lui et pas mal de confrères n'étaient pas loin de penser comme Doline ou les tenants de La nouvelle Pensée, à ce sujet. Cependant, la raison l'emportait toujours dans son débat intime, quand la peur d'enchaînements irréparables le submergeait : « Vous savez, mon secrétaire, Perrin, que vous avez vu tout à l'heure, est muslim tradi. Et bien, il n'a pas de mots assez durs pour condamner cet acte de terrorisme.

- Je ne dis pas qu'il y a unanimité dans leur communauté, mais la grande majorité était derrière les assassins. Comme une grande majorité d'occidentaux serait derrière nous si nous entreprenions de faire le ménage, une fois pour toutes.

- Je crois exactement l'inverse, Général.

- Vous croyez en quelque chose, vous ? » Doline avait proféré ça avec un tel mépris, que Eryé fut soulevé d'indignation. Il parvint néanmoins à se maîtriser, retrouvant à cette occasion le courage et la dignité dont il pensait avoir manqué jusque là : « Croire est un verbe délicat d'usage. J'aurais pu dire *je pense*, et j'ai dit *je crois*. Je pouvais dire : *je pense* exactement l'inverse. C'est égal. Croire n'empêche pas de penser. Je pense que la population, dans sa grande majorité, veut que nous nous préoccupions de la nourrir et de trouver des solutions quotidiennes et pragmatiques. Je pense que, pour chaque idéologie, les minorités agissantes ont une capacité de division énorme. Elles peuvent engendrer de grands désordres. Notre rôle est d'anticiper, de limiter ces désordres. Et ça n'a jamais été plus urgent qu'aujourd'hui. Ne voyez-vous pas que ce monde craque de tous côtés ? Vous pensez vraiment... vous *croyez* vraiment qu'on a besoin d'une source de chaos supplémentaire ?

- Le chaos, c'est eux qui l'ont apporté. Nous, on était bien. Vous savez, ça.

- Allons, s'amusa Eryé, c'est une vision complètement faussée de...

- On était tranquilles, jappa Doline, qui avait horreur d'être interrompu. On demandait rien. Il y a eu de vagues tentatives pour les amender, après Lourdes et la cathédrale de Strasbourg, mais Marciac a mis à bas tout le travail effectué, en démontant les camps, en versant des indemnités, et allez ! Une de ses rares actions que vous ne critiquez pas, comme par

hasard. Vous me remercieriez après, quand mes fidèles auront fini le travail. Et avouez que vous êtes bien contents que quelqu'un se salisse les mains à votre place.

- Vous êtes vraiment convaincus de ce que vous dites ? Bon sang, Doline, vous voulez faire quoi ? Qu'est-ce que vous préparez ? C'est une guerre civile que vous voulez ? Sachez que vous nous trouverez sur votre chemin, si c'est le cas.

- J'ai besoin de vous. Comme vous avez besoin de mes moines-soldats pour maintenir un semblant de cohésion sociale dans ce pays. Si mon père n'avait pas été là pour soigner, nourrir, loger les victimes du grand incendie, si mes hommes et moi n'étions pas là pour pallier votre incurie, que serait devenue la population dont vous parlez ? Chaque jour, nous recueillons des sans-abris, nous nourrissons des familles, nous habillons les plus démunis, au nom de Dieu. Vous faites quoi, vous, pendant ce temps ? Vous aidez les pires tradis et vous délaissez les Chrétiens de souche.

- C'est une vision complètement pervertie des choses. Nous traitons la population sans distinction de religion, d'identité ou de couleur de peau...

- On crève de ne rien distinguer ! Un muslim tradi n'est pas un occidental, un muslim néo n'est pas un muslim tradi, etc. Il faut faire le tri là-dedans, une bonne fois.

- Vous voulez que j'appelle mon secrétaire, pour vérifier ? Dans quelle catégorie vous le rangeriez ? (il se sentait une brutale envie de hurler : « Vous êtes un paranoïaque dangereux qu'il faut éliminer ! » mais sa longue pratique de la diplomatie le disciplinait, et il se trouvait admirable de pondération). Les musulmans que vous abhorrez sont de plus en plus

rare. Le tri dont vous parlez est une aberration. Les gens comme vous ont perdu, c'est une cause entendue. Notre pays est définitivement une nation métissée, culturellement, spirituellement, physiquement, depuis des générations et des générations, j'en suis un exemple, personne ne peut rien contre ça, que ça vous plaise ou non.

- Tout est possible ! Vous avez baissé les bras, votre gouvernement et ceux qui l'ont précédé. Il existe bel et bien une pureté originelle, et elle mérite d'être protégée de la folie du cosmopolitisme. J'en ai les moyens, aujourd'hui.

- Général, général... Que... Je ne sais pas ce que vous préparez, mais je dois vous prévenir, nous ne vous laisserons pas faire.

- J'ai besoin de votre aide, je vous dis. Et vous allez m'aider, vous verrez. » Il hocha la tête, fit un geste de dépit : « Je regrette d'avoir à me livrer à un représentant ; il fallait que j'en parle à votre président, ou au moins le premier ministre, mais j'ai bien compris, je suis pas idiot, ils me considèrent tous comme une sorte d'Alceste Badin qu'on laisse faire joujou, tant que ça génère du travail et des richesses. Je ne suis pas ce crétin, je ne suis aucun de ces excentriques qui amusent la galerie.

- Général, je sais, dit Eryé avec un calme superbe, et presque de la gentillesse (il aurait aimé que Perrin assiste à l'échange pour voir un peu comment il gérait la situation). Nous vous prenons très au sérieux. J'ai toute la confiance du gouvernement.

- Alors, discutons sérieusement. Parce que, justement, je veux éviter la guerre civile. L'État s'est désengagé de la société. Ce n'est pas un reproche : vous n'avez simplement plus les moyens d'agir, vous n'êtes rien de plus que le masque du magicien d'Oz. Tiens, nous parlions de croire :

le peuple croit encore que vous êtes puissants. Attendez qu'il se mette à penser, et vous verrez...

- Venez-en au fait, je vous prie.

- Mon ordre de moines-soldats fait votre boulot, sur des zones de plus en plus vastes. Ici, et partout en Europe de l'ouest, de grandes villes sont sous mon contrôle.

- Sous votre contrôle ? Aha. Comme vous y allez...

- Ce ricanement trahit votre ignorance, l'illusion dont vous vous bercez... Si vous ne savez pas qu'elles sont sous mon contrôle, c'est que vous êtes déconnectés à un point que je n'imaginai même pas. Notre discussion va tourner court, je le crains.

- Dites toujours. Mon président sera très intéressé par votre analyse.

- Ce ton condescendant...

- Non, je vous en prie. Je vous écoute.

- Laissez-moi les mains libres, dans les zones tradis dont vous avez perdu le contrôle. Laissez-moi faire le ménage. Vous n'aurez rien à dépenser, juste à détourner le regard pendant quelque temps.

- On ne peut pas accepter ça, vous vous doutez bien.

- L'opinion sera avec vous. Allons ! Il suffit d'un incident, il suffit que des Chrétiens soient menacés, mes soldats interviennent pour les protéger. Et de périmètre de protection en périmètre de protection... voyez ? Vous garderez les mains propres.

- Ce serait le chaos. N'essayez même pas ! Nous vous en empêcherons.

- Les braves paroles ! D'accord : je ne fais rien sur votre territoire, je démobilise mes moines en faisant savoir que votre gouvernement les a déclarés indésirables. J'ai de quoi les occuper ailleurs. Vous craignez le

chaos ? Alors, préparez-vous, parce que, sans moi...

- Monsieur Doline, nous avons pris du retard et je vais devoir rentrer au ministère, à présent. Je vous remercie d'être venu jusqu'à nous. » Il s'extirpa à grand' peine du monstrueux fauteuil pour se dresser, rougi par l'effort, face à Doline.

« Pandora ! Est-ce qu'une certaine madame Pandora est là ? » Il fallut à Grace quelques secondes pour comprendre qu'il s'agissait d'elle. Et deviner aussitôt qui était la seule personne à pouvoir l'appeler ainsi. Pendant le trajet en ferrail, un colporteur avait donné à Grace une adresse, un des refuges gérés par la Nouvelle Pensée, donc par des affidés de Doline, qui accueillait les sans abris venus travailler à Carcosa. Elle n'ignorait pas que Hennelier pourrait ainsi retrouver sa trace. Qu'importe : Carcosa et ses usines n'étaient qu'une étape. Elle somnolait dans une pièce commune bondée où un écran diffusait le dernier film musical d'Alceste Badin. Les habitués n'y prêtaient pas attention. Il y avait un va-et-vient constant, du bruit, des odeurs de sueur et de soupe de broute, des silences de fatigue et des paroles dures, des amorces de bagarre vite calmées par les moines et par la fatigue générale qui assommait tout. Grace avait pris le prétexte d'une demande d'affectation dans une usine quelconque pour retrouver la trace des adoptants de son enfant. Elle tournait ses pensées vers l'avenir quand le nom de Pandora avait surgi. Surgi d'une vie lointaine et oubliée, l'arrachant au moment de récupération qu'elle avait voulu s'offrir, avant de reprendre sa quête. Elle se tassa au milieu des ballots et des bagages où elle se reposait, et fit mine de suivre le film avec intérêt. Le moine-soldat lança encore une fois « Madame Pandora ! »,

sans succès, avant de tourner les talons. Bon, se dit-elle, Hennelier savait qu'elle était là, c'était prévisible. Il avait fait très vite, cela aussi était prévisible. Il cherchait à la contacter ; ça l'était moins. Que lui voulait-il ? Dans quel pays magique est-il possible de se débarrasser de tout, de se faire oublier ? Certainement pas Carcosa, ville connue pour sa gouvernance dictatoriale, le culte de la personnalité de son chef, élevé jusqu'à la caricature. Le film montrait un jeune couple qui chantait sa fierté de voir ses deux enfants, des faux jumeaux, un garçon et une fille, volontaires pour entrer dans une fonderie, devant l'âge légal (fixé à treize ans par ces mauviettes du gouvernement). On voyait les enfants pénétrer dans l'immense atelier, salués par des ouvriers enthousiastes. L'image était outrageusement colorée, assortie aux maquillages des comédiens. Les couinements exaltés portés par une musique symphonique enflée, se perdaient dans le bruit des conversations indifférentes. Sans doute à cause de l'irruption du nom de Pandora, Grace se souvint de l'époque où, avec Malik, ils auraient passé un excellent moment devant un tel film, à ricaner et se foutre de ses outrances, avant de faire l'amour, en se marrant encore. Elle se surprit à sourire. Devint grave aussitôt. Depuis son passage en Suisse, à l'académie de Doline, l'amélioration de son état et de ses finances, le passé la visitait plus souvent. Elle s'était d'abord protégée de ce flux, qu'elle considérait comme une nostalgie néfaste à son nouvel élan, avant qu'une sorte de bénéfice lui apparaisse. Car tout son passé, à la suite de ces souvenirs, se reconstruisait. Les années d'errance sauvage s'étaient petit à petit reconstituées dans sa mémoire. Les lieux, les personnes croisées, les terribles épreuves. La naissance d'un enfant, les circonstances de son abandon. Les noms et visages des adoptants. Il lui

avait fallu du temps. Les images avaient surgi de la théorie de déflagrations acérées à quoi pouvait être comparée sa longue dérive, elles s'étaient organisées et, qu'elle le veuille ou non, imposées à elle. Elle ne cessait plus de penser à cet enfant. Les parents adoptifs avaient vécu à Carcosa, elle le savait. Dans cette ville, rester plus d'une dizaine d'années équivalait à se condamner. On s'enrichissait, quoique modestement, au risque de contracter au travail et au milieu de la pollution ambiante, des maladies qu'on ne soignait plus. En subtilisant son biomètre à un des assistants d'Hennelier, au centre, Grace avait utilisé prudemment Opale (c'est-à-dire qu'elle avait effacé les traces de ses recherches) pour apprendre que le couple d'adoptants, les Farann, était à Carcosa deux ans auparavant. C'était leur dernier enregistrement administratif. Ils étaient encore là, sûrement.

Un moine passait entre les nouveaux arrivants pour leur distribuer un biscuit et une barre de broute parfumée au saké. Elle ne prit pas garde, en saisissant sa part, que l'homme profitait de la distribution pour braquer un biomètre sur les visages. C'était un geste si commun dans la vie quotidienne, qu'elle ne l'avait pas noté. Elle éleva trop tard sa main pour refuser d'être scannée, refus qui était rare, mal perçu, mais possible — quand on n'avait pas à faire à un contrôle des forces régulières. L'appareil émit le signal de reconnaissance. Le moine lut la fiche d'identité et pâlit. « Sainte Grace ! » s'exclama-t-il, et il tomba à genoux, éparpillant ses offrandes sur le sol. Médusée, Grace vit tous les visages se tourner vers elle. Des faces extatiques, fascinées. Elle se redressa péniblement, fut debout, dos au mur, encerclée. Sur l'écran, des ouvriers maquillés reprenaient les louanges des parents héroïques. On n'entendait

plus que le crescendo de la chorale. L'assemblée considérait Grace. Certains s'agenouillaient. « Foucke », murmura Grace, dépassée. Elle ne comprenait qu'en partie la scène. Reliait ce moment délirant avec les superstitions des moines-soldats, à l'académie. Elle réalisait, pour la première fois, que sa réputation l'avait précédée, que les moines-soldats, bien implantés partout dans le pays et par-delà certaines frontières, avaient colporté la bonne nouvelle : la messie-femme, la Christosa, était descendue parmi les humains. « J'ai vraiment pas besoin de ça », soupira-t-elle, incrédule. « Écoutez ! dit-elle avec vigueur, je ne suis pas une sainte, je n'ai rien de divin, ne croyez pas ceux qui vous racontent de pareilles blindes. Je voudrais que vous me laissiez me reposer tranquille. » Et elle ajouta un mensonge qu'elle espérait décourageant : « Je repars demain. » Ses mots se heurtaient à un mur compact de regards brillants. Une femme s'avança. Grace reconnut la voyageuse, sa voisine, dans le ferrail. Une expression peinée et désespérée avait gommé le beau sourire maternel. « Pourquoi dites-vous ça ? Ô sainte-femme, fille de Dieu. Ne nous refusez pas l'espérance. » Elle se prosterna et tenta d'agripper le bas de la tunique de Grace. Le moine, toujours agenouillé, tendit vers elle une face sillonnée de larmes. Il reprit les mots de la voyageuse « Ne nous refusez pas l'espérance. En ces temps de ténèbres, nous avons tant besoin de vous... Christosa, Ressuscitée... » Une rumeur fébrile parcourut l'assemblée, où se détachaient les mêmes mots, *espérance, Christosa*, Grace voulut se dégager. « Par pitié » souffla-t-elle, tandis que le cercle se resserrait. La panique la gagnait. Elle repoussa la voyageuse, en se retenant de hurler, prononça avec le plus de calme possible : « lâchez-moi. Je vous en prie. » Sa voix tremblait. Elle prit

peur. Et la révélation qu'elle avait peur abattit brusquement la tension qui montait dans l'assemblée. Il y eut un frémissement, une hésitation. Quelqu'un voulut raisonner, et sa voix posée dépassa les têtes du premier rang : « Personne ne vous veut du mal, madame. Écartez-vous, laissez-la. » La même personne, peut-être, prit l'initiative de couper la projection du film. Il se fit un silence énorme. La voyageuse, toujours à ses pieds, arborait à présent la moue sévère de quelqu'un qui juge. Elle lui confia doucement : « Je sais bien ce que je ressens. Je sais bien, moi. » Le moine était prostré, secoué de sanglots nerveux indéterminés. Grace était sous le choc. Autour d'elle, un relâchement se produisait, les corps se détendaient, les regards recouvraient leur mobilité. Chacun reprenait conscience, se dévisageait, un peu étourdi. L'hypnose collective était terminée. Il apparut à Grace qu'elle devait clore ce moment, prononcer une phrase qui permettrait de la rendre indifférente aux autres, car l'anonymat lui semblait à cet instant, le bien le plus précieux. « Je ne suis pas d'essence divine. Personne n'est d'essence divine. » Elle saisit alors, dans le groupe qui se dispersait, des regards de dépit, des expressions hostiles.

En fin de journée, on annonça à Grace que sa jambe amputée (elle tiqua : sa nouvelle prothèse, si parfaitement adaptée, lui faisait oublier qu'elle était infirme) rendait impossible un travail dans une usine. D'autre part, il n'y avait pas d'offres dans les bureaux en ce moment. Le fonctionnaire qui lui fit cette annonce était désolé. Il était outré qu'une personne comme elle (à moitié divine ou en passe de le devenir), ne se voie pas proposer un emploi. De plus, si elle ne trouvait pas un travail sous 48 heures, elle devrait quitter la ville. Carcosa ne laissait aucun espace aux improductifs. Chacun, ici, était un rouage essentiel de la

société. Il hochait la tête, dépité par l'absurdité de ce système, qui était « plus fort que tout », c'est-à-dire plus fort que la foi. Grace sourit et l'employé crut lire dans ce sourire une connivence, un accord. Il se trompait : Grace s'amusait du peu d'effet de l'immense pouvoir qu'on lui prêtait. D'autant plus que la dérision ne semblait apparaître qu'à ses seuls yeux. Le fonctionnaire, lui, soutenu par ce qu'il avait lu comme son assentiment, était enflé de courage, car il venait de défier Alceste Badin en personne, par sa critique radicale. Sa vie allait changer.

Chaque nuit égrenait ses cauchemars depuis le séjour à l'académie, comme si, le corps reprenant force et vigueur, il lui avait fallu payer ce regain par un harcèlement mental. En procession derrière les souvenirs, derrière les images de la vie d'avant, ils investissaient le territoire du sommeil. Les cauchemars malaxaient les scories anciennes, dans une bouillie de flashes et de perceptions mordantes, la violence des skrites montées dans une confusion de corps mutilés, le corps de Malik, tête ensanglantée, la curieuse sensation, molle et pesante, du fusil qui libère son énergie énorme, l'éclair blanc, et les chairs du soldat éparpillées, le cri de Raym, la tête défoncée de Bersek, le fleuve en crue qui emporte les taudis... Au réveil, Grace sentit sa main emprisonnée. Elle ouvrit les yeux. Une vieille femme lui tenait la main et marmonnait une prière. Grace se retira vivement, se sentit une envie de l'insulter. Mais l'accablement et la misère de la femme étaient tels que fondit en elle toute colère. Elle posa sa main sur le front de l'orante en souriant. Elle l'encouragea doucement : « ça ira, ça va aller, vous verrez » et la vieille opina en remerciant, des larmes de reconnaissance dans les yeux. Grace était désorientée par cette expérience. Donner du courage à quelqu'un, elle

qui se voyait si désemparée.

Il avait toujours cette silhouette massive, cette carrure d'ours. Grace distingua Raym facilement dans la foule des ouvriers, que la vaste usine vomissait en vague compacte et grise. La silhouette et aussi sa démarche, une certaine élégance, une certaine assurance que les années de soumission au rythme de la fabrique n'étaient pas parvenues à abolir. Carcosa était parfois surnommée l'Husine. Comme si toute l'humanité y avait rendez-vous pour fabriquer sans interruption ses outils et ses vêtements, le matériel dont elle avait besoin. Les pénuries universelles n'empêchaient pas la société de continuer à consommer. En des proportions bien moindres qu'autrefois, évidemment, mais on prévoyait toujours de nouveaux bateaux de guerre, des tours immenses, des armes sophistiquées, de nouvelles missions sur Mars, etc. Autant d'entreprises, ineptes en ces temps de pénurie, qui n'étaient en fait que les signes de l'acharnement des grandes administrations à survivre. À l'échelle du globe, on trouverait toujours de quoi faire le plein d'une fusée. Carcosa, ville-usine unique pour un territoire grand comme plusieurs pays d'Europe, concentrait toute la manufacture. Les robots y avaient été remplacés par des humains abrutis de travail, affamés, désespérés, moins chers, moins énergivores et plus dociles que des machines. La population volontairement asservie ignorait que l'Husine ne travaillait plus guère, après trente ans de surchauffe, que pour maintenir son propre fonctionnement et le système autoritaire mis en place avant Alceste Badin, et dont celui-ci avait su profiter. Hors une part de plus en plus congrue d'exportations, la ville recyclait à l'infini sa propre production. Le

système s'essoufflerait inévitablement. Il y avait, à Carcosa, quelques fonctionnaires à des postes-clés, pour l'imaginer. Les rares qui oseraient alerter leur hiérarchie, seraient enfermés dans des camps ou disparaîtraient, mais c'est une autre histoire.

Grace s'avança au milieu du flot humain, l'ouvrant comme une étrave fend les eaux. Elle était sur la trajectoire de Raym, il marchait à côté de son vélo, en attendant que le piétinement de spectres fût assez épars pour l'enfourcher. La roue avant buta contre la prothèse de Grace. Raym leva les yeux mornes sur l'obstacle. Ce fut un choc pour Grace. Elle eut mal en découvrant son expression vide. « Raym... » Elle avait la gorge nouée. Le puissant, volontaire, libre Raym, n'était plus qu'un spectre, que lui avaient-ils faits ? La figure de l'ouvrier resta figée, d'abord. Il fallait que l'image devant lui s'immisce dans un cerveau jugulé depuis trop longtemps, une pensée qui avait perdu sa capacité de réaction aux surprises de la vie et où le passé s'était amoindri au point de ne plus se manifester qu'à la faveur de quelques rêves. Le visage de Raym ne s'éclaira pas. Il reconnut pourtant en cette étrangère plantée devant lui, apparition incongrue, la jeune femme qui aimantait le regard des hommes, à la ferme, et un être singulier à ses yeux, tellement précieux. Il voyait en elle tant de choses. Ses lèvres ne prononcèrent pas son nom, bien qu'il fût revenu à sa mémoire. Grace était là, devant lui, surgie du néant, et alors ? Ce fut pour Grace une souffrance à laquelle elle n'était pas préparée. Comme il continuait d'avancer, elle se plaça à côté de lui, marchant au même pas. « C'est moi, Grace, dit-elle, Grace Noex, de la ferme, tu te souviens de moi ? » Raym acquiesça : « Oui », et allait, hébété, sans protester quand elle lui prit le bras. « Tu es resté là toutes ces années... Et

Tooya, où est-elle ? » La foule autour d'eux était un éboulement de fantômes. « Tooya ? Partie. Il y a longtemps. » Grace ne voulait pas renoncer, elle insista : « Et Tipi ? Ma sœur, tu te souviens de ma sœur. Tu sais qu'elle est morte ? » Raym fit non d'un signe de tête, sans que son expression changeât. Le cœur serré, son chagrin augmenta quand elle découvrit que le poing gauche, fermé sur le guidon, était amputé de l'auriculaire et de l'annulaire, sans doutes avalés par une machine de l'Husine. Grace sentit les larmes la submerger. *Ô, Raym...* pensa-t-elle douloureusement. Cet homme qui adorait sa sœur, qui adorait l'écouter jouer du violoncelle, parler musique avec elle... « Tu l'as peut-être vue ici, à Carcosa. Elle est venue y travailler, pour te rejoindre. » Raym ne dépensa pas beaucoup d'énergie pour dire non. Grace songea au saccage des êtres en ce monde. En elle, une certaine protection face au malheur et à l'injustice, cuirasse nourrie et épaissie par des années de barbarie, se fissurait. « Et le couple Farann ? Ils ont vécu ici, je sais que tu les connaissais. Est-ce qu'ils sont toujours à Carcosa ? » La veille, elle avait demandé à un moine du refuge s'il pouvait savoir où vivaient, où travaillaient Raym ou Tooya, en expliquant qu'il s'agissait d'amis qu'elle espérait revoir, taisant l'objet véritable de son enquête, les époux Farann, de peur de donner une piste trop évidente à Hennelier. Le moine, ému de rendre service à la Christosa, s'était mis aussitôt à l'œuvre et, après avoir manipulé son polymod, n'avait trouvé trace dans ses registres, que de Raym. Le moine s'excusa : « Nous n'avons que nos propres données. Uniquement les personnes qui passent par nos refuges. Votre amie, Tooya, n'est pas passée par nous. Il faudrait vous renseigner auprès de la Ville. Mais vous n'avez plus que 24 heures. Comme ils sont tatillons — et

tellement moins efficaces que nous — je doute que vous ayez une réponse avant ce délai. » Grace avait renoncé à en appeler à l'administration de la ville, réputée corrompue et potentiellement dangereuse : ici, on n'aimait pas les poseurs de questions. Elle avait mis tous ses espoirs dans la mémoire de Tooya ou Raym. Sa main se crispa sur le bras de Raym, ses doigts s'enfoncèrent dans les plis de sa veste, elle crut pouvoir ainsi le réveiller, lui faire assez mal pour provoquer une réaction. « Raym, je cherche les Farann. C'est important. Georg Farann a travaillé dans le même atelier que toi, je le sais. Que sont-ils devenus ? » La foule s'éclaircissait, les poings mutilés de Raym s'affermirent sur son guidon, il stoppa, s'apprêtait à monter sur la bicyclette. Grace était stupéfaite. Comment son vieil ami pouvait-il être ainsi, indifférent à son appel, à sa pathétique impatience ? Et puis, soudain, une vérité lui apparut, et ce fut une blessure terrible : « Raym... Tu m'en veux ? » La question arrêta le geste de Raym. Ils étaient immobiles, des centaines de servitudes allaient grondant autour d'eux. Les pas et les cycles et les silences abattus, faisaient un continuel torrent. Le regard de Raym enfin sembla enregistrer sa présence. Elle ne décela pas la lueur de compassion et d'amour qui y passa. « Les Farann sont allés dans le sud. Mireveil, je crois. » Puis il s'arracha brusquement à la prise de Grace et enfourcha son vélo, donna un coup de pédale et s'enfonça parmi les dos anonymes. Meurtrie, Grace le vit s'abstraire dans la foule.

De retour au centre d'hébergement, le moine-soldat qui l'avait renseignée l'accueillit, onctueux et fébrile. Il l'attendait depuis des heures, avait eu peur qu'elle disparaisse. « Il y a un appel pour vous, madame.

Venez. » Il la guida jusqu'à son bureau où il l'installa, face à un polymod de dernière génération. Il sollicite l'application de contact et se retira en lui disant gentiment de prendre son temps. Sur l'écran renouvelé, le visage de Paul Hennelier la regardait. Grace eut un sourire amer. « Vous vous inquiétez pour moi, professeur ?

- Comment allez-vous, Grace ?

- Que me voulez-vous ?

- Mais... prendre de vos nouvelles, rien d'autre. Il m'arrive d'avoir des gestes gratuits, vous savez. Alors, vous voici à Carcosa...

- Oui. Si vous vouliez me démontrer la puissance de votre réseau, c'est inutile. Je savais qu'en entrant ici... Que me voulez-vous ?

- Je m'inquiète pour vous. Carcosa est une ville dangereuse.

- On meurt partout, tout le temps, avec une facilité déconcertante, dans ce monde. Alors, Carcosa... Professeur, qu'est-ce que vous avez derrière la tête ?

- Je veux vous aider. Vous avez besoin d'argent ? Vous voulez vous rendre quelque part ?

- Oho ! Je vous ai connu plus subtil. Je ne vais nulle part. Personne ne m'attend. Laissez-moi vivre ma vie, Hennelier. Ou vivre ma mort.

- Je ne veux pas qu'il vous arrive quelque chose, Grace. Voilà pourquoi je vous suis.

- Non : vous pensez que j'ai un enfant et que je veux le rejoindre. C'est pour ça que vous me suivez. » Elle fit le geste de couper la communication. La voix d'Hennelier satura le micro : « Grace, attendez ! Une seconde. Écoutez-moi. » Elle se ravisa et attendit, bras croisés, résolue à ne rien accepter. « Vous ne me croirez pas, mais je peux vous

assurer que je n'ai pas besoin d'un autre génome, maintenant que j'ai le vôtre. Ce que j'ai appris de vous est essentiel, et suffisant.

- Je répète : qu'est-ce que vous voulez ?

- Votre profil Opale a été beaucoup consulté ces dernières semaines, et ça augmente de jour en jour, en des proportions étonnantes. Votre renommée grandit. J'entends des choses, ici. Des bruits de couloirs. Doline parle de plus en plus souvent de vous.

- Ah. Je l'inquiète ? C'est idiot. Je veux juste qu'on m'oublie, je ne suis rien et compte bien rester comme ça. Vous pouvez le rassurer.

- Grace... Je crains que ça ne suffise pas. Il ne fait confiance à personne, vous savez.

- Bon. Qu'est-ce que je dois faire, selon vous ?

- Soyez discrète, disparaissez. Faites en sorte de ne pas être repérée par Opale. Réfugiez-vous dans des régions peu habitées.

- Comment croyez-vous que je vous ai échappé si longtemps ? Une vie de fugitive. J'ai l'habitude. Moi qui n'ai rien fait.

- Rien fait ? Si vous voulez.

- Je sais : il n'y a pas d'innocents, c'est ça ?

- Vous seriez la seule.

- Et vous, alors, aucun crime à expier ?

- Beaucoup sans doute, et ce n'est pas fini. Mais je m'en moque.

- C'est votre force. » Elle dénoua ses bras, se pencha vers l'écran comme si son interlocuteur était véritablement à sa portée. « Hennelier, vous savez...

- Quoi ?

- Il y aura peut-être une justice. Vous serez puni un jour. Vous serez pesé,

jugé, et tout ce que vous avez construit vous sera arraché. »

Sur l'écran, le visage d'Hennelier se dilata, fendu d'un large sourire. « 'Christosa'... En attendant que vous trônerez à la droite de Dieu pour juger les pauvres pécheurs que nous sommes, je vous conseille de vous tenir le plus loin possible de Doline. Soyez heureuse » et c'est lui qui coupa la communication.

Pandémonium

L'esprit de révolte. Qui l'enseigne, quelle expérience l'engendre ? Le sentiment d'injustice qui devrait le faire naître spontanément n'est même pas le chemin le plus sûr ou le plus court pour l'acquérir, hélas. On ne sait trop quel surcroît de malheur fait basculer la masse critique du désespoir en rébellion d'un être. Mais les héros n'agissent pas dans un désert où leurs actes seraient de peu de poids... Le nombre est un facteur aggravant de soumission, il inhibe la colère de l'individu, finit par le bâillonner. L'altruisme mène parallèlement sa guerre contre la révolte, car la révolte met les autres en danger, et les héros qui pèsent leurs actes se mettent à douter. Les héros doivent être égoïstes en plus d'être solitaires. Ils doivent lutter contre les masses qui, de leur côté, se coulent aisément dans l'acceptation. L'acceptation est moins coûteuse que l'insubordination, dont les bénéfices ne sont pas évidents ou peuvent paraître lointains. D'acquiescements en renoncements, de lâchetés en accommodements, on obtient ces cortèges humains, dos voûtés, qui entrent dans les camps, remontent les manches, tendent les poignets et attendent sans frémir le verdict. Les observateurs réalisent : c'était donc cela que Doline et La Pensée préparaient. Et les autres, ceux que le test a écartés, qui ne risquent plus rien à condition de se taire, se révoltent-ils ? Les gouvernements successifs eux-mêmes ne sont pas plus courageux. Eux aussi se taisent, portent leur regard ailleurs, il y a tant à faire, tant d'urgences, tant de misère, les moyens financiers manquent, les moyens humains aussi : le bénévolat social a été phagocyté en grande partie par les adeptes de Doline. Sous la férule illégitime de La nouvelle Pensée, des régions

entières s'épouvantent. Quand les autorités se réveillent, il est trop tard, il faudrait l'armée, il faudrait la guerre.

Six ans sont passés depuis l'échec de l'accord voulu par Doline, lors de sa rencontre avec Potacherova.

Six ans qui permirent à Doline d'affirmer son pouvoir et d'enclencher son projet d'épuration ethnique, sans rencontrer de résistance très véhémente. Six ans pendant lesquels Hennelier, ayant fourni son prototype d'analyseur, libéré de ce premier engagement, se consacra à la création d'une race pure et immortelle, et confia à Vast la création de chimères, qu'il supervisait. Six ans pendant lesquels Grace renonça à échapper à ses fidèles et endossa le rôle qu'on voulait pour elle. L'imagination des autres, qui trace pour vous un destin, peut construire une toile dont il devient impossible de se dépêtrer.

Grace avait quitté Carcosa pour se rendre à Mireveil, suivant les indices de Raym. Voyage périlleux, lent, des mois et des mois de détours prudents et de chemins de traverse, de landes polluées, de communautés qui s'entre-dévorent, de solitude au cœur de terres aux marges de la vie, de refuges de fortune en attendant que passe un cyclone dévastateur, presque un an à traîner son corps lesté de songes irrésolus. Le jour, la marche forcée, les dangers à éviter, l'alarme permanente, la recherche d'un point de ravitaillement bien approvisionné et discret, occupaient l'essentiel de ses pensées. La nuit, qu'elle fût fatiguée ou non, le harcèlement reprenait. Son imagination s'emballait. À force de se concentrer sur l'unique objectif de retrouver son enfant, malgré qu'elle s'opposât à toute représentation, elle n'avait pu retenir son cerveau d'élaborer de lui un portrait crédible. Elle voyait un garçon, qui

ressemblait bien sûr à son petit Malik, elle se voyait embrassant un bébé, bien qu'elle sût que l'enfant devait avoir cinq ou six ans. Le double aujourd'hui : à l'époque plus tardive donnée en préambule de ce chapitre, il aurait, disons, une douzaine d'années. Mais...

... mais revenons à Mireveil, un an après que Grace fût partie de Carcosa, car l'étape est importante pour saisir la suite.

La menace de Doline mise à exécution, les grandes villes tombèrent aux mains des moines-soldats, elles échappaient l'une après l'autre au contrôle de l'État, à une vitesse qui dépassait l'entendement. Au grand dam d'un nouveau gouvernement qui tentait de reprendre la main, les métropoles les plus peuplées avaient, conformément aux ordres de leur nouveau maître, expulsé leurs ressortissants *marqués au bracelet*, selon l'expression devenue vite familière pour évoquer les infortunés que le test désignait comme impurs. Dans la foulée, les villes clamaient leur autonomie. Accoutumées à voir se réduire les mannes de l'État, elles avaient redécouvert le système des octrois, pour se financer.

Bien que modeste, et surtout dépourvue d'une présence significative de moines-soldats, Mireveil se rêvait une indépendance toute pareille à celle de ses grandes sœurs. Le gouvernement, impuissant face à la fronde des grandes villes, pouvait raisonnablement estimer faire plier la petite Mireveil. Il serait d'autant plus résolu qu'il lui fallait absolument éviter la contagion. Mireveil servirait d'exemple et d'avertissement. On réglerait le problème des grandes métropoles dans un second temps. Grace entra dans la ville, ignorant que les troupes gouvernementales approchaient. Elle

franchit sans encombre les accès gardés par des portes monumentales construites en hâte, les futurs octrois qui ne serviraient jamais, qui seraient bombardés à peine élevés. Qu'importait à Grace, pourvu que la confusion lui facilite la tâche. Elle espérait que le chaos, perceptible dès l'approche par le spectacle de miliciens dépourvus d'ordres clairs, grotesques dans leurs atermoiements (« Et elle, on en fait quoi ? » « 'sais pas, c'est qui ? » « 'sais pas, mon biomètre déconne, on doit m'en fournir un autre... » « On s'en fout, qu'est-ce qu'elle veut ? » « Vous voulez quoi ? » « Voir des amis » « Elle veut voir des amis » « Elle a bien choisi son moment, elle. Bon ben, laisse entrer, on m'a rien dit. Elle est pas armée ? » « Non, non », etc.), elle espérait, donc, et avait de bonnes raisons de croire, que le chaos l'aiderait à enquêter. Elle n'avait aucune adresse, ne savait rien du couple Farann, hors son nom. Consulter Opale, c'était risquer d'alerter Doline, le petit Général dont les habitants de Mireveil appelaient la protection. La municipalité était en contact avec lui et l'avait fait savoir à ses citoyens. Quand Grace pénétra dans Mireveil, des réunions se tenaient à chaque carrefour dans une cacophonie de rumeurs, les habitants se faisaient peur ou se rassuraient, sans qu'aucune vaticination fût plus étayée qu'une autre.

Il fallait à Grace un peu de monnaie publique, s'il en existait encore ici. Le crédit municipal était l'adresse la plus sûre. On lui conseilla de se rendre à la 'Maison', où toutes les administrations étaient concentrées. C'était, au bout d'une grande avenue, une façade disproportionnée, rythmée par d'énormes fûts de colonnes de marbre. Un fronton triangulaire écrasant, là-haut, était orné d'un bas-relief que la gangrène de la pollution avait rendu illisible. Grace était impressionnée par la

monumentalité de l'ensemble, sans rapport avec la taille de la ville. Le vestige d'une gloire passée. Elle devinait, dans les perspectives ouvertes sur les flancs du bâtiment, un complexe démesuré. La Maison, comme on l'appelait ici, devait occuper l'équivalent d'un quartier entier. Et on pouvait parier que l'essentiel de ses constructions était désaffecté. Elle gravit l'escalier qui portait les visiteurs vers les deux battants d'une immense porte de bronze fermée. L'entrée commune, plus humble, se trouvait sur un côté. Le hall, de marbre recouvert, était tout aussi imposant que la façade. De grandes inscriptions surplombaient des sortes d'absides voûtées : Musée, Palais de Justice, Centre universitaire, Hôtel de Ville... Crédit municipal. Il y avait foule et elle craignit de devoir beaucoup patienter. Puis elle réalisa que l'agitation populaire qui encombra le hall était dispersée, et que l'affluence à la banque était faible. Des projections, à plusieurs endroits, déroulaient les actualités municipales. Des personnalités se succédaient pour évoquer l'imminence d'une déclaration de Doline. On échangeait, on palabrait, on débattait, on s'engueulait, et le brouhaha montait, cognait haut les parois et les voûtes avant de retomber au milieu des conciliabules, les timbres antagonistes s'embrouillaient, obligeant à forcer la voix, parachevant le vacarme. La Maison servait d'agora. Grace se dirigeait vers le porche de la banque quand le choc d'une image la paralysa. C'était son portrait, à elle, Grace, immense portrait en pied, reproduit sur une longue bannière, à côté de l'entrée du musée. Avec le titre de l'exposition qu'on lui consacrait ici : *Sainte-Grace, sa vie, son mystère*.

Son premier réflexe fut l'affolement. Elle guetta la réaction des gens autour d'elle ; des passants indifférents, incapables de faire le lien entre la

vraie Grace et son portrait. L'illustration sur la bannière était reconstituée d'après les vidéos prises et divulguées lors de son séjour dans le Centre suisse, par les moines-soldats les plus convaincus. L'image était tellement retravaillée et lissée que Grace se reconnaissait à peine dans cette puissante déesse aux cheveux peignés en arrière, visage grave, regard magnétique, pose hiératique de divinité antique, beauté irréaliste. Une icône. Elle tenta de se calmer. Elle était invisible. Sale, squelettique, cheveux longs dont la crasse avait gommé la blondeur, elle avait l'apparence d'une pauvre parfaitement anonyme. Mais comment récupérer son argent à présent ? Dans certaines banques d'État, elle avait pu compter sur le professionnalisme des fonctionnaires, leur discrétion imposée par la loi. Mais ici, dans le bâtiment-même où l'on avait organisé une exposition à sa gloire ? Comment avaient-ils reconstitué son passé, que disaient-ils de sa vie ? Bien sûr, elle était terriblement tentée d'aller la visiter. Le temps manquait. La ville bruissait de la rumeur d'une arrivée imminente des troupes gouvernementales. La ville serait bientôt plongée dans le chaos de la guerre civile. Que faire ?

D'hésiter ainsi, plantée au milieu de la cohue, à contempler l'effigie de la sainte, on commençait à la remarquer. Des regards soupçonneux s'accrochaient à elle, de plus en plus insistants. Au loin, deux soldats étaient sortis de leur discussion et venaient dans sa direction. Paniquée, elle fila sans réfléchir vers la banque. Elle croisa quelques clients, passa devant les rangées de distributeurs hors service depuis des années, défoncés par endroits, cannibalisés sans doute, ignora les deux hommes armés qui encadraient le seul guichet ouvert et avisa l'employé. Affairé à autre chose, il désigna, sans la regarder, l'e-ris du biomètre qui attendait

de la scanner. Elle se tenait hors-champ, main écartée devant l'appareil. Intrigué par l'absence de signal, le banquier éleva un regard d'incompréhension, montrant à nouveau le biomètre : « présentez-vous », dit-il, impatient. Elle ne broncha pas : « Je vais me présenter. Avant cela, je veux que vous me garantissiez l'anonymat. » Les deux gardes, surpris, se tournèrent vers elle dans le même mouvement, sourire goguenard. Comme le banquier : « L'anonymat ? Oui, il est garanti, ma grande...

- Sérieusement. Je retire de la monnaie publique, mille cinq cents, vous en gardez cent chacun, et vous la fermez.

- Holà, ma chérie, c'est quoi ce broye ?

- Rien d'illégal. Je veux juste être certaine que vous vous taisez. » Disant cela, elle se morigénait, jamais elle n'aurait dû, c'était voué à l'échec, mais comment faire ? Elle n'avait plus rien et devait anticiper toutes les corruptions que coûterait sa recherche. Le type scruta l'expression des vigiles, des collègues avec lesquels de tels arrangements avaient déjà été négociés, certainement. Sourires larges et parfaitement synchrones, ils approuvèrent. Si une lubie pouvait rapporter un peu... « Allez-y » fit l'employé, d'un ton désagréable, persuadé qu'il avait à faire à une folle. Grace souleva sa chevelure, tendit son visage à l'e-ris. Le son positif retentit. Le nom de Grace s'afficha sur la console de l'employé, derrière son guichet, invisible aux gardes. « Skr... Vous êtes... Oh, mais... » Les vigiles, étonnés, approchèrent encore. « On était d'accord : pas un mot, dit sèchement Grace. Versez-moi l'argent. » Bouleversé, l'employé s'activa en tremblant et glissa la monnaie. Grace compta et distribua la part promise, la remit dans les gants ouverts des gardiens, la doubla pour le banquier : « Effacez votre historique. Je veux que personne ne sache que je suis

passée ici. » Suffoquant, mains secouées de spasmes, le type s'exécuta, conclut : « C'est fait, madame, c'est fait. » Les vigiles observaient leur collègue, de plus en plus étonnés. Elle enfonça la liasse dans un de ses sacs et s'apprêta à rebrousser chemin. « Ce fut un honneur, madame. » Elle posa son index sur ses lèvres : « Silence, maintenant.

- Et... pour toujours ? » supplia le banquier. Grace sourit : « Laissez-moi quatre jours. Ensuite, vous pourrez. Mais je ne vous le conseille pas : révéler mon passage n'attire que des ennuis. De gros ennuis. Du genre mortel. Et mortel de mort pénible. Bonne journée. » Pressée, inquiète d'être trahie, elle allait sortir en renonçant à l'exposition, et c'était très frustrant. Elle jeta tout de même un œil curieux sur l'entrée. Au delà des panneaux de titrage, un écran perçait la pénombre. Une femme en buste parlait, teint pâle, rousseur bouclée. Un vide se creusa dans son ventre, une crevasse qu'elle ne comblerait jamais, elle le sut immédiatement, avant même d'être sûre, avant de pouvoir vérifier. Lentement, elle avança, l'image grandissait et s'imposait. Le vide au même rythme s'élargissait en elle. Elle serait tout ce vide désormais, toute cette absence, jusqu'à ce qu'une autre présence ne la comble. Elle fut assez près de l'écran pour reconnaître, et la femme, et la voix. C'était Tipi. Sa demi-sœur. Un espace était ménagé dans la pénombre, et des bancs permettaient de s'attarder sur son témoignage. Hypnotisée, Grace s'assit en face du fantôme de Tipi.

...aurions dû rester ensemble auprès de nos morts, finir nos jours serrées l'une contre l'autre. Grace était fascinée. Elle découvrait Tipi, visiblement fatiguée, un peu bouffie, un peu plus âgée que lors de leur séparation. Après l'escapade tragique de Grace à Mérides, elles étaient restées ensemble, une saison entière, à La Perle. Grace avait été la

première à partir ; elle n'en pouvait plus de côtoyer, justement, ceux qu'elle estimait être « ses » morts. L'enregistrement était relativement récent. Réalisé pendant ses dernières années d'errance, avant que Hennelier la retrouve. C'était une Tipi éprouvée par la maladie, qui ne se donnait que quelque temps à vivre et avait décidé, sans doute, d'envoyer sur le Réseau cette bouteille à la mer, que les commissaires de l'exposition avaient débusquée. *Tu es partie chercher une rédemption, une paix*, disait Tipi d'une voix tendre, amicale. *J'espère que tu l'as trouvée*. Non, ma sœur, je cherche encore, lui répondit Grace en elle-même. Un homme, à côté de Grace, lui demanda de s'écarter un peu, ou d'aller se laver. Grace se déplaça sur un autre banc, sans cesser de regarder et d'écouter sa sœur, montée au jour à travers les ombres, par la magie de la technique. *Je ne sais pas où tu es, je pense qu'on ne se reverra jamais. Si tu reçois ce message, je voulais juste te dire que je t'aime, je voulais te dire qu'il faut te pardonner. Comme te pardonnent sûrement papa et maman, et Malik, le père et le fils. Tu étais dans le juste, souviens-toi, tu as voulu accomplir ce qui te semblait nécessaire. Tu as choisi pour cela le chemin le plus dur. Celui de l'abnégation. Tu as peut-être cru que le reste n'avait plus de sens. Tu n'as pas renoncé, pourtant, tu es partie pour trouver la finalité de tout ça. Je suis confiante : je sais que tu as une place dans l'ordre du monde. Et elle t'apparaîtra, tôt ou tard*. Grace, concentrée sur le témoignage, restait assez disponible à sa propre pensée pour analyser les raisons de la présence de ce message, à l'ouverture de l'exposition. Les paroles de Tipi, dites dans un contexte singulier, sans rapport avec sa prétendue sainteté, pouvaient alimenter le mythe et sembler prophétique. « Une place dans l'ordre du monde », Tipi avait parfois de ces expressions

un peu emphatiques. Une aubaine pour les tenants de sa mythologie. Les concepteurs des lieux avaient profité de ces mots pour ajouter du crédit à sa légende. *Ô Grace, ma chère sœur, repose-toi. Laisse gagner la vie, reviens sur tes pas, tout est bien à présent. J'ai besoin de savoir que tu n'es plus en guerre contre toi-même. Je t'aime.* L'image se figea, tandis qu'une voix masculine expliquait : *Tipi Noex, demi-sœur de Grace, est décédée à Bano, dans le sud de la France, quelques jours après ce dernier message.* Puis l'enregistrement reprenait au début. L'image s'éclaircissait et s'animait, Tipi se calait face à l'écran et commençait, après une toux : *Grace, si tu vois ce message, sache que je ne suis plus là. Je ne sais pas pourquoi je fais ça. Je crois que j'ai seulement besoin de te dire combien je t'aime. Je regrette tellement que nous nous soyons séparées. Nous aurions dû rester ensemble auprès de nos morts...* Les visiteurs se succédaient. Grace ne pouvait s'arracher à l'écran. Elle demeura assise, assimilant le vide, autant de fois qu'il faudrait, écoutant et ré-écoutant la voix de Tipi l'enjoindre de s'apaiser. Était-elle toujours en guerre, comme le croyait sa sœur ? Elle se dit qu'elle s'était lancée dans une autre bataille, parce que la paix lui serait insupportable.

Elle avait renoncé à visiter l'exposition, sûre qu'elle y trouverait plus de raisons de se pendre qu'autre chose. Elle erra dans la ville, s'enquit auprès de commerces, paya des gamins qui lui rappelaient les Torques de Mérides, pour qu'ils se mettent en chasse d'une famille Farann, sans beaucoup d'illusions. Des groupes, rassemblés sous les porches des résidences communautaires, épiaient les infos spéciales du réseau de Doline, commentaient le moindre discours, la moindre prise de paroles,

détaillaient la moindre intention pour y déceler un soutien. « Nous sommes dingues » criaient certains qui prenaient les autres à témoin : « Comment a-t-on pu croire que le Général viendrait à notre secours, alors que nos édiles ont refusé toute collaboration avec lui, auparavant ? Doline ne nous aidera pas. Nous sommes livrés à nous-mêmes ! » d'autres rétorquaient : « Et alors ? Nous avons des armes, des blindés, nous avons du courage. Nous saurons résister. On n'a pas besoin du Général. Ne doutez pas ! » Grace passait devant un de ces attroupements quand Doline apparut, salué par une clameur anxieuse ; visage projeté sur les murs, voix assourdie par l'amplification de mauvaise qualité. Sa curiosité l'emportant, Grace s'attarda, tout en restant en retrait. Le jeune homme était dans un costume militaire bleu constellé d'or, un sceptre d'argent supportant un crucifix du même métal. Impérial. Complètement passé de l'autre côté de sa folie, songea Grace, qui le reconnaissait à peine. Il parlait, visage marqué par les peintures de guerre, s'excitant : « On m'apprend à l'instant que Mireveil est menacée par le gouvernement, alors que la ville souhaite légitimement conduire sa propre politique, à l'exemple des autres cités qui m'ont juré allégeance. Citoyens de Mireveil, je ne vous demande qu'une chose, et je vous aiderai : débarrassez-vous de vos populations impures, non chrétiennes, et vous verrez mes troupes à l'œuvre. Vous n'avez nul besoin de mes analyseurs, vous savez bien qui est des vôtres ou qui ne l'est pas. Triez, priez, et vous bénéficierez de la protection des soldats de Dieu ! » Il y eut un instant de stupeur à cette annonce, puis ce fut une sorte de déflagration. Bouche bée, Grace vit se déclencher un mouvement de foule. Des cris s'élevèrent, mêlés, contradictoires, ceux qui protestaient furent aussitôt submergés, insultés, tabassés, « À la Jonchée ! », entendit-

elle, et la cohue unanime se rua en direction de ce que Grace comprit comme le quartier de la ville où résidait la plus forte proportion de musulmans. Surgies d'autres directions, déjà, des multitudes pareillement compactes, pareillement vociférantes, poings tendus, rejoignaient les premiers groupes à l'appel de Doline. Impuissante, Grace vit ce moutonnement enténébré et griffu, ondulant comme une bête furieuse, enfler et se masser dans un boulevard, poursuivre son chemin de bête plus loin, crever la somnolence d'une autre rue, l'engorger tout à fait, sans cesse alimenté par une populace plus nombreuse, plus furieuse. Trouver les Farann. Étaient-ils musulmans ? Elle songea qu'en d'autres temps, Malik le père et Malik l'enfant auraient été menacés par une semblable furie populaire.

Elle aperçut, à la lisière de la foule, craintif, incertain, un policier municipal quelque peu dépassé par les événements. Il se tordait le cou pour saisir ce qui se passait en tête de cortège. Son impuissance avait quelque chose de comique et de pathétique. Grace devina immédiatement le parti qu'elle pouvait tirer d'un personnage aussi encombré de lui-même. Elle se précipita sur lui, le saisit par les épaules. Il sursauta, terrorisé — l'effet du spectacle hallucinant d'une meute rugissant de haine, qui paralyse l'esprit et fait douter de sa propre consistance. « Ce n'est rien, dit-elle pour le rassurer, j'ai besoin de vous. Venez. » Le policier, subjugué, ne résista pas. La masse humaine, là-bas, générait une sorte de toxine, une essence venimeuse, palpable, qui perturbait la densité physique de l'air. Il était peut-être soulagé d'être éloigné de ce parage nocif. Elle l'entraîna derrière un monument, vérifia qu'on ne les voyait pas. « Votre biomètre ! » comme le type ne comprenait rien, que son cerveau s'était

arrêté, elle dégagea sa tunique, repoussa l'arme de service et saisit à la ceinture, l'appareil dont tout agent disposait, réglementairement. « Mon bio... » balbutia le policier. Grace le braqua sur son propre visage et le déclencha. « Lisez » ordonna-t-elle. « Grace Noex... » fit l'homme, sans réagir. Il semblait ne pas saisir. Elle grogna. Pour une fois qu'elle voulait révéler son identité, elle tombait sur un innocent. « Ça ne vous dit rien ? », fit-elle, excédée. « Si, si... » hésita-t-il. Et puis, soudain, quelque chose dans ses pensées se déverrouilla, il revint à la réalité, son visage s'éclaira : « Sainte-Grace ! », son regard écarquillé et le brusque affaiblissement de ses muscles, firent craindre à Grace qu'elle l'aie perdu. Elle le rattrapa, solidement entre ses mains, le redressa contre la pierre. « Beaucoup d'émotions, hein, aujourd'hui ? » grinça-t-elle. « Je cherche un couple. Georg et Cynthia Farann. Trouve-les moi. Vite. » La foule là-bas, disparaissait en s'abîmant profondément dans la ville. On entendait déjà les craquements lointains des armes, des hurlements confus, peur et rage mêlées.

Ils étaient encore là. Habitaient dans un quartier modeste, à flanc de colline. Le policier lui avait docilement présenté les données du biomètre. Cynthia et Georg avaient deux garçons. Lucas, l'aîné, une dizaine d'années et Robur, six ans. Son enfant, sans doute. C'était donc un garçon. Elle apprit aussi, avec soulagement vu le contexte, qu'ils n'étaient pas musulmans, seraient épargnés par la purge qui commençait. Grace parcourait les pentes de petites rues propres, étrangement tranquilles, silence brisé par la rumeur féroce qui montait de la ville, et enflait au loin. Elle supposa que la majorité des gens du quartier étaient descendus pour

s'informer, puis, emportés par le mouvement, participaient en ce moment à la curée. Elle avait craint tout à l'heure que les Farann fussent des victimes potentielles, et s'épouvantait maintenant à la pensée que les parents adoptifs de son enfant fussent de la même trempe que la populace forcenée et, pour se préparer à cette possible déception, simulait en elle des scénarios où son petit, brandissant une arme, vociférant à l'unisson contre les tradis, bousculait d'autres enfants. C'était horrible, ses récits imaginaires s'emballaient, ressassés jusqu'à l'écœurement. Et puis, tout en cherchant ses repères, elle se rassurait : son enfant n'avait que six ans. Robur. Nom étrange. De bon augure, selon elle. Car il demandait une certaine culture, une certaine ouverture d'esprit. C'était là. Un petit escalier sur la rue, une porte et le nom de la famille peint dessus, à la main : Farann. Dire que le cœur de Grace battait à se rompre, serait une contre-vérité : il semblait ne plus battre, plus vraiment, craquant sous la puissance d'un afflux sanguin énorme, assourdissant, ou bien n'était-ce qu'un seul profond tremblement de gong qui emplissait sa poitrine, ne cessait plus. À côté de la porte, la fenêtre du biomètre, dans sa niche, était défoncée. La sonnette ne fonctionnait pas. Elle frappa. Aucune réponse, pas le moindre mouvement. *Pitié !* Grace fut envahie d'une peur irrationnelle, saisie de chagrin aussi, par anticipation. Qui prier pour que les vœux, enfin, se réalisent ? Elle frappa plus fort, avec plus d'impatience, appela. Rien. Elle scruta les alentours, en quête de visages, de gens, de voisins, en vain. Elle contourna l'habitation, tenta, par les ouvertures, de saisir au moins des bribes, quelque chose de la vie quotidienne des Farann et de son enfant, et comprit. L'appartement était déserté depuis peu. Il y avait des plats préparés sur la table, une gamelle

renversée, des mégots dans un verre, une lampe allumée dans une pièce et des habits jetés sur le mobilier, comme si on avait trié en hâte de quoi remplir une valise. Elle eut peur. Le découragement ne l'abattait pas encore. Elle s'énervait, cherchait à secouer son impuissance. Que faire ? Les Farann n'auraient pas dû être inquiétés. Que s'était-il passé ? Depuis ce point de vue, en hauteur, elle pouvait assister aux incendies, dans la Jonchée, le quartier investi par les citoyens en furie, vit, cœur en cendres, la longue colonne des indésirables s'étirer dans les rues, sous les huées, franchir les portes et s'éloigner, disparaître hors de la ville. Où était la petite famille, où était son fils, Robur ? Sans conviction, incapable pourtant de prendre une autre décision, elle attendit sur le seuil, prête à passer la nuit ici. Elle interrogerait les voisins dans la journée. Elle vécut le silence revenu, les clameurs rassasiées au crépuscule. Elle vit la gêne sur les visages des quidams rentrant chez eux, leur honte ravalée après l'assouvissement de leur rage. Elle interrogea. Une voisine enfin, put lui donner des nouvelles, lui expliqua que les Farann étaient « un peu bizarres ». Ils étaient partis sans rien dire, sûrement qu'ils allaient revenir, parce qu'ils lui avaient laissé leur chat. Résignée, perplexe, elle s'endormit et passa la nuit. Désira s'abandonner ici même, mourir sans plus rien demander. Médita sur les mots de sa sœur, le nom de son enfant.

« Christosa... »

Le nom la fit sursauter. Elle n'avait dormi que par intermittence, s'était assoupi à nouveau alors que pointait l'aurore. Et s'éveillait encore en espérant avoir rêvé. Mais elle était bien là, transie, sur le seuil d'une maison abandonnée. Au dessus d'elle, deux moines-soldats, un homme et

une femme, la considéraient avec gravité. La faible lueur qui colorait l'horizon dessinait les reliefs de leurs faces. Elle se souvenait de l'un d'eux, surnommé Cyril, un des fondus de la caserne de Doline, il faisait partie de la mission de Hennelier quand ce dernier la retrouva. Elle l'avait revu plusieurs fois à l'académie, et se souvenait de lui comme d'un jeune homme fiévreux, passionné. Au fil du temps, la réputation de Grace s'imposant, il lui avait témoigné une dévotion de plus en plus exclusive. Il l'inquiétait, là-bas. Ici, il pouvait être précieux. Le visage de la femme ne lui disait rien. « Qui vous envoie ? » dit-elle simplement. Les armes puissantes qu'ils tenaient en bandoulière avaient tendance à la rendre prudente. Cyril lui tendit une gourde. « Nous ne sommes missionnés par personne. Vous devez avoir soif, Christosa. » Il scruta le regard de sa consœur, qui comprit dans cet échange muet qu'elle devait s'exprimer pour tous les deux : « Christosa, nous sommes venus pour demander de partager votre destin, si vous voulez bien. Nous vous offrons nos vies. Commandez et nous vous obéirons. » Ils s'agenouillèrent. Grace émit un puissant soupir. Elle n'aimait pas qu'on la nomme ainsi, mais il serait faux de dire que la fascination qu'elle exerçait lui était totalement insupportable. Elle revint à son interrogation : « C'est Hennelier qui vous envoie ? » Ils se regardèrent à nouveau, décontenancés. « Non, fit le soldat. Le professeur sait que nous sommes partis à votre recherche, c'est vrai. Il nous a donné des éléments qui nous ont facilité la tâche. Il souhaitait qu'on vous retrouve parce qu'il a peur pour vous. » Grace grogna entre deux gorgées. L'eau fraîche la rassérénait. « Oui, il paraît. C'est gentil de sa part, de s'inquiéter pour moi. Et par pitié, relevez-vous. » Elle aurait aimé avoir un peu de temps pour réfléchir. Cyril reprit,

timbre déformé par l'angoisse de ne pas être cru : « Il sait pour nous, c'est vrai. Et le Général Doline aussi, nous pouvons le supposer. Christosa, nous sommes libres. Nous avons déserté. Pour vous. » Ils se relevèrent ensemble. En contre-plongée, comme ça, ils avaient l'air franchement redoutables.

L'aube touchait le faîte des toits quand un serpent lumineux rampa en descendant les rues adjacentes, encore plongées dans la pénombre. Dans le croisement des faisceaux de lampes, au milieu des torches qui additionnaient leur éclat, des familles hébétées marchaient têtes baissées entre des rangées de citoyens fiers du travail accompli. Après le ou les quartiers où les musulmans étaient les plus nombreux, le nettoyage se poursuivait dans tous les coins de la cité. Grace se redressa. Elle souffla à ses deux soi-disant protecteurs : « Vous êtes d'accord avec ça, vous ? » Ils furent surpris. Bien sûr, qu'ils étaient d'accord, ils s'étaient engagés dans ce combat au côté de leur Général, soutenaient le projet de Doline d'épurer l'Europe du mal musulman. Ils n'en celèrent rien. Grace décida de les tester et ainsi, sans y prendre garde, endossa le rôle de la Christosa : « Si vous acceptez cette indignité, vous n'êtes pas mes compagnons. Si vous voulez me suivre, si vous voulez que votre existence soit bénie, il vous faudra combattre ce que vous avez adorez. » Devant leurs visages subjugués, elle s'entendit ajouter avec fermeté : « Je suis la Christosa, oui, la Christ-femme envoyée par Dieu pour l'humanité entière. Doline trahit ma parole. Êtes-vous avec moi ? » Sans attendre leur réponse, elle les laissa, penauds, et s'avança vers la colonne. Une colère profonde montait en elle, la submergeait. Projetée en avant par la seule force de sa révolte,

elle descendit le petit escalier, s'avança. Elle était encore légèrement en surplomb et sa présence, sa stature, son attitude étrange surtout, provoquèrent un ralentissement en tête du cortège. Les faisceaux des torches montèrent sur elle, convergèrent pour concentrer un halo blanc sur sa silhouette. Il y eut un cri « Sainte Grace ! C'est la Christosa ! » Elle devina la silhouette du banquier, brave citoyen participant au pogrom, une autre voix s'éleva, « Oui, c'est elle, je la reconnais ! » C'était le policier. Tétanisés, ils s'étaient jetés à genoux, d'autres les imitèrent, mais le gros de la troupe ne bougeait pas. Des regards incrédules s'échangeaient dans le jour naissant. Elle avança encore. Des flashes crépitèrent : les optiques de biomètres, par dizaines, s'élevaient face à elle, les plus performants capturaient son visage à distance, et les notes de confirmation tintaient de toutes parts, provoquant une onde d'exclamations incrédules. Le mot Christosa fut répété parmi les chrétiens et parmi leurs prisonniers, de la même façon. Il y eut un frémissement, une crainte respectueuse se répandit. Grace, il y a une heure encore, en aurait été effrayée ou amusée. Dans la clarté de cette aube-là, une finalité lui apparaissait. De son pouvoir, de son aura, naissait une capacité à faire changer les choses. Elle sentit derrière elle la présence de Cyril et de la nonne-soldat, plus près, avançant à son niveau. Ils se campèrent à ses côtés, firent claquer les sécurités de leurs armes. Le moine-soldat déclara : « Bénis-nous, car nous sommes tes premiers disciples », la nonne répéta : « Bénis-nous, Christosa. » Grace opina, sourit du sourire des justes, poursuivit sa marche. Son pas affirmé réduisait la distance. Son pas net. Son pas précis, équilibré, juste, rapide. Elle réalisa qu'elle vivait depuis des semaines avec une sensation de marche différente, sans s'y être arrêtée jusque là.

S'immobilisa brièvement. Sa main se porta à sa cuisse, glissa à la rencontre de sa prothèse. Son cœur bondit : de la peau avait gagné sur la mécanique, les chairs avaient repris leur place. Sa jambe repoussait. Elle se sentit une puissance à englober les astres. Derrière les miliciens d'un soir, les familles musulmanes s'étaient immobilisées dans la même transe partagée, tous les regards étaient braqués sur elle, qui avançait toujours. Grace dégagea ses oripeaux, se présenta nue-tête, auréolée de la lumière aurorale qui embrasait sa chevelure blonde. Elle éleva la main. Sa voix tonna par dessus l'assemblée, emplissant l'air matinal, elle était la voix de sa sœur, de ses fils, de son homme, de ses parents, des enfants du blême et des errants de par le monde. « Je suis la Christosa, la fille divine envoyée sur terre aux derniers jours. Je suis l'Incarnée, la Ressuscitée. Je suis la Messie de l'Apocalypse. Je suis la Mahdi universelle. Soyez mes premiers témoins. »

Ainsi débuta le ministère de la Christosa, la Mahdi, la messie-femme universelle.

Les Farann ne reviendront jamais à Mireveil. La voisine s'est occupé du chat, que voulez-vous. Doline n'a jamais envoyé ses moines-soldats pour soutenir la petite ville, dont il se moquait bien. Mireveil a été bombardée et investie par les troupes gouvernementales, premier acte d'une reprise en main du gouvernement sur son propre pays, et début de la guerre civile. Grace a fui avant l'attaque, avec ses premiers disciples, écrivant le premier chapitre de son évangile. Grace va bientôt retrouver Robur, mais que fera-t-elle alors ?

Quand s'ouvre le livre suivant, six ans sont passés depuis l'échec de l'accord voulu par Doline, lors de sa rencontre avec Potacherova. Six ans

sont passés et le monde entame la désagrégation qui le fera basculer dans les Conflits. « C'est vrai que, jusque là, aurait dit Malik, tout se passait tellement bien... »